
Class No.....

[illegible]

LA VIE DE
DISRAËLI

DU MÊME AUTEUR

CHEZ BERNARD GRASSET :

Les Silences du Colonel Bramble.
Ni Ange, ni Bête.
Les Discours du Docteur O'Grady.
Ariel ou la Vie de Shelley.
Dialogues sur le Commandement.
Meïpé ou la Délivrance.

*AUX ÉDITIONS DE
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE :*
Bernard Quesnay.

Pour paraître prochainement, chez Bernard Grasset :
Un Essai sur Dickens.



THE AUTHOR OF VIVIAN GREY.



VIES DES HOMMES ILLUSTRES — N° 8

LA VIE DE
DISRAËLI

par
ANDRÉ MAUROIS

nrf

107^e édition

LIBRAIRIE GALLIMARD
PARIS 3, rue de Grenelle 1927



IL A ÉTÉ TIRÉ DE LA PRÉSENTE ÉDITION MIL TRENTÉ-
CINQ EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES
LAFUMA-NAVARRÉ, DONT QUINZE EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE MARQUÉS DE a A o ET MIL VINGT EXEM-
PLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 1020, VINGT DEUX EXEM-
PLAIRES SUR CHINE DONT VINGT EXEMPLAIRES NUMÉ-
ROTÉS DE I A XX ET DEUX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS A ET B, QUARANTE CINQ EXEMPLAIRES SUR
JAPON IMPÉRIAL DONT QUARANTE EXEMPLAIRES NUMÉ-
ROTÉS XXI A LX ET CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS C A G, DEUX CENT DIX EXEMPLAIRES SUR HOL-
LANDE DONT DEUX CENTS NUMÉROTÉS DE LXI A CCLX ET
DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE H A Q.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET
D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS
LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1927

PREMIÈRE PARTIE

*La vie est trop courte pour
être petite.*

DISRAËLI.

SOURCES

Les usages de cette collection ne me permettaient pas d'indiquer au bas de chaque page mes références ; on trouvera au moins ici la liste des principaux ouvrages dont je me suis servi. Je tiens à souligner ce que je dois à M. Buckle, dont la Vie de Disraëli contient la plupart des documents cités ; à M. Elie Halévy, dont l'Histoire du Peuple Anglais au XIX^e siècle est la meilleure Introduction à la vie politique anglaise ; à M. Gabriel Hanotaux, qui m'a tant aidé à comprendre le difficile Congrès de Berlin ; et à M. Desmond Mac Carthy, qui m'a mis sur la piste de précieuses et révélatrices anecdotes.

Je me suis permis, à l'exemple des historiens anglais, de considérer comme autobiographique le récit du combat à l'école, qui figure à la fois dans Vivian Grey et dans Containin Fleming.

Je me suis efforcé d'être juste envers Peel et envers Gladstone, mais je conseille au lecteur qui souhaiterait une image de ce dernier non déformée par le passage à travers Disraëli, de lire la Vie de Gladstone par John Morley, et l'admirable portrait esquissé par Strachey dans son Général Gordon. Il verra qu'amis et critiques, s'ils sont de bonne foi, retrouvent ici les mêmes traits.

BACEHOT (W.) : *Essays on Parliamentary Reform.* 1883.

BARING (E.) : *Disraëli.* 1912.

- BERKELEY (Grantley) : *Life and Recollections*.
 BRANDES : *Lord Beaconsfield* (Bentley).
 BARRY O'BRIEN : *John Bright* (Smith Elder), avec
 une Préface d'Augustine Birrell.
 BRYCE : *Studies in contemporary biography* (Macmillan).
 BUCHAN : *Eglinton Tournament*.
 BUCKLE ET MONYPENNY : *Life of Disraëli*. 6 vol.
 R. BULWER : *Unpublished letters*.
 CAZAMIAN : *Le Roman social en Angleterre*. 1903.
 CONTADES (G. de) : *Le Comte d'Orsay*. 1892.
 CLAYDEN (P.-W.) : *England under Lord Beaconsfield*. 1890.
 Croker Papers. 1884.
 CUCHEVAL-CLARIGNY : *Lord Beaconsfield et son temps*. 1879.
 DEVEY (L.) : *Life of Lady Lytton*. 1887.
 CLARKE (Sir Edward) : *Benjamin Disraëli* (John Murray).
Dictionary of National Biography.
 D'ISRAELI (Isaac) : *The works, with a memoir by his son*. 1853.
 D'ISRAELI (Isaac) : *Commentaries*. 1851.
 DREW : *Catherine Gladstone* (Nisbet).
 ESCOTT (T.-H.) : *Edward Bulwer*.
 ESCOTT (T.-H.) : *Great Victorians*. 1916.
Eglinton Castle (Tournament at). 1839.
 FITZGERALD : *Lives of the Sheridans*.
 FRANCIS (C.-H.) : *The late Sir Robert Peel*. 1852.
 FROUDE : *Life of Lord Beaconsfield*.
 GARNETT (R.) : *Shelley and Lord Beaconsfield*.
 GREVILLE : *Journal*.
 GRONOW (R.-H.) : *Reminiscence*.
 HANOTAUX (Gabriel) : *Histoire de la France Contemporaine* (Le Congrès de Berlin).

HALEVY (Elie) : *Histoire du Peuple anglais au XIX^e siècle.*

HARDY (Gathorne) : *A memoir* (Longman)

HYNDMAN (H.-M.) : *The record of an adventurous life.* 1911.

HYAMSON (A.-M.) : *History of the Jews in England.* 1908.

HECTOR (A.-F.) : *Mrs Norton.* 1897.

JERROLD (Walter B.) : *A day with Disraëli.* 1872.

KEBBEL : *Speeches of Lord Beaconsfield.* 1881.

KEBBEL (T.-E.) : *Life of Beaconsfield.* 1888.

KENT (John) : *Racing Life of Lord George Bentinck* (Blackwood).

LAKE (Henry) : *Personal Reminiscences.* 1891.

LEE (El.) : *Wives of Prime Ministers.* 1918.

LEGOUIS et CAZAMIAN : *Histoire de la Littérature Anglaise.*

LOCKHART (J.-G.) : *Theodore Hook, a sketch.* 1875.

LYTTON (The Earl of) : *Vie d'Edward Bulwer* (Macmillan, 1913).

MADDEN (R.-R.) : *Literary Life of Lady Blessington.* 1855.

MARTIN : *Life of the Prince Consort.* 1880.

MARTIN (Sir Th.) : *A life of Lord Lyndhurst.* 1883.

MEYNELL (W.) : *Benjamin Disraëli.* 1903.

MAC CARTHY (J.) : *Sir Robert Peel* (Prime Ministers of Queen Victoria, 1906).

MONTEFIORE : *Diary.* 1890.

MORLEY (Lord) : *Life of Gladstone* (Macmillan). 2 vol.

NEVILL (R.-H.) : *The world of fashion.*

NEVILL (Lady Dorothy) : *Reminiscences* (Arnold).

NEVILL (Lady Dorothy) : *Life and Letters.*

O'CONNOR (T.-P.) : *Life of Lord Beaconsfield* (Fisher).

- PEEL (George) : *Private Letters of Sir Robert Peel* (Murray).
- PERKINS (Jane-G.) : *The life of Mrs Norton*. 1909.
- REYMOND : *The Alien Patriot*.
- RUMBOLD (Sir H.) : *Recollections of a diplomatist*.
- SPEARE (Morris-Edmund) : *The Political Novel*. Univ. of Maryland Baltimore.
- SOMERVELL : *Disraëli et Gladstone*.
- TREVELYAN : *Life and Letters of Lord Macaulay*.
- SICHEL (Walter) : *Disraëli* (Methuen).
- STRACHEY (Lytton) : *Queen Victoria*.
- STRACHEY (Lytton) : *Eminent Victorians*.
- TOLLEMACHE (Hon. Lionel A.) : *Talks with Mr Gladstone* (Arnold).
- QUEEN VICTORIA (*The letters of*).
- WEST : *A history of the Chartist Movement*.
- WHIBLEY : *Political Portraits* (Macmillan).
- WHIBLEY : *Life of John Manners*. 1925.
- ZANGWILL : *Dreamers of the Ghetto*.

I

DEUX GÉNÉRATIONS

En l'an 1290, et le jour de la Toussaint, le roi Édouard I^{er} expulsa d'Angleterre les Juifs qui, jusqu'à cette date, y avaient été tolérés. C'était le temps des Croisades ; dans tous les villages des moines prêchaient contre les Infidèles ; les peuples exigeaient la Croisade intérieure. Environ seize mille Juifs partirent. Le roi tint à ce qu'ils s'en allassent en paix, sans être molestés, et fut à peu près obéi. Seul un maître marinier déposa ses passagers sur un banc de sable au milieu des flots, leur dit : « Appelez Moïse ! » et leva l'ancre. Quelques douzaines de Juifs furent ainsi noyés, mais le marinier fut pendu.

Ceux des exilés qui échappèrent à la mer et aux marins trouvèrent en France un asile. Ce ne fut pas pour longtemps. En 1306, le roi Philippe le Bel ayant eu besoin d'argent, décida de saisir leurs biens et de les refouler vers l'Espagne. Ils y connurent deux siècles de paix, puis les bûchers furent allumés, et il sembla que cette race malheureuse, ne pouvant émigrer plus loin, allait enfin disparaître. Mais les persécutions étaient mal réglées. Au moment où l'Espagne se fermait aux Juifs, la République de Venise, celle

d'Amsterdam, et de nouveau la France les accueillait. En Angleterre même, la Réforme, par la lecture de la Bible, faisait naître à leur égard une curiosité presque sympathique. Les Puritains prenaient des prénoms juifs, et cherchaient les Tribus Perdues. En 1649, une pétition pour le retour du peuple d'Israël fut présentée par lord Fairfax. Cromwell se montra favorable ; Charles II confirma la décision. Ainsi se reconstitua à Londres, vers la fin du xvii^e siècle, une communauté peu nombreuse de Juifs portugais et espagnols. Beaucoup de leurs familles, les Villa Real, les Medina, les Lara, avaient été anoblies au temps des royaumes sarrasins ; elles méprisaient les Juifs polonais et lithuaniens que le soulèvement des Cosaques faisait alors refluer vers l'Ouest, et refusaient d'admettre dans leur synagogue des personnages aussi grossiers.

En 1748, cette société juive de Londres vit arriver un jeune Italien, Benjamin Israël ou d'Israëli, qui, originaire de Cento en Ferrare, avait d'abord cherché fortune à Venise et croyait pouvoir mieux réussir dans un pays plus neuf et plus prospère. Ses débuts furent difficiles. Il spécula, perdit, sembla ruiné, mais ayant épousé en secondes noces une femme qui lui apportait le sang des Villa Real et une dot convenable, il entra au Stock Exchange et fit une assez belle fortune.

C'était un homme indulgent et gai, qui avait planté dans un faubourg de Londres un jardin à l'italienne, faisait servir à ses hôtes des macaronis de grand style et, après le repas, prenant sa mandoline, chantait une canzonetta. Un léger accent vénitien, pointant

à travers le murmure anglais, donnait à son langage un charme pittoresque. Quand il parlait, on pouvait deviner, voilés par les brumes jaunes de la Cité, l'or de Saint-Marc et les pieux bariolés où s'accrochent les gondoles devant les palais roses.

Hors des affaires, Mr d'Israëli ne voyait jamais d'autres Juifs. Ce n'était pas calcul ; il était simple, bon et craignait par-dessus tout de blesser. Mais sa femme les tenait à distance. Chrétienne, sa fortune et sa beauté lui eussent assuré à Londres la situation mondaine la plus belle. Elle enrageait d'être née Juive et de porter par son mariage un nom presque symbolique. En vain son mari tentait-il de l'apaiser par des présents ; elle restait mortifiée, amère, méprisante. Pour lui plaire (et d'ailleurs aussi par naturelle indifférence) il n'allait jamais à la synagogue, mais il était inscrit parmi les membres de la communauté portugaise et, toujours généreux et prudent, faisait de temps à autre au Dieu d'Israël une offrande de quelques guinées.

*
* *

Benjamin et Sarah d'Israëli eurent un fils unique, Isaac, qui les étonna. Ils espéraient un grand homme d'affaires ; leur fils était pâle, timide, ne se promenait qu'un livre à la main et faisait voir un dégoût surprenant pour toutes les formes de l'action. Cette indolence excitait l'esprit sarcastique de Mrs d'Israëli. Le père apaisait les querelles en faisant des cadeaux à la mère et au fils. Pour lui un enfant mal-

heureux était un enfant qui voulait un jouet. Quand le sien, un jour, se sauva de la maison et fut retrouvé couché sur une tombe, il l'embrassa et lui donna un poney.

A treize ans, le jeune homme produisit un poème. Malgré sa bienveillance et son optimisme, Mr d'Israëli fut alarmé. Il avait chez lui une gravure de Hogarth qui représentait un poète mourant de faim dans un grenier. Isaac, expédié par le premier bateau à un correspondant étranger, passa quatre ans en Hollande et en France, sous la surveillance d'un précepteur, qui se trouva libre-penseur et disciple des philosophes français. Le jeune d'Israëli revint nourri de Voltaire et admirateur de Rousseau. Quand, à dix-huit ans, il rentra dans la maison de ses parents, étrangement vêtu, les cheveux longs et, suivant l'exemple d'Émile, se jeta sur le sein de sa mère en inondant celle-ci de larmes, elle ricana et lui tendit la joue avec une répugnance évidente.

Pendant quelque temps Benjamin d'Israëli conserva un peu d'espoir, mais quand il connut le sujet du grand poème auquel travaillait son fils : « Contre le Commerce, qui est la corruption de l'homme », il renonça à l'employer dans ses affaires et décida de le laisser vivre selon ses goûts.

Isaac d'Israëli adopta alors un mode d'existence qui ne changea plus jusqu'à sa mort. Il passait ses jours à la bibliothèque du British Museum, endroit délicieux, où jamais, en ce temps, on ne voyait plus de cinq ou six lecteurs ; là il couvrait de notes les papiers dont ses poches étaient toujours pleines. Au début l'objet de ce travail était d'écrire une Histoire de la

Littérature anglaise. Mais, tout de suite, d'Israëli se trouva submergé par une marée montante de fiches et se résigna au rôle humble, mais divertissant, de compilateur. Il publia sous le titre de *Curiosités de la Littérature*, un recueil d'anecdotes qui eut un grand succès et décida de sa carrière. A trente-cinq ans il épousa une femme douce, naïve, qui appartenait comme lui à une famille judéo-italienne. Il ne demandait qu'à l'aimer fidèlement pourvu qu'elle le débarrassât de toute besogne domestique, et lui permît de consacrer sa vie à lire et à prendre des notes. Il se trouva que cet arrangement convenait à celle qu'il avait choisie et désormais la vie d'Isaac d'Israëli s'ordonna suivant un programme inflexible. Après le breakfast, il entrait dans sa bibliothèque et y restait enfermé jusqu'au lunch, lisant, notant. Après le lunch, il allait au British Museum, lisait et notait. En revenant il s'arrêtait chez tous les bouquinistes de la route, rentrait chez lui chargé de livres, prenait son thé et s'enfermait jusqu'au dîner avec ses achats de la journée, toujours lisant et notant. S'il allait à son Club, c'était encore pour en transformer en fiches la bibliothèque. Il aimait les livres comme d'autres aiment les femmes, l'opium, le tabac ; c'était une douce drogue qui lui faisait oublier la vie. Il était estimé dans le monde des lettres et il y avait des amis distingués. Il plaisait par sa grande douceur et par l'absence de toute vanité. Byron lisait avec plaisir les petits recueils de d'Israëli, où il trouvait sur la vie des grands hommes, sur leurs malheurs, sur leur égoïsme, des histoires qui calmaient certaines de ses inquiétudes. Aussi le nom de Byron était-il vénéré dans la maison.

En matière de religion, Isaac d'Israëli était voltairien, en matière de politique conservateur, mais tout régime lui paraissait bon qui permettait à un homme de fortune moyenne de faire sans être dérangé collection d'anecdotes littéraires.

II

ÉCOLES

Le fils aîné d'Isaac d'Israëli fut nommé, comme son grand-père, Benjamin. Avant lui était née une fille, Sarah. La plus grande intimité régna dès l'enfance entre le frère et la sœur. Le rôle de père de Mr d'Israëli se bornait à tirer de temps à autre, avec une maladresse d'homme de bibliothèque, l'oreille de son fils. Mrs d'Israëli, personne naturellement étonnée et confuse, écoutait avec une respectueuse terreur les propos, pour elle inintelligibles, de ses précoces enfants et essayait avec succès de faire boucler leurs cheveux. Ils l'adoraient et ne lui disaient rien de ce qui leur tenait vraiment à cœur. Ils avaient beaucoup d'admiration pour leur père qu'ils croyaient un très grand écrivain et dont ils aimaient le charmant visage, mais ils avaient compris qu'il était inutile d'attendre de lui qu'il s'occupât d'eux. Ils le voyaient apparaître à l'heure des repas, calotte de velours sur les cheveux gris, distrait, silencieux. Ils savaient que son seul désir était de retourner à ses livres. Quand on le retenait, quand on le dérangeait, il était d'une grande politesse, et on le sentait exaspéré. Quand il parlait avec ses enfants, ce n'était pas de la vie quotidienne,

mais de ses travaux, de ses recherches. Il était en train d'écrire une Vie de Charles Stuart ; il aimait à leur expliquer que, loin d'avoir été un tyran, le beau roi cavalier était un martyr. La dévotion aux Stuart et la haine des puritains étaient la seule religion de la maison.

Chaque dimanche, toute la famille allait à pied chez les grands-parents d'Israëli, interminable et ennuyeuse promenade au bout de laquelle on trouvait l'acariâtre grand-mère qui pinçait les joues des enfants, jugeait aigrement leurs manières et ne leur offrait jamais un gâteau. En revanche, le grand-père leur donnait une pièce de monnaie, leur jouait de la mandoline et leur parlait de l'Italie. Le petit Ben adorait ces récits et surtout ceux qui se passaient à Venise. Il aimait à imaginer cette ville où les maisons étaient une dentelle de pierre, où les toits étaient revêtus d'or. Le grand-père disait que la famille avait longtemps vécu en Italie ; plus loin dans le passé, au temps de Ferdinand et Isabelle, elle avait habité l'Espagne. A l'Italie se mêlait le souvenir des Turcs, à l'Espagne celui des Maures. Quand Ben pensait à la mandoline et au macaroni de son grand-père, il évoquait aussi des turbans, des vestes brodées de couleurs vives, des pays de luxe et de soleil. Quelquefois il se couchait sous un arbre, dans le jardin à l'italienne, et rêvait. Il créait des décors étranges et brillants. Il y rencontrait des êtres parfaitement beaux, un jeune chevalier anglais qu'il sauvait de la mort, une princesse à laquelle il se dévouait. Ils étaient tous trois perdus dans une forêt, la nuit tombait, ses compagnons avaient peur. Alors Ben prenait le commandement, car c'était toujours lui

qui dirigeait, qui triomphait dans ses rêveries.

Très jeune, il fut envoyé à l'école, d'abord chez une Miss Roper, puis chez le Révérend Potticany, maison respectable, où une fille de clergyman « s'occupait de la morale et du linge ». Là un fait surprenant lui fut révélé ; il n'était pas de la même religion, de la même race que ses camarades. C'était difficile à comprendre. Pourtant la maison de Ben, cette maison de briques rouges (porche grec, trois marches, petite grille le long du trottoir) était bien une maison anglaise. Son père, avec sa calotte de velours noir, son visage rose et soigneusement rasé, son langage châtié et plaisant, était un écrivain anglais. Ben avait appris à lire dans des livres anglais, les chansons qui avaient bercé son sommeil étaient des chansons anglaises, mais là, dans cette école, on lui faisait sentir qu'il n'était pas pareil aux autres. Il était Juif et ses camarades, sauf un seul, n'étaient pas Juifs. Que c'était obscur. Les Juifs, c'est ce peuple dont on parle dans la Bible, qui a traversé la Mer Rouge, vécu en captivité à Babylone, bâti le temple de Jérusalem. Qu'avait-il de commun avec eux ? Le matin quand toute la classe s'agenouillait pour la prière en commun, Ben et l'autre petit Juif, qui s'appelait Sergius, devaient s'éloigner et rester debout. Une fois par semaine, un rabbin venait leur apprendre à lire l'hébreu, une langue incompréhensible qui s'écrivait à l'envers, avec des caractères en têtes de clous. Le jeune d'Israëli savait que ces pratiques le tenaient à l'écart d'une communion mystérieuse et qu'elles avaient aux yeux de son maître, des autres élèves, un caractère un peu comique. Il en souffrait. Il était orgueilleux. Il aurait désiré être

admiré en toutes choses. Quand on jouait au cheval, il ne voulait jamais être attelé. Mais surtout il souffrait parce qu'il n'aimait pas Sergius. C'était odieux de se voir ainsi lié à un être inférieur. Les garçons auxquels Ben s'attachait avaient des cheveux de lin, des yeux bleus. Leur esprit était moins rapide que le sien, mais il les aimait de tout son cœur. Avec eux il était d'une patience étonnante. Il y avait un petit Jones, le fils du médecin, auquel il racontait pendant les récréations des histoires de brigands, de cavernes, en les illustrant en même temps de rapides croquis au crayon. Quand Ben avait un livre neuf, le petit Jones venait s'asseoir à côté de lui et ils lisaient ensemble. Mais Jones était encore au milieu de la page que déjà Ben, qui l'avait parcourue d'un coup d'œil, s'appropriait à la tourner. Il avait tellement lu, tellement entendu parler de livres par son père que son vocabulaire était immense et que les textes difficiles ne l'arrêtaient pas. Le petit Jones soupirait, se hâtait. Alors Benjamin d'Israëli devinait la détresse de son ami, souriait un peu et disait avec beaucoup de gentillesse : « Je peux attendre. »

Le soir, dans leur salle d'études, Sarah et Ben parlaient souvent de cet étrange problème des Juifs et des Chrétiens. Pourquoi semblait-on leur reprocher une naissance qu'ils n'avaient pas choisie et sur laquelle ils étaient sans pouvoir ? Quand ils demandaient des explications à leur père, Isaac d'Israëli, philosophe voltairien, haussait les épaules. Tout cela ne voulait rien dire. Superstitions. Il n'avait, lui, aucune honte d'être Juif. Au contraire il parlait avec beaucoup de fierté de l'histoire de sa race. Mais il jugeait complète-

ment ridicule le maintien, en des temps raisonnables, de pratiques et de croyances qui avaient été adaptées aux besoins et à l'intelligence d'une tribu d'Arabes nomades, quelques milliers d'années plus tôt. Comme son propre père, et pour faire plaisir à celui-ci, il demeurerait inscrit à la synagogue et payait ses cotisations. Il avait même permis, pour éviter des discussions qui lui eussent fait perdre quelques heures de lecture, que ce rabbin vînt enseigner l'hébreu à son fils. Mais il ne croyait à aucun dogme et ne pratiquait aucun rite.

Malgré cette attitude, à cause d'elle peut-être, il apprit un jour, en 1813, que les Juifs de Londres, fiers de son prestige littéraire venaient de le nommer Chef de leur communauté. Il fut indigné et dans l'instant même leur écrivit une lettre violente : « Un homme qui a toujours vécu hors de vos milieux, qui mène une vie retirée et qui ne peut participer à vos services parce que, sous leur forme actuelle, ils détruisent au lieu de les exciter les émotions religieuses, qui s'est borné à tolérer certaines parties de votre rituel, disposé qu'il est à de grandes concessions en des matières qu'il juge indifférentes — un tel homme, s'il a seulement un peu d'honneur et d'esprit, ne peut accepter des fonctions solennelles parmi vous. »

Le consistoire condamna le Président Malgré Lui à quarante livres d'amende. Isaac d'Israëli refusa de payer. On le laissa tranquille pendant trois ans après lesquels la communauté juive réclama le paiement de l'amende. Dans l'intervalle le grand-père était mort, ayant gardé jusqu'à quatre-vingt dix ans, malgré une femme odieuse et un fils décevant, sa séré-

nité ensoleillée. Avec lui avait disparu le seul lien, bien léger, qui reliait encore cette famille au judaïsme actif. Mr d'Israëli répondit au consistoire en priant qu'on rayât désormais son nom de la liste des fidèles. Cet homme d'un caractère si facile était capable de devenir farouche quand on attentait à sa tranquillité.

Bien qu'il eût cessé d'être Juif, il n'était pas devenu Chrétien et s'accommodait parfaitement de cet état intermédiaire. Un de ses amis, l'historien Sharon Turner, lui fit pourtant observer que les enfants auraient intérêt à suivre la religion de la majorité des Anglais. Pour des fils surtout, faute du baptême, beaucoup de carrières seraient fermées, puisque les Juifs, comme d'ailleurs les catholiques, étaient privés des droits civils. Mr d'Israëli avait beaucoup d'estime pour ce Turner, qui avait le premier exploré les manuscrits anglo-saxons du British Museum. D'ailleurs la belle et sèche grand-mère, fidèle à ses rancunes de jeunesse, le pressait d'affranchir ses petits-enfants d'une alliance dont elle avait tant souffert. Isaac d'Israëli se laissa convaincre. Catéchismes et livres de prières firent leur apparition dans la maison et, l'un après l'autre, les enfants furent menés à l'église de Saint-Andrew où ils furent baptisés.

Benjamin avait alors treize ans. Il était souhaitable de faire coïncider pour lui le changement de religion avec un changement d'école. Où l'envoyer ? Son père pensait à Eton ; sa mère craignait qu'il n'y fût malheureux. Il était certain que l'accueil d'Eton au jeune Juif si fraîchement converti ne serait pas très rassurant. Ben était prêt à tenter la chance, mais la prudence

l'emporta dans les conseils paternels. Il se trouva que Mr d'Israëli rencontrait souvent chez les bouquinistes un Révérend Cogan qui achetait des éditions rares et passait pour être le seul pasteur non-conformiste qui sût le grec. Un homme qui lisait tant ne pouvait être que parfait ; il fut décidé que Ben lui serait confié.

*
* *

L'école du Docteur Cogan était une vieille maison couverte de lierre. Autour des salles de classe nues qu'entouraient des bancs de chêne, de grands tableaux proclamaient : « Je suis la Voie, la Vérité, la Vie ». Soixante-dix élèves, foule curieuse et critique, se pressèrent autour du nouveau. Il était agressivement bien habillé. Son costume trop soigné, son teint mat et olivâtre, son visage joli mais étranger, étonnaient. Ses nouveaux camarades le regardèrent avec un intérêt un peu moqueur. Il les dévisagea avec hardiesse et rendit regard pour regard. Il était décidé à faire front de tous côtés et à répondre, s'il le fallait, au mépris par l'insolence. « Ce n'est rien, se répétait-il quand l'émotion montait trop fort, rien que des garçons semblables à moi et qu'il me faut dominer. »

Les premières classes firent voir les qualités et les défauts de son éducation. L'école était très forte en latin et en grec, beaucoup plus forte que Ben. Mais dès qu'il s'agit d'inventer, d'écrire, plusieurs enfants découvrirent qu'il leur ouvrait un monde nouveau de sentiments et de pensées. On répétait ses mots, ses phrases. Ses camarades copiaient ses vers pour les montrer à leurs sœurs, à leurs cousines. Une sorte de

coterie moderniste se formait autour de lui. Bien qu'il détestât les mouvements violents, l'ambition l'emportait sur le tempérament et il s'entraînait avec méthode à réussir dans les jeux du corps. Sa popularité était grande, et il avait pris rapidement une place de chef qui l'enivrait. Quand il se promenait seul, il aimait maintenant à s'imaginer Premier Ministre ou Commandant d'Armée. Cela devait être délicieux.


Pour affermir son pouvoir, il organisa, contrairement aux règlements de l'école, des représentations théâtrales. Il adorait le théâtre. Quand ses parents l'y avaient emmené pour la première fois, quand il avait entendu ces discours bien faits, vu ces aventures surprenantes, il avait été ravi. Enfin il trouvait un monde composé d'êtres selon son cœur, d'êtres qui faisaient de grandes choses et parlaient comme les héros de ses rêves... Une troupe fut formée. D'Israëli fut directeur, régisseur, principal acteur. Les semaines passaient ; il jouissait de cette vie nouvelle, de sa puissance ; il était parfaitement heureux.

Il l'était tellement qu'il ne vit pas se former un orage. Le succès lui donnait des joies qu'il croyait, naïvement, partagées. Il laissait trop voir son dédain de toute lenteur d'esprit. Malgré l'eau baptismale il sentait le fagot. Les plus violents de ses ennemis étaient les moniteurs de l'école qui, jusqu'à l'arrivée de ce garçon aux boucles noires, avaient régné sans partage. Son pouvoir occulte, fondé sur le plaisir, et qui grandissait à côté du leur, les irritait. Ils dénoncèrent au Révérend Cogan le directeur de la troupe théâtrale et les répétitions clandestines.

Le Révérend Cogan, indigné, vint en classe faire

un discours sur ces mœurs nouvelles et scandaleuses : « Jamais, dit-il, dans cette famille que nous constituons ici, je n'ai rien vu de semblable. Sans doute est-ce un esprit étranger, séditieux, incapable d'acquiescer l'esprit de cette école, qui a conçu de tels plans ». L'opposition s'accrocha joyeusement à cette phrase. A la récréation qui suivit, un groupe ricana en passant à côté du petit d'Israëli. Quelqu'un siffla. Il se retourna et dit avec calme : « Qui a sifflé ? » Le plus grand des moniteurs s'avança et dit : « Nous en avons assez d'être menés par un étranger. » D'Israëli lui envoya un coup de poing en pleine figure. Un cercle se forma autour des boxeurs. D'Israëli était plus petit, moins fort, mais rapide, très mobile sur ses jambes. Il combattait avec beaucoup de science, avec un courage farouche. Bientôt l'autre fut en sang. L'école, atterrée, regardait son chef légal qui commençait à perdre conscience. Enfin il s'écroula. Un silence de stupeur accueillit cette chute d'un régime.

Peut-être les élèves du Révérend Cogan auraient-ils été moins surpris s'ils avaient su que depuis trois ans le vainqueur prenait secrètement des leçons de boxe.



III

BRUMMELL ET SAINT IGNACI

Le Docteur Cogan pria Mr Isaac d'Israëli de reprendre son fils au plus vite. Ben retrouva la maison, sa chambre, la monotone indulgence des siens. Jamais enfant ne s'était senti plus seul, ni plus maître de sa propre vie. Son père était plus bienveillant mais plus irréel que jamais ; sa mère, depuis longtemps dépassée, admirait de loin, béatement. Ce n'était qu'avec Sarah qu'il pouvait parler de l'avenir.

Il avait quinze ans ; les faits avaient prouvé que l'école était dangereuse pour lui ; à l'Université, s'il y allait, il retrouverait les mêmes préjugés, les mêmes haines. Que faire ? Et d'abord que voulait-il ? A mesure que l'agitation du petit univers scolaire, le souvenir de ses intrigues, de ses succès, de ses guerres minuscules, nuages dissipés, laissaient apercevoir des paysages colorés et nets, il distinguait dans le lointain une ambition gigantesque comme on découvre en approchant d'une ville les hautes tours qui la dominent. Il lui semblait que la vie serait intolérable s'il n'était le plus grand des hommes. Non pas un des plus grands, mais très-exactement le plus grand. Une âme qui a été blessée ne trouve plus la sécurité

que dans le triomphe. Il avait une revanche à prendre. Il se sentait capable de la prendre. Mais qui lui expliquerait la vie ? Dans quel chemin fallait-il s'engager ? Écrire ? Il constatait la dévotion passionnée qu'inspirait à tous Byron. Mais tant de grands poètes, les plus grands, n'ont été célèbres qu'après leur mort. Ben se souciait peu de réussite posthume. Il voulait toucher sa gloire : « Etre Homère ou Alexandre, qui hésiterait ? » Comme il avait deux frères plus jeunes sa mère organisait pour eux des réunions d'enfants de leur âge. On y voyait le futur Alexandre se promener, les mains dans les poches de ses pantalons très collants, pâle, triste, l'air sombre et anxieux, tel Gulliver au milieu des Lilliputiens.



La première conclusion de l'impitoyable examen de lui-même auquel il se livra pendant les semaines qui suivirent son retour fut qu'il était complètement ignorant. Il lui sembla nécessaire de reconstruire son esprit en commençant par les fondations. Il établit un immense plan de travail et s'accorda un an de retraite pour refaire ses études.

Chaque matin son père le regardait, d'un œil tendre et sceptique, pénétrer dans la bibliothèque et partir chargé de livres. Chaque soir son journal de lectures était couvert de notes : « Vendredi 2 juin — Lucien — Térence — Les Adelphe — qui promettent d'être intéressants — La Henriade — Virgile, second livre des Géorgiques qui commence par une splendide invocation à Bacchus, puis tourne, hélas, en conférence

endormante sur la greffe des arbres — préparé mon grec — grammaire ». Et un autre jour : « Je n'aime pas Démosthène ; bien que ses discours soient toujours remplis de Vertu, de Patriotisme et de Courage, l'histoire me dit qu'il était un coquin, un homme de parti et un poltron. »

Dans toutes les chambres de la maison traînait ce grand garçon en pantoufles transportant des piles de dictionnaires. Le méthodique Mr d'Israëli le priait en vain d'adopter un lieu fixe pour y travailler : « Je vous en supplie, my dear boy, mettez un peu d'ordre dans vos papiers. » Ce qui déplaisait à l'auteur des *Curiosités de la Littérature*, c'était de voir son fils étudier avec une telle passion l'histoire des conjurations de Venise et celle des grands ordres religieux. Tout ce qui avait un air de mystère plaisait à ce garçon. Sur les sociétés secrètes, sur la Sainte Vehme, sur le Conseil des Dix, sur les Jésuites, il cherchait toujours des détails nouveaux. Il lisait et relisait la vie de Saint Ignace de Loyola, de qui le courage l'enchantait. La question que se pose Ignace : « Comment ferais-tu, si tu devenais un saint, pour surpasser encore en sainteté et Dominique et François ? » c'était si bien celle qu'il se posait lui-même à propos de Démosthène, de Cicéron, de Pitt. Il aimait le précepte : « Développe-toi, non pour la jouissance, mais pour l'action. » Surtout il étudiait comment Saint Ignace avait recruté ses disciples et se les était attachés. L'organisation de l'Eglise catholique le remplissait d'admiration : « Ah ! Etre à la fois le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel... Etre Alberoni ou Richelieu... Destinées parfaites. »

De tels propos attristaient M. Isaac d'Israëli. Quoi ?

C'était là qu'en arrivait un disciple qu'il avait nourri de son cher Voltaire ? L'érudit sceptique avait-il engendré un érudit mystique ? Étrange mystique d'ailleurs. Rien de naïf, de spontané ne l'entraînait vers de telles doctrines. On eût dit qu'il fuyait la raison par raison. Cela agaçait Mr d'Israëli.

Malgré son horreur de toute action, il jugea nécessaire d'intervenir. Il souhaitait diriger son fils vers des buts plus simples, plus pratiques. Un de ses amis, Mr Maples, avoué, offrait de prendre Benjamin avec lui comme secrétaire. Mr Naples avait une fille ; les parents avaient formé des projets. A l'idée de se voir enterré dans une étude, Benjamin se cabra. « Le barreau ! Peuh ! Textes de lois et mauvaises plaisanteries jusqu'à quarante ans et pour finir, si tout va bien, la goutte et le titre de baronet. D'ailleurs pour réussir dans ce métier il faut être un grand légiste, et pour devenir un grand légiste il faut renoncer à être un grand homme. — Il faut se garder, dit Mr d'Israëli, de vouloir être un grand homme trop vite, my dear boy... Les jeunes gens de ce temps-ci ne veulent plus passer par des professions lentes et honorables. J'ai très peur pour eux, pour vous. » Il ajouta qu'il voyait avec regret son fils former une ambition aussi exigeante parce que sa naissance et sa race lui fermentaient beaucoup de routes. D'ailleurs, en admettant même qu'il eût raison de désirer une destinée plus haute, pourquoi ne pas commencer par regarder les hommes de cet admirable observatoire qu'est un grand cabinet d'avocat ? Rien ne l'empêcherait un peu plus tard de prendre une autre direction.

Ce dernier argument toucha Benjamin. Il était

vrai qu'il ne connaissait pas les hommes, qu'il désirait les connaître. Ses lectures lui avaient appris que beaucoup de grands esprits ont échoué parce qu'ils ont voulu penser seuls et dédaigné l'étude de la masse. Il fallait au contraire se mêler au troupeau, éprouver ses façons de sentir, ses faiblesses. Le mythe de Jupiter se déguisant en animal pour réussir dans ses entreprises terrestres lui parut un bon symbole. Il céda.



Une étude d'avoué. Dans le bureau de Frederick's Place, il vit défiler des hommes d'État, des banquiers, des commerçants. Le soir il continuait ses lectures dans la bibliothèque paternelle. Quelquefois son patron l'invitait ; chez lui il rencontrait des jeunes femmes, des jeunes filles. Il plaisait beaucoup. Il avait des yeux veloutés, un nez pur, une bouche nerveuse, un teint d'une extraordinaire pâleur. Avec les femmes et en parlant d'elles, il s'efforçait d'être cynique. Cynisme complexe, fait de la crainte d'être dupe, d'une timidité inavouée, d'un manque d'imagination, d'un système. Benjamin avait lu Don Juan, tenait Byron pour son Dieu, et ne connaissait du poète que la face que celui-ci voulait montrer. Brumell était à la mode, avec son affectation crispante, son insolence paradoxale. Il fournissait l'exemple d'un homme de très petite naissance, petit-fils d'un confiseur, qui avait mâté tous les snobs de Londres par sa fatuité dédaigneuse. On avait connu l'insolence des Grands, celle des Puissants, celle des Pédants. Le dandy, c'était l'insolence toute pure, gratuite et ne tirant sa force

que d'elle-même. D'illustres exemples avaient prouvé que la méthode pouvait réussir. Dans un monde de légistes bourgeois, le jeune d'Israëli voulut en essayer. Il s'habilla avec une recherche extravagante, habit de velours noir, manchettes de dentelle, bas de soie noirs à rubans rouges, fixa impertinemment les femmes, répondit aux hommes par-dessus l'épaule et tout de suite crut constater les effets heureux de cette attitude. Des femmes mariées et parfois jolies le regardaient avec des sourires qu'enviaient à bon droit les hommes faits.

Souvent son père l'emmenait dîner chez l'éditeur John Murray. Là il rencontrait des écrivains connus et entendait des conversations qui le ravissaient. Il y voyait Samuel Rogers, Tom Moore, l'ami de Byron, qui arrivait d'Italie où il avait rencontré le poète. « Dites-moi, demandait Mr d'Israëli, est-ce que Byron a beaucoup changé ? — Oui, son visage est enflé, il engraisse, ses cheveux sont gris et il a perdu cet air de vigueur spirituelle qu'il avait. Ses dents deviennent mauvaises ; il dit qu'il faudra qu'il vienne consulter en Angleterre. » Le jeune Benjamin écoutait de toutes ses oreilles, et le soir, en rentrant, prenait des notes.

Tout en observant les autres, lui-même se regardait d'un œil critique. Il voyait que certains des amis de son père s'amusaient de sa précocité, de la vivacité de ses réparties, que d'autres étaient choqués par son impertinence. Beaucoup le jugeaient affecté, poseur intolérable. Comme il ne pouvait être sincère, par crainte d'être ridicule, il animait les conversations par une plaisanterie perpétuelle. Quand il essayait de contenir ses sarcasmes, le souvenir des injures reçues

à l'école semblait comme un mauvais démon par lequel il était possédé. Plutôt impudence que servilité. Quand sa trop grande aptitude à saisir les ridicules lui avait fait un ennemi dangereux, il se le reprochait et s'imposait des exercices spirituels à la manière de Loyola. Il notait : « Résolution — Etre toujours sincère et ouvert avec Mme E. Ne jamais rien lui dire que je ne pense complètement — Point de moquerie, où elle trouve que j'excelle... »

Déjà l'étude de Frederick's Place commençait à l'ennuyer. La jeune fille qu'on lui destinait lui avait dit elle-même : « Mais non... vous avez trop de génie pour ce métier. Tout cela est impossible. » Il avait hâte de s'échapper. « Réussir tard, ce n'est plus réussir, c'est atteindre en même temps l'immortalité et la mort. Pensez au jeune César, qui voit sa jeunesse s'écouler et pleure en lisant les exploits du Macédonien ; Pharsale même n'était pas une compensation suffisante pour ses angoisses. Pensez à l'obscur Bonaparte mourant de faim dans les rues de Paris. Qu'est-ce que Sainte-Hélène à côté de l'amertume d'une telle existence ? Le souvenir d'une gloire passée peut illuminer la plus sombre des prisons, mais vivre dans la crainte de voir une énergie surnaturelle se perdre lentement sans avoir accompli ses miracles, quelle roue, quel chevalé, quelle torture peut égaler cette anxiété ? »

Un voyage de vacances en Allemagne précipita la décision. Avec son père il vit les petites cours d'Allemagne, ces sociétés brillantes et heureuses, ces jolis théâtres où le Grand-Duc lui-même, de sa loge, dirigeait l'orchestre. Ils étaient bien reçus. Des musiques

militaires jouaient pendant les repas. On prenait le vieux Mr d'Israëli au teint rose, aux cheveux blancs, pour un général anglais. Son fils en était secrètement flatté. Le monde était trop beau, trop varié pour qu'il fût permis de passer une jeunesse à compulser des dossiers. En descendant les eaux magnifiques du Rhin, devant ces collines mystérieuses que dominaient des tours chargées de lierre, il désida que dès son retour il abandonnerait le grimoire.

IV

AFFAIRE

Pendant les derniers mois de sa présence à Frederick's Place, d'Israëli avait vu plusieurs clients de l'étude faire des fortunes rapides en spéculant sur les mines de l'Amérique du Sud.

Les colonies espagnoles et portugaises, Mexique, Bolivie, Pérou, Brésil, étaient alors presque toutes en révolte ; le ministre Canning les soutenait au nom des principes libéraux ; les financiers anglais y obtenaient des concessions minières ; le public anglais, heureux de pouvoir servir à la fois ses doctrines et ses intérêts, se jetait sur des valeurs qui montaient follement. Avec un autre clerc, plus âgé que lui, d'Israëli, qui jugeait la hausse téméraire, résolut de spéculer à la baisse. Les deux jeunes gens s'engagèrent d'abord sur un petit paquet de titres, puis comme ils perdaient, sur un plus gros. La hausse continuant, ils se trouvèrent avoir fait une différence de mille livres. Impulsifs, ils décidèrent de retourner leurs batteries et de jouer désormais à la hausse.

Ces opérations avaient mis d'Israëli en rapports avec John Diston Powles, un des financiers qui dirigeaient le marché des valeurs sud-américaines.

Powles fut très surpris par l'intelligence de ce jeune homme de vingt ans ; il lui témoigna de l'intérêt : d'Israëli fut heureux de pénétrer dans la haute finance, puissance occulte dont le mystère l'avait toujours enchanté. Pour commencer Powles le chargea de rédiger et de faire imprimer une petite brochure, à l'usage du grand public, sur les mines américaines.

D'Israëli avait une profonde ignorance des questions minières, mais une grande confiance en lui-même. Il se renseigna en quelques jours, composa un petit volume très lisible d'une incroyable gravité de ton, et obtint de l'éditeur Murray, l'ami de son père, qu'il l'éditât aux frais de Powles.

Murray à son tour fut frappé par l'aplomb et la puissance de persuasion de ce joli garçon qu'il avait vu, sans le remarquer, à ses dîners, et bientôt il se surprit à parler avec lui en grande intimité de l'avenir de sa maison. Celle-ci éditait déjà une revue importante. *The Quarterly Review*, mais Murray se demandait s'il n'aurait pas intérêt à fonder un journal quotidien, sur le modèle du *Times*. D'Israëli prit feu. Murray, homme naturellement indécis, timoré, chercha aussitôt à battre en retraite ; mais il avait affaire à un caractère plus résolu que le sien. Avoir un journal, c'était exactement ce que pouvait souhaiter le jeune d'Israëli. Là était le pouvoir sous forme détournée. Certainement il fallait fonder un grand journal conservateur. On ferait les capitaux à trois : Murray, Powles, et d'Israëli lui-même. Comment ce dernier paierait-il sa part ? Il n'y pensait pas. L'argent se trouverait. Que fallait-il encore ? Un directeur ? D'Israëli avait une idée, il fallait engager Lockhart, le gendre de sir

Walter Scott. Il vivait en Écosse ? On le ferait venir à Londres. D'Israëli irait le voir, le convaincrail. Il fallait des correspondants à l'étranger, une imprimerie, un local ? D'Israëli se chargeait de tout.

Murray, assailli, submergé, ne put résister longtemps. Un acte fut rédigé par lequel était décidée la création d'un grand quotidien dont les capitaux appartiendraient pour moitié à Murray, pour un quart à Powles et pour un quart à d'Israëli. Ce dernier partit aussitôt en mission pour l'Écosse. Dans la diligence il lut Froissart, se sentit parfaitement heureux et pensa avec contentement : « Les aventures sont aux aventureux. »

*
*
*

Il avait préparé l'entreprise avec un soin infini. Les souvenirs de ses chères sociétés secrètes avaient servi. Il laissait à Murray un code qui lui permettait d'écrire sans citer de noms. Sir Walter Scott serait « Le Chevalier » Lockhart « M », le ministre Canning « X », Murray lui-même « l'Empereur ». Dès son arrivée à Edimbourg, il fit porter ses lettres de créance à Lockhart qui habitait un cottage dans la magnifique propriété de son beau-père, Abbotsford. Il fut convoqué pour le lendemain. L'écrivain fut stupéfait en voyant entrer cet enfant ; en lisant le nom d'Israëli il avait tout naturellement pensé au père, qu'il avait jadis rencontré à Londres. Homme froid et moqueur, un peu pédant, assez gonflé de l'importance de son beau-père, il prit tant de jeunesse pour une insulte et son accueil fut glacial.

D'Israëli sentit son courage faiblir. Mais sa nature voulait que plus il était intimidé, plus il parût détaché. Il s'assit avec une lenteur majestueuse qui le vieillit de dix ans et commença à développer avec un sang-froid parfait ce qu'il appelait le projet de John Murray. C'était en réalité celui de Benjamin d'Israëli, mais il savait que les opinions d'un garçon de vingt ans ont peu de chance d'être écoutées. C'est ainsi qu'il avait l'habitude d'improviser des citations et d'attribuer à des auteurs connus les idées qu'il n'osait exprimer.

Dans sa bouche tout devenait immense ; en la personne de Powles la combinaison était soutenue par « toute la Cité », « tous les intérêts miniers », « toute l'Amérique » ; Murray amenait des politiciens de première importance ; le ministère était derrière eux ; enfin le nouveau journal qu'il proposait d'appeler *le Représentant* était « l'entreprise la plus considérable du temps ». Il désirait si fort que la vie fût un splendide roman d'aventures qu'il la peignait de couleurs un peu trop vives. Lockhart malgré sa méfiance fut étonné par cette fougue et le lendemain présenta le jeune émissaire à son beau-père.

Sir Walter Scott était alors un des hommes les plus illustres du monde. Des caravanes d'Américains faisaient le pèlerinage d'Abbotsford. Il les traitait avec une imposante bonté, les promenait dans son beau parc, ou les emmenait pêcher un saumon dans la Tweed, ses chiens courant à ses côtés. La maison dont il avait d'abord voulu faire un cottage avait, de roman en roman, grandi jusqu'à devenir une copie d'un château de baron écossais. Ce train de vie coûtait

fort cher et les éditeurs de sir Walter, malgré son immense popularité, commençaient à fléchir sous le poids des notes d'entrepreneurs. Aussi le jeune Hébreu qui apportait au gendre l'offre d'une magnifique situation fut-il admirablement reçu par « le Chevalier ». Dans sa belle bibliothèque, avec une douzaine de fox-terriers sur ses genoux et sur ses épaules, il écouta avec sympathie les explications du jeune homme dont la romanesque ardeur lui plut. Il aimait lui-même les affaires ; il approuva le projet, mais exigea pour son gendre un siège au Parlement. Il était nécessaire que le directeur d'un grand journal en fût membre. Benjamin promit le siège.

Il resta trois semaines chez les Lockhart, dînant presque chaque soir chez Scott. Cette vie lui plaisait parfaitement. Le soir Anne Scott chantait des ballades écossaises en s'accompagnant à la harpe ou le vieux Sir Walter Scott lui-même racontait de belles histoires. Tout le monde était enchanté de Benjamin. Son père écrivait à Murray : « Il n'y a vraiment rien contre lui que sa jeunesse, un défaut que quelques années d'expérience auront vite corrigé... Ses projets sont vastes, mais pleins de bon sens et il est parfaitement sérieux quand il se met au travail. » Murray écrivait à Lockhart : « J'ai laissé mon jeune ami d'Israëli faire son chemin chez vous, convaincu que vous découvririez vite ce qu'il vaut... Je puis dire que je n'ai jamais rencontré un débutant qui promette plus. Sa connaissance de la nature humaine, le côté pratique de toutes ses idées, m'ont souvent surpris chez un jeune homme qui a à peine dépassé sa vingtième année... Je vous assure qu'il est digne de toute

confiance, la discrétion étant encore une de ses qualités. Si notre grand plan se réalise je suis convaincu que vous trouverez en lui un ami inestimable... »

D'Israëli revint, rapportant le consentement de Lockhart qui devait diriger à la fois *The Quarterly Review* et le journal pour deux mille cinq cents livres par an. Dès son retour il loua des bureaux, une imprimerie, engagea comme correspondant un Allemand qu'il avait connu à Coblence, lui affirma que ce journal serait le foyer d'information du monde entier, trouva d'autres correspondants dans plusieurs capitales de l'Europe, en Amérique du Sud, aux États-Unis. Enfin tout croyait-il, allait pour le mieux, le journal allait pouvoir paraître, quand éclata soudain sur la tête du triomphant Benjamin le plus terrible des orages.

Il ne connaissait pas les coulisses de la maison Murray, avait négligé de se les faire décrire comme de les explorer lui-même, et n'avait nullement imaginé que l'entrée d'un homme aussi important que Lockhart allait y faire quelque bruit. Or John Wilson Croker, écrivain et homme politique de talent, sous-secrétaire d'État à la guerre, collaborateur éminent de la revue, mais d'un caractère hargneux et d'un esprit malveillant (Macaulay disait de Croker qu'il le détestait autant que du veau bouilli froid) entra en fureur quand il apprit les projets qu'avait, à son insu, formés son éditeur avec un gamin de vingt ans. Il fit une scène violente à Murray qui s'en prit à d'Israëli et l'accusa d'avoir, par ses bavardages, révélé des plans qui devaient rester secrets. Presque le même jour se produisait au Stock Exchange un krach sur les valeurs

américaines. La première inspiration des deux jeunes clercs avait été bonne, mais prématurée. Maintenant qu'ils étaient à la hausse, la baisse vint, foudroyante. En quelques jours, le fameux Powles fut complètement ruiné ; d'Israëli et son ami Evans perdaient l'énorme somme de sept mille livres sterling.

Le malheureux d'Israëli devenait ainsi incapable de participer, au moins comme financier, à la création du journal. Il se trouvait à vingt ans chargé de dettes telles qu'il était permis de se demander comment il les paierait jamais. Il perdait à la fois ses amis, son crédit et sa place. Il aurait pu rester attaché à l'entreprise, et cela eût été assez naturel puisqu'il en avait été le promoteur, mais comme il déplaisait beaucoup à Croker et même, ce qui l'eût bien étonné, à Lockhart, qui l'avait toléré (le jugeant utile) mais qui le tenait pour un aventurier, il fut en quelques jours éliminé de cette combinaison qu'il avait formée. Il fut stupéfait. Depuis deux mois il vivait dans une atmosphère de succès et d'éloges. Murray, Scott, Lockhart, son père le traitaient en enfant prodige. Il croyait être adoré. Il le croyait facilement, effet sans doute d'une jeunesse passée dans une famille tendre et admirative. Brusquement tout était oublié, on semblait le regarder avec colère, avec mépris ; le désastre, sans transition, succédait à la victoire.

Ce monde était plus difficile à manier qu'il n'avait d'abord pensé.

*
* * *

Il rentra chez lui très sombre et tout à fait découragé ; il lui semblait que les ressorts de son esprit

étaient brisés. Son père, qui ignorait d'ailleurs la partie la plus grave de l'aventure, les sept mille livres de dettes, lui affirma qu'à son âge il était absurde de dire (comme il faisait) que la vie était une partie perdue. Benjamin, pendant quelques jours, fut incapable de faire autre chose que de ruminer son échec. Mais après une semaine de repos, de méditation, d'efforts pour comprendre en quoi il avait mal joué, il fut surpris d'éprouver tout d'un coup un grand désir d'écrire et plus précisément d'écrire un roman. Cette première expérience du monde, cette bataille, cette chute, il avait soudain envie de peindre ce drame et de créer un héros sous le nom duquel il pût s'expliquer à lui-même.

C'était un garçon qui exécutait vite et qui ne supportait pas mieux d'attendre la fin d'un livre que la gloire politique. Le masque qu'il adopta fut transparent. Comme lui, son héros, Vivian Grey, était le fils d'un écrivain distrait, et toujours enfermé parmi ses livres. Comme lui, il était expulsé d'une école. Comme lui il était consumé par une ardente ambition politique et arpentait sa chambre avec agitation en souhaitant de devenir un grand orateur. Le premier raisonnement politique de Vivian Grey était le suivant : « En ce moment existe certainement un homme de haute naissance que seul le manque d'intelligence écarte du pouvoir. En ce même moment Vivian Grey a l'intelligence et n'a pas la naissance. Quand deux personnes peuvent si bien se compléter pourquoi ne se réunissent-elles pas ? » Délibérément, il se mettait à la recherche d'un noble seigneur puissant et stupide afin d'en entreprendre la conquête par la flatterie.

Le seigneur puissant et stupide se trouvait en la personne du marquis de Carabas. Vivian arrivait à convaincre celui-ci de la nécessité de former un parti Carabas et de devenir Premier Ministre. Vivian ne doutait pas du succès : « car c'était un des principes de M. Vivian Grey que tout était possible. Sans doute il y avait des hommes qui échouaient dans la vie, mais tous ces échecs étaient expliqués par un manque de courage moral et physique. Or Vivian Grey savait qu'il y avait au moins un être au monde qui n'était peureux ni moralement, ni physiquement et il était arrivé depuis longtemps à la confortable conclusion que sa carrière ne pouvait être que très brillante. » Ayant ainsi modelé son héros à son image, non sans lucide sévérité, d'Israëli le faisait échouer, victime de l'intrigue et de sa maladresse et l'envoyait blessé, meurtri, faire un voyage à l'étranger pour essayer d'oublier.

Le livre fut achevé en quatre mois, avant que l'auteur eût vingt et un ans et à l'insu de sa famille. L'œuvre était loin d'être sans qualités. Tout ce que d'Israëli avait pu observer lui-même, la jeunesse de Vivian, son père, l'école, était vrai et vivant. Le ton était sarcastique ; un critique pénétrant eût retrouvé l'influence de Voltaire, celle de Swift. Les conversations étaient faites avec celles qu'il avait entendues chez Murray et chez sir Walter Scott. Ce qui était inventé était assez puéril.

Les d'Israëli avaient pour voisin un avoué, M. Austen, dont la femme, personne cultivée, spirituelle, fort jolie, était artiste, bonne musicienne et d'un goût littéraire que l'on vantait. Elle s'intéressait

depuis longtemps à Benjamin. Quand elle rendait visite à Mrs d'Israëli, elle aimait à rencontrer ce beau jeune homme qui, un jour, était couché sur le tapis du salon au milieu de monceaux de livres, et le lendemain descendait de sa chambre avec des gants de boxe encore attachés au-dessus de ses manchettes de dentelle. Elle avait compris tout de suite que sa frivolité n'était qu'affectation. Elle avait confiance en lui et lui inspirait confiance. Avec elle, il désarmait ; il ôtait masque et plastron, déposait sa brillante insolence ; il était simple, sincère ; il avouait ses craintes, ses échecs, ses désirs. Il savait qu'elle était honnête ; cela lui plaisait. Il avait peur de l'amour. Alexandre et César ne pleuraient pas aux genoux d'une femme. L'étrange est qu'en même temps il demeurait sentimental et continuait à chercher (comme dans ses rêves d'enfant) une mystérieuse princesse à laquelle il pût se dévouer. Mrs Austen lui apportait l'émotion chevaleresque d'une compagnie féminine sans les obligations d'une liaison. C'était très bien.

Il lui confia qu'il travaillait à un roman ; dès qu'il l'eut terminé, elle lui offrit de lire son manuscrit et, si elle jugeait l'œuvre réussie, de la soumettre à son ami Colburn qui était alors l'éditeur le plus entreprenant de Londres. D'Israëli envoya le manuscrit à sa belle voisine et reçut dès le lendemain une lettre enthousiaste. Il fut convenu que pour piquer la curiosité de Colburn, elle lui soumettrait le roman sans nom d'auteur. Elle seule et d'Israëli connaîtraient le secret ; pour plus de sûreté elle recopia tout le manuscrit de sa main.

Colburn, maître dans l'art de la publicité, vit tout

de suite le parti à tirer de cette satire anonyme. Dans tous les journaux, dans toutes les revues, des petites notes annoncèrent la prochaine publication d'un roman mondain dû à un auteur qui, pour des raisons évidentes, ne pouvait se découvrir. « Livre très satirique », « réunion de portraits qui formera comme une National Gallery », « une sorte de Don Juan en prose ». Cette campagne ayant préparé le public, le succès de *Vivian Grey* fut grand. On vendit les clefs donnant les noms des personnages vivants qui avaient, disait-on, servi de modèles ; on cita plusieurs hommes éminents comme auteurs possibles du livre. Ce fut la conversation de tous les salons. Disraëli et sa jolie complice étaient enchantés.

Tout d'un coup, par une indiscretion subalterne, le secret fut découvert. Le colère des gens à la mode fut grande quand ils découvrirent que l'auteur inconnu dont ils louaient depuis un mois le talent et la connaissance de la société anglaise était un jeune homme de vingt ans et qui n'était même pas du monde. On tomba d'accord qu'il était absurde d'avoir jamais douté de la petite naissance de l'auteur, qu'elle se pouvait déceler même par le ton de l'ouvrage. Tous ceux qui avaient cru se reconnaître dans un portrait ridicule trouvèrent plaisir à rendre le ridicule au centuple. Les originaux réels entrèrent en fureur. Murray s'avisa que le marquis de Carabas jouait auprès de Vivian Grey un rôle qui ressemblait fort au sien et se brouilla brutalement avec toute la famille d'Israëli. Ceux que le livre avaient amusés eurent des remords. Un critique fit observer « que la classe de l'auteur était trahie par sa façon d'insister sur des

faits qu'un véritable homme du monde ne remarque pas ». Un autre dénonça « le bluff éhonté qui avait permis le lancement du livre. » Un troisième accusa l'auteur d'avoir acquis un public par les procédés les plus bas et les plus révoltants et se moqua longuement « de la comique prétention avec laquelle l'auteur affecte une distinction qu'il ne possède pas ».

Quand d'Israëli lut ce jugement cruel, il laissa échapper le journal et tomba dans une triste rêverie. Il se voyait ridicule ; c'était ce qu'il craignait le plus que tout au monde. Ridicule... Il ne lui restait qu'à mourir... Il essaya de rire. Il ne put que sourire très amèrement. L'insolence de ces gens-là... Il ferma les yeux et fit un effort pour atteindre sous la violence de l'émotion présente une zone de jugement impartial, détaché. Était-il vraiment, comme on le prétendait, incapable et indigne d'écrire ? En toute sincérité, il se répondit : Non. Son livre était médiocre, c'était vrai, mais la création littéraire était indispensable à son existence. Ses visions d'enfance, rois, hommes d'État, femmes belles et touchantes dans des décors de lumière et de luxe, étaient toujours en lui, demandant à vivre. A côté de la beauté de tels rêves les sarcasmes des sots étaient méprisables. Il se jura qu'en dépit de tous les obstacles il serait un auteur, le plus grand des auteurs.

Mais il avait eu depuis un an des émotions trop vives ; sa santé de nerveux fléchissait. Les Austen, le voyant très abattu, lui proposèrent de mettre en scène dans la vie réelle les derniers chapitres de Vivian Grey et de l'emmener en Italie. Il accepta avec joie.

Un mois plus tard il gîssait au clair de lune sur

les eaux du Grand Canal ; les flots de lumière d'argent baignaient les maisons mauresques ; de grêles fragments de sérénades s'égrenaient dans l'air tiède ; la musique militaire autrichienne jouait sur la place Saint-Marc ; trois immenses drapeaux flottaient au sommet des pylônes bariolés. Il plut à d'Israëli que le sol de la chambre fût de marbre, les rideaux de satin cramoisi, les chaises dorées, les plafonds de Tintoret et que l'hôtel lui-même fût l'ancien palais des Barberini, famille qui avait fourni plusieurs doges à la République.

V

RETRAITE

Le voyage avait calmé l'esprit, mais le corps restait malade. Des maux de tête continus rendaient le travail presque impossible. Les médecins parlaient d'inflammation des membranes du cerveau. Son père venait de se décider à quitter Londres et avait acheté à Bradenham, au milieu des forêts du comté de Bucks, une grande maison de campagne. Le jeune invalide y chercha une retraite. Dans ce hall inconnu, assis devant la haute cheminée, au milieu des meubles et des innombrables caisses de livres, il fit avec sa sœur Sarah un inventaire lucide de la situation.

Il avait été deux fois vaincu. Le monde qu'il avait voulu saisir à pleines mains avait glissé entre ses doigts. Il ajoutait un fantôme « au royaume des ombres qu'engendra la fatale précocité. » Mais pourquoi ? S'il acceptait la défaite, il en voulait tirer la leçon.

D'abord il avait été affecté, hautain, égoïste, vaniteux dans la vie comme dans ses écrits. — Oui, mais était-ce un tort réel ? Tout homme a le droit d'être affecté jusqu'à ce qu'il ait réussi. Byron l'était plus que lui et avait triomphé. — Oui, mais Byron était Byron. A un grand poète et de noble naissance on passe plus aisément l'arrogance. — Mauvais raisonne-

ment. L'arrogance est d'autant plus nécessaire que la naissance est basse. Malgré l'échec, il persistait à croire que sa fantaisie hardie valait mieux que la perfection correcte des écrivains et causeurs plats, gentlemen en corset, raides comme des baguettes. Le dandysme demeurait la seule attitude brave et plus que jamais dans la défaite. Seulement on pouvait le rendre plus parfait ; une nonchalance étudiée eût mieux valu qu'une brutale affectation. Question de nuances.

Erreur plus grave, il avait voulu brusquer la vie, forcer le succès. Son père avait eu raison de lui dire qu'on ne pouvait devenir grand homme en un jour. Si brillant que fût son génie, il reconnaissait n'avoir été qu'un enfant au moment où il avait voulu agir comme un chef. Incapable de diriger en personne, il avait dû choisir des alliés et s'était trompé en les choisissant. Il fallait apprendre à connaître les hommes et surtout à se passer d'eux. Mais pour cela il fallait attendre... La patience, c'était la première vertu à acquérir. Elle lui était naturelle dans les petites choses, mais il fallait transformer les minutes en années. Ce serait dur. C'était nécessaire... Quoi encore ? Il avait trop parlé, éveillé trop tôt l'attention des adversaires. Il fallait apprendre la discrétion, le mystère, l'impassibilité. Acquérir une morgue exquise, polie, combinaison difficile, mais qui tient les questionneurs à distance. En attendant peut-être la frivolité devait-elle rester un masque temporaire. Lire Retz, La Rochefoucauld, qui sont de bons maîtres en ces matières ; lire et relire tout ce qui concerne Napoléon. Et jamais de confidences, même aux intimes.

Si, après l'inventaire moral on passait à l'inventaire financier, celui-là était moins brillant encore. *Vivian Grey* avait rapporté deux cents livres, mais d'Israëli les avait employées à rembourser à Murray les brochures sur les mines que Powles, ruiné, n'avait pu payer. Il ne devait pas cette somme, mais il avait la coquetterie, étant sans argent, d'être magnifique. Les dettes de Bourse avaient été réglées en partie par les économies de son associé le clerc Evans, en partie beaucoup plus grande par des emprunts faits à des usuriers. Ceux-ci le pourchassaient dès qu'il traversait Londres. Il ne les craignait pas ; au contraire, il aimait à entrer chez eux, son jeune visage brillant d'une feinte innocence, à commencer la conversation par d'incroyables maladroresses, puis à leur échapper brusquement par une parade magistrale. En vérité il était reconnaissant à ses dettes du mouvement qu'elles apportaient dans une vie assez monotone. D'ailleurs il était décidé à les payer jusqu'au dernier penny. Comment ? Il n'en savait rien mais ne doutait pas d'y réussir. Sarah l'aidait à garder confiance. Devant elle il osait des phrases dont tout autre interlocuteur n'aurait pas supporté le sauvage, le naïf orgueil, mais que Sarah, impassible, acceptait comme articles de foi.

Avec elle, il prit plaisir à explorer le beau pays qui entourait leur nouvelle maison. Le parc de Bradenham l'enchantait. De la fenêtre de sa chambre, il voyait les vastes pelouses au bord desquelles déferlaient les hêtres. Cette grande demeure, cette entrée seigneuriale, apaisaient en lui un besoin.



Quand il venait à Londres, il voyait maintenant quelques amis. Il avait fait la connaissance par correspondance d'un jeune écrivain de son âge, Edward Lytton Bulwer qui, un peu après *Vivian Grey*, avait fait un début plus brillant encore avec un roman, *Pelham*. Bulwer, comme d'Israëli, vivait et écrivait en dandy. Il avait une très jolie femme, menait sans argent un train splendide et recevait ses amis dans sa belle maison d'Hertford Street.

D'Israëli, invité, vint en pantalon de velours vert, gilet canari, souliers à boucles, manchettes de dentelle. Son apparence inquiéta d'abord, mais en sortant de table les convives se disaient les uns aux autres que le causeur le plus spirituel du déjeuner était l'homme au gilet jaune. Benjamin avait de grands progrès en conversation mondaine depuis les dîners de Murray. Fidèle à sa méthode, il notait les étapes : « Ne parlez pas trop pour commencer. Mais si vous parlez soyez maître de vous. Parlez à voix contenue et toujours en regardant la personne à qui vous parlez. Avant de pouvoir prendre part avec quelque succès à la conversation générale, il faut acquérir une certaine connaissance de sujets insignifiants mais amusants. C'est facile en écoutant et en observant. Ne discutez jamais. Si un interlocuteur n'est pas de votre avis, inclinez-vous et parlez d'autre chose. Dans le monde ne pensez jamais ; soyez toujours en éveil, sinon vous manquerez de bonnes occasions ou direz des maladresses. Parlez avec les femmes tant que vous

pourrez. C'est le meilleur moyen d'apprendre à parler facilement parce que vous n'avez pas besoin de faire attention à ce que vous dites. Rien n'est plus utile pour un jeune homme qui entre dans la vie que d'être un peu critiqué par les femmes... »

Dans le ménage Bulwer, il prit aussi quelques leçons sur la vie de l'homme de lettres marié. Bulwer avait été un fiancé amoureux ; il était devenu un mari désagréable qui se fâchait dès que sa femme pénétrait dans l'ancre aux papiers. La charmante Mrs Bulwer était pauvre et le ménage vivait des gains du romancier. Celui-ci devait donc produire beaucoup et travailler au-delà de ses forces. Aussi était-il nerveux, irritable, surtout avec sa femme. Le soir, pour se reposer et renouveler son esprit, il avait besoin de voir des confrères, des amis. Il les invitait chez lui ou sortait. « C'est étonnant, disait Mrs Bulwer, c'est étonnant comme les auteurs m'ennuient ». Elle ne s'intéressait qu'aux chiens. Elle appelait son mari « Pups » ; il l'appelait « Poodle¹ ». Cela ne remplissait pas l'existence. Benjamin d'Israëli, homme romanesque mais méthodique, nota que les mariages d'amour peuvent être dangereux pour l'amour.

Lui-même, à la campagne, travaillait. Partageant le temps entre la forêt et sa chambre, il avait composé deux récits satiriques, dans la manière de Swift ou de Lucien, et un roman mondain : *le Jeune Duc*. Ce titre avait un peu choqué Mr d'Israëli qui avait dit à Sarah : « Le Jeune Duc ? Mais qu'est-ce que Ben sait des Ducs ? » Sarah avait rabroué son père.

1. Caniche.

La vérité était que Ben ignorait tout des Ducs, mais il trouvait plaisir à décrire des réceptions de splendeur royale, des régiments de valets en livrée écarlate et argent, les tables couvertes de vaisselle d'or, les rivières de diamants au cou des femmes, les saphyrs et les rubis héréditaires jetant des feux sombres, les menus exquis, les voitures chargées d'oranges et d'ananas arrivant des serres du jeune Duc, les ortolans, surtout les ortolans, car cet oiseau minuscule et rare arrachait à Ben un poème en prose : « Quelle saveur ! Si étrange... — Sacrée ! — Un autre ? — Ah ! Suivez mon exemple. — Je vous en prie. — Le paradis s'ouvre ! — Ah ! Que je meure en mangeant des ortolans au son d'une douce musique. — » Car il était convenable qu'un dandy fût gourmand. Autre frivolité consciencieuse.

Colburn acheta le *Jeune Duc* cinq cents livres qui apaisèrent un temps les usuriers. Le succès ne fut pas très vif. Mais Sarah écrivit : « La lecture de votre livre m'a payée de longs mois d'attente, c'est tout vous dire et vous savez combien mon cœur ne vit que pour votre gloire. Partout où nous allons, votre livre est dans toutes les mains et on le couvre d'éloges, mais je sais que vous vous souciez peu des succès de famille... » C'était en effet une des récentes découvertes de Benjamin que la faible valeur absolue de la gloire familiale ; cependant, faute d'une autre, il la supportait.

Quelquefois il entrait au Parlement et écoutait les orateurs. Il les jugeait sans indulgence : « Mr Peel fait des progrès mais il manque de style... J'ai entendu Canning, c'était un grand rhéteur, mais il y avait toujours dans ce qu'il disait un peu trop de lieux communs. Aux Lords j'admire le Duc. Il a une sorte

de naïveté bourrue. à la Montaigne, qui est étrange, nouvelle et porte... Une chose est claire : il faut deux styles très différents à la Chambre des Communes et à la Chambre des Lords. Si j'en ai le temps, au cours de ma carrière, je donnerai échantillon des deux : Dans la chambre basse Don Juan doit être mon modèle ; dans la chambre haute le Paradis Perdu. »

En sortant des tribunes, agité, rêveur, il cherchait à imaginer ce que serait un jour sa propre éloquence, ses arguments irrésistibles, l'exposé lumineux des détails, le ton surtout, un ton sarcastique et âpre qui brûlerait comme le simoun, des éclairs d'esprit qui soudain brilleraient comme un coup de sabre, des flots d'humour qui noieraient et dissoudraient les discours gluants et pâteux de ces gentilshommes campagnards. Enfin viendrait l'irrésistible péroraison, parmi les longs applaudissements de tous les partis.

Il revenait à lui dans une rue animée ; des chevaux trottaient gaiement sur la chaussée ; des passants le frôlaient, indifférents ; pour chacun de ces Anglais, d'Israëli eût été le nom étrange d'un inconnu.

VI

PÈLERINAGE

A vingt-cinq ans la retraite est un état qui ne se peut soutenir. Il fallait faire dans la vie de Londres une rentrée éclatante. Mais comment ? Après y avoir beaucoup réfléchi, d'Israëli se trouva convaincu qu'un long voyage devait précéder toute démarche, cela pour plusieurs raisons.

Le monde oublie vite dans les grandes villes. Après quelques mois d'absence nul ne penserait plus à l'échec du journal ni au scandale du roman. Murray lui-même serait apaisé. Lord Byron avait mis à la mode le poème voyageur dont les épisodes sont accrochés aux étapes de l'auteur. Exemple à suivre. L'homme y profite du prestige des pays traversés. Enfin il avait besoin de se replonger dans les pays qui avaient vu les débuts de sa race. C'était un dur obstacle que d'être né juif, mais c'était peut-être aussi une force. Il était nécessaire en tous cas de mieux comprendre ce que cela voulait dire. Aussi se proposait-il de ne pas suivre l'itinéraire habituel du « Grand Tour », France, Suisse, Italie, mais d'aller directement en Espagne où ses ancêtres avaient longtemps vécu, puis, par la Méditerranée, la Grèce, la Turquie, de faire le pèlerinage de Jérusalem.

Le difficile fut d'obtenir le consentement de son père, que choquait l'idée d'un voyage de deux ans. Mais le vieillard était assailli de tous côtés. Sarah s'était fiancée avec un jeune Anglais ami de son frère, le jeune William Meredith, qui voulait accompagner Benjamin et faire lui aussi son Grand Tour avant le mariage. Mr d'Israëli, qui préférait toujours la paix à la victoire, céda et les deux jeunes gens partirent à la fin de juin 1830. D'Israëli était ému. Il aimait Bradenham, le vieux gentleman en culotte de velours, le bavardage un peu vain de sa mère, les longues confidences à Sarah, la respectueuse admiration de ses deux jeunes frères, Ralph et Jem. Pourquoi quitter un abri si aimable ? Comment le recevrait le vaste monde, ces Anglais de Gibraltar de Malte, plus Anglais que les Anglais de Londres ? Il se savait sensible. et l'orgueil à vif. Il se raidit. « Les aventures sont aux aventureux. »

Dès Gibraltar, première étape, il étonna les jeunes officiers par la variété de ses boutons de gilet et l'extravagance calculée de ses propos. Il fut le premier voyageur qui se vantât d'avoir une canne du matin et une canne du soir. Au coup de midi, ponctuellement, il en changeait. Tout cela d'ailleurs par système et en se moquant de lui-même. L'Espagne lui plut, maisons blanches, jalousies vertes, Figaro dans chaque rue, Rosine à chaque balcon. En visitant l'Alhambra, il s'assit sur le trône des Abencérages d'un tel air que la vieille gardienne lui demanda s'il était un descendant des Maures ? « Ceci est mon palais », lui dit-il. Elle le crut.

A Malte, étape suivante, un rival surgit. C'était

un Anglais, James Clay, qui battait la garnison à la raquette, le prince Pignatelli au billard et la Légation russe à l'écarté. Homme évidemment remarquable, mais on pouvait lutter par d'autres armes. « Pour gouverner les hommes, écrivait Ben à son père, il faut ou les vaincre sur leur terrain, ou les mépriser. Clay fait l'un, je fais l'autre et nous sommes également populaires. L'affectation réussit ici mieux encore que l'esprit. Hier, comme je regardais jouer à la raquette, la balle est tombée à mes pieds. Je l'ai ramassée, et ayant remarqué un jeune officier extrêmement raide, je le priai humblement de bien vouloir la faire parvenir aux joueurs, car je n'avais de ma vie lancé une balle. Cet incident a été aujourd'hui le sujet de conversation dans tous les mess. » Mr d'Israëli hochait la tête. Pourquoi son fils, si simple, si naturel à la maison, devenait-il un tel fat en public ? En fait Benjamin se rendit si odieux à Malte que le mess des officiers cessa d'inviter « ce damné petit juif vantard ». Il s'en soucia fort peu et alla faire une grande tournée de visites en veste andalouse brodée, pantalon blanc et ceinture de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. La moitié de la population le suivit et les affaires furent arrêtées pendant une journée. Il osa se présenter en cette tenue chez le Gouverneur, homme distant et froid, qui éclata de rire et le prit en affection. Les Anglais les plus graves aiment l'extravagance, par crainte de l'ennui si puissant chez eux.

Il quitta Malte vêtu en pirate grec, chemise rouge sang, boutons d'argent grands comme des shillings, ceinturon chargé de pistolets et de poignards, casquette rouge, pantoufles rouges, larges pantalons

bleu vif chargés de broderies et de rubans. Le fameux James Clay l'accompagnait, nouvelle conquête. Ils emmenaient avec eux, comme valet, Tita, l'ancien gondolier de lord Byron, admirable Vénitien qui avait poignardé deux ou trois hommes et racolé de belles filles pour le compte du poète. Après la mort de Byron, il avait combattu pour les Grecs à la tête d'un régiment d'Albanais, puis sans trop savoir comment, échoué à Malte, fort misérable.

D'Israëli adora les Turcs, se mit à porter le turban, fuma une pipe de six pieds de long et passa ses journées allongé sur un divan. Ces habitudes de paresse et de luxe s'accordaient avec un côté indolent et mélancolique de sa nature que l'activité occidentale avait empêché d'apparaître mais non supprimé complètement. Mehmed Pacha lui dit qu'il n'était pas un vrai Anglais parce qu'il était capable de marcher si doucement. Il aima le mouvement de la rue orientale, la variété des types et des costumes, l'éclat des couleurs, l'appel du muezzin, le tambour sauvage qui annonce l'approche de la caravane, le chameau solennel et décoratif que suit la frise des Arabes. Dans ce décor l'ambition s'apaisait. Le monde apparaissait tout d'un coup sous un aspect plus profond, plus irréal. C'était comme si on avait vécu dans une féerie ou dans un conte des Mille et Une Nuits.

L'impression devint grave, austère, quand, ayant traversé la Syrie, il se dirigea vers Jérusalem. Son esprit s'accordait sans effort à ces paysages arides et brûlants. Il rencontra quelques tribus nomades ; des cheiks l'accueillirent et lui ouvrirent leurs tentes. Leur noble simplicité, la perfection exquise de leurs

manières, leur courtoisie naturelle l'enchantèrent. Il trouva un plaisir vif à imaginer que ses ancêtres, trois mille ans, six mille ans plus tôt, avaient été de tels seigneurs du désert. Quelle famille anglaise pouvait montrer un tel passé de civilisation ?

Il traversa un plateau désolé. Pas de sources, pas d'herbages, pas d'oiseaux. Ça et là un olivier dessinait sa silhouette tordue sur le ciel d'un bleu brûlant. Tout d'un coup il se trouva au bord d'un ravin sombre et vit au sommet de la crête opposée une ville pierreuse et austère entourée de murailles crénelées que de place en place surmontaient des tours. Le paysage était d'une terrible âpreté, la ville était Jérusalem, la hauteur sur laquelle se trouvait le jeune pèlerin s'appelait le Mont des Oliviers.

Il passa à Jérusalem la semaine la plus émouvante de sa vie. Son exaltation était extrême. Il alla s'agenouiller au Saint-Sépulcre. Il aimait à penser au Christ comme à un jeune prince hébreu. Il ne comprenait pas comment un juif pouvait ne pas être chrétien ; c'était pour lui rester à mi-chemin et renoncer à la gloire de la race qui était d'avoir donné un Dieu au monde. Devant les tombeaux des rois d'Israël, il rêva. Tout enfant il avait été séduit par l'histoire d'un jeune Juif, David Alroy, qui vers le ^{xiii}^e siècle avait voulu émanciper son peuple de la domination turque. En ce temps-là les Juifs, bien que race sujette, élassaient encore un chef qui portait le titre mélancolique de Prince de la Captivité. Alroy avait été l'un de ces princes. Et lui, Benjamin d'Israëli, fils du même peuple, exilé dans un pays tendrement aimé, ne pouvait-il être, lui aussi, un Prince de la Captivité ? Là

dans cette étroite cour creusée dans le roc, devant ces tombeaux entr'ouverts il se promit d'écrire l'histoire d'Alroy, et la commença dès le lendemain.

En quittant la Palestine, il rejoignit en Égypte son futur beau-frère qui l'y avait devancé. Il venait d'y arriver quand Meredith attrapa la petite vérole et mourut en quelques jours. L'idée du chagrin de Sarah assombrit le voyage de retour. Sur le bateau, il s'enferma et travailla. Il rapportait deux esquisses de livres. L'un était *Alroy*, son roman juif ; l'autre, *Contarini Fleming*, était, comme *Vivian Grey*, l'histoire d'un jeune homme. Vivian Grey avait exprimé l'ambition politique de son auteur, Contarini Fleming était le portrait du jeune poète que d'Israëli souhaitait parfois devenir. Il en était assez mécontent : « Je considérerai toujours ce livre, écrivait-il, comme la perfection de la prose anglaise et comme un chef-d'œuvre. »

Ce n'était pas un chef-d'œuvre. Comme *Vivian Grey*, le livre commençait brillamment, puis se perdait dans les sables. Obsédé par sa propre aventure, d'Israëli échouait dans ses romans au même point que dans sa vie. Mais Contarini, comme lui gardait confiance : « Je crois en ce destin devant lequel s'inclinaient les anciens. La félicité moderne a fait pénétrer dans l'âme de l'homme un esprit de scepticisme. Mais je crois qu'avant longtemps la science redeviendra imaginative et qu'à mesure que nous deviendrons plus profonds, nous redeviendrons aussi plus crédules. Le destin est notre volonté et notre volonté est la nature. Tout est mystère, mais seul un esclave se refuse à lutter pour pénétrer le mystère. »

Telle était l'image du monde que d'Israëli rappor-

tait de son voyage en Orient. Il avait vu l'immense confusion des peuples, la multiplicité des intérêts. Il avait compris combien il est difficile de connaître, de prévoir, de juger. Tout est mystère. Mais il croyait ainsi, que malgré les chocs des vagues, une main ferme peut gouverner, et que Benjamin d'Israëli, après une dure traversée, conduirait sa barque aux rives souhaitées pourvu qu'il fût ferme et hardi.

Il arriva à Bradeham en octobre. Déjà les hêtres du parc perdaient leurs feuilles. Mr d'Israëli avait vieilli ; sa vue fatiguée par trop de lectures baissait ; ses beaux yeux rêveurs semblaient ternis. Sarah, très sombre, dit à son frère qu'elle ne se marierait jamais, qu'elle lui consacrerait sa vie. La présence de l'étonnant Tita égaya un peu ce retour. D'Israëli, qui l'avait ramené, en était bien embarrassé. Mais son père n'était pas homme à laisser dans le besoin le gondolier de Lord Byron. Il l'engagea pour des fonctions mal définies et le grand Vénitien aux longues moustaches, qui avait humecté les lèvres du poète mourant et entendu les derniers mots : « Augusta... Ada... » installa sans étonnement sa bonhomie de géant méridional sous des ombrages anglais.

VII

DOCTRINES

C'est une cheminée de locomotive et non l'effigie de la Reine Victoria, qui aurait dû être gravée sur la monnaie de son règne.

OSBERT SITWELL.

Pendant tout son voyage Disraëli (il avait décidé de supprimer cette particule à l'air étranger) avait beaucoup réfléchi sur la vie, sur ses expériences passées, sur l'avenir. Plus il méditait, plus il comprenait qu'une carrière d'homme d'État était la seule forme de succès qui pût lui donner un bonheur vrai. Jadis quand il se demandait quel chemin prendre, il ajoutait : « Écrire ? Agir ? » Maintenant il savait que la gloire littéraire n'apaiserait pas cette soif : « La poésie est la soupape de sûreté de mon ambition, mais je désire agir ce que j'écris. » Donc point d'hésitation sur le chemin à suivre, il voulait entrer au Parlement. L'entreprise était difficile. Le système électoral, construit jadis pour la commodité d'une aristocratie, permettait à un jeune homme bien né d'être membre du Parlement le jour de sa majorité. Mais il semblait fait tout exprès pour décourager des débuts irréguliers comme ceux de Benjamin Disraëli. Voici comment,

en ce mois d'octobre 1831, le problème était posé pour ce jeune homme impatient.

Il fallait d'abord distinguer les députés des comtés et les députés des bourgs. Ceux des comtés étaient élus par les « francs tenanciers », propriétaires des terres rapportant au moins quarante shillings, en un lieu de vote unique pour chaque comté. Le candidat devait non seulement acheter, comme partout, les votes des électeurs, mais transporter ceux-ci, les nourrir, les loger. Il était bon aussi d'intimider des électeurs hostiles par la présence de bandes armées qui leur interdisaient l'approche de l'estrade où l'on votait tranquillement. Tout cela coûtait fort cher. En 1827, pour les deux sièges du Yorskshire, le prix de l'élection avait dépassé 500.000 livres. Un Disraëli, riche seulement de ses dettes, ne pouvait se payer l'honneur de devenir un « county member ». Ces sièges appartenaient presque tous à de riches seigneurs auxquels ils conféraient le droit de porter des éperons dans la salle des séances. Éléance cavalière, souhaitable, hélas inaccessible ; il n'y fallait plus penser.

Devenir député d'un bourg n'était pas beaucoup plus facile pour un débutant mal apparenté. Tous les bourgs du pays n'étaient pas représentés. Ceux qui l'étaient avaient été choisis de la façon la plus arbitraire. Sous les Tudor la couronne avait accordé des représentants aux bourgs qu'elle savait fidèles. Sous les Stuart cette prérogative avait été supprimée de sorte que la liste s'était tout d'un coup trouvée close. Ainsi des grandes villes dont la prospérité était récente demeuraient sans députés et au contraire des bourgs qui existaient à peine, les « bourgs pourris », en con-

servaient un. Il y avait des bourgs où seuls les propriétaires de certaines maisons étaient électeurs ; en achetant ces maisons le seigneur de l'endroit s'assurait toutes les voix. Dans d'autres c'était les *pots-boilers*, c'est-à-dire tous ceux qui pouvaient faire bouillir leur pot-au-feu. Ailleurs c'était le maire et la corporation, quinze ou vingt électeurs au plus. A Édimbourg, ville immense, il y avait trente et un électeurs. Sheridan, candidat pour le bourg de Stafford, inscrivait dans son carnet de dépenses : « 248 bourgeois à £ 5,5.0 = £ 1.302. » Le riche nabab qui venait de faire fortune aux Indes luttait à coups de guinées contre le grand propriétaire local. « Peut-on, disait Lord Lansdowne, en vouloir à un chaudronnier qui a sept enfants et auquel on offre six cents livres pour sa voix ? » Des avoués faisaient métier de constituer des électeurs en syndicat et d'aller à Londres vendre le siège au parti le plus offrant. Ces bourgs dits « ouverts » n'étaient ouverts qu'à l'argent. Quant aux bourgs fermés, c'était ceux où le siège appartenait sans lutte possible au fief. Là le propriétaire en disposait en faveur d'un fils ou d'un neveu. Les grandes familles whigs et tories conservaient aussi quelques « bourgs de poche » pour les jeunes intelligences du parti dont il convenait de rendre les débuts faciles.

Enfin le Ministère avait à sa disposition un certain nombre de circonscriptions où des immeubles appartenant au gouvernement conféraient seuls le droit de vote, quelques autres aussi où il achetait lui-même les électeurs par des faveurs ou des places. En ajoutant ces bourgs, dit de « Trésorerie », à ceux des grands seigneurs tories, on trouvait qu'à toute élection géné-

rale deux tiers de la Chambre des Communes étaient nommés sans lutte par le Ministère. Il n'était pas surprenant que la parti tory fût au pouvoir depuis quarante ans et on avait quelque peine à concevoir comment il pourrait être renversé.

Cependant, depuis 1815, le pays était mécontent. La paix, en ouvrant l'Angleterre aux marchands du continent, avait amené une crise industrielle, ruiné les manufacturiers et fait baisser les salaires. Des lois protectrices sur les blés, maintenues par un gouvernement tory qui était celui des petits propriétaires campagnards, étaient rendues par le peuple des villes responsables de la vie chère. Surtout on accusait de tous les maux du pays le système électoral. Les whigs avaient eu l'habileté de faire de ces critiques leur plate-forme électoral et de se mettre à la tête d'un mouvement en faveur d'un scrutin élargi. On aurait pu leur répondre qu'ils avaient trouvé les bourgs pourris et bourgs de poche d'excellentes institutions tant que leur parti en avait profité ; mais la mode était à la Réforme électoral ; elle devait guérir tous les maux. « Toutes les jeunes personnes, disait Sydney Smith, savent qu'aussitôt cette loi votée, elles trouveront un mari ; les collégiens croient que les verbes latins seront abolis et que les tartelettes baisseront ; le caporal et le sergent sont sûrs d'avoir double paye ; les mauvais poètes s'attendent à ce qu'on lise leurs poèmes ; et les sots seront désappointés comme ils le sont d'ailleurs toujours. »

Au moment où Disraëli était rentré de voyage, l'agitation pour la Réforme était allée jusqu'à l'émeute. Il était facile de prévoir que le gouvernement allait

être contraint de faire des élections. C'était le moment de conquérir un siège. Mais comment ? Où ? Il y avait bien le bourg de Wycombe, qui était voisin de Bradenham et où la famille comptait des amis, des fournisseurs. Mais Wycombe était un bourg de poche de leur voisin lord Carrington qui ne serait pas très favorable, et d'ailleurs sous quelle étiquette politique convenait-il de s'y présenter ?

*
* *

Disraëli avait, au cours de ses lectures de jeunesse, longuement étudié les origines des deux grands partis qui se disputaient le pouvoir. C'était au temps de la révolution de 1668, de celle qui avait chassé les Stuart, que les ennemis du trône, grands seigneurs jaloux de la couronne ou puritains écossais hostiles à l'église établie, avaient reçu par ironie le nom de whigs, une abréviation de « whigamores », groupe de paysans révoltés de l'ouest de l'Écosse. Le nom signifiait donc « les rebelles », les ennemis du Roi. Les partisans du Roi avaient, eux, reçu de leurs adversaires puritains le surnom de torics qu'on donnait en Irlande aux brigands, cela pour indiquer qu'ils n'étaient que des papistes aussi méprisables que les Irlandais. Comme il arrive souvent, de tels surnoms, fièrement relevés, étaient devenus des cris de guerre.

Avec la dynastie Stuart avait disparu ce qui divisait réellement ces factions. Mais les partis survivent aux causes qu'ils ont servies. Dans certaines grandes familles, issues d'ancêtres rebelles, avait subsisté une tradition whig, tradition d'indépendance, d'oppo-

sition à la couronne, d'alliance avec les sectes religieuses dissidentes, souvent aussi de libéralisme sincère. En même temps la grande masse des petits seigneurs de village, des genstilhommes agriculteurs, demeurait tory, conservatrice, fidèle au Roi et à l'Église établie.

La Révolution française, puis les guerres napoléoniennes, en alliant étroitement dans l'esprit du peuple anglais les idées de libéralisme et de guillotine, avaient mis au pouvoir le parti tory pour une période très longue. Jusqu'en 1815 les whigs avaient été anéantis. Puis la paix ayant ramené l'esprit critique, la crise industrielle et le mécontentement, le parti de la Réforme s'était développé, Jusqu'en 1830 la popularité des whigs n'avait fait que grandir lentement. Avec la Révolution française de Juillet, elle était devenue irrésistible. Le duc de Wellington, chef du parti tory et qui avait été depuis Waterloo l'homme le plus aimé de l'Angleterre, avait vu les foules de Londres jeter des pierres sur sa maison. Une légende populaire rendait le vieux soldat complice de Polignac et l'accusait de vouloir faire un coup d'État. A Londres, à Birmingham on avait déployé le drapeau tricolore. Dans les campagnes, les paysans avaient incendié les meules des châtelains. Dix mille ouvriers avaient assiégé le palais de Saint-James. Les évêques anglais qui avaient voté contre la Réforme à la Chambre des Lords étaient sifflés dans les rues et n'osaient plus s'y montrer. Le petit Lord John Russell, chef des whigs réformistes, était l'idole du peuple. On citait avec admiration un mot de lui : « Quand on me demande si une nation est mûre pour la liberté, je réponds : y a-t-il un homme qui soit mûr pour être

despote ? » Quand il passait le long des routes, des villages s'alignaient pour l'acclamer.

En somme, à tout bien analyser, il semblait qu'un candidat, en 1831, eût plus d'intérêt à se faire whig. Mais la famille d'Israëli était tory. Les Tories étaient dans l'histoire les partisans de ces Stuart si chers à Mr Isaac d'Israëli. Il avait toujours enseigné à son fils que les whigs n'étaient qu'une oligarchie révoltée contre un roi martyr. D'ailleurs le jeune Disraëli refusait de s'attendrir sur le libéralisme des whigs. Il pensait que la nouvelle loi électorale avait été soigneusement bâtie pour amener au vote toute une classe de marchands, d'industriels, gens calculateurs et froids, soutiens naturels des whigs contre les agriculteurs tories, et non point du tout pour entendre la voix du peuple véritable. Il n'aimait pas cette alliance de grands seigneurs cyniques et de grands cotonniers avides.

La doctrine à la mode parmi les whigs et leurs alliés était l'utilitarisme, né d'une sorte de réaction anti-romantique des classes moyennes. Celles-ci avaient trop vu à quoi conduisaient la poésie et le sentiment, quels désordres avait produits en France un Rousseau, quels scandales avait soulevés un Byron. La découverte de la machine à vapeur, des métiers mécaniques, le développement prodigieux des chemins de fer et des mines anglaises, leur avaient inspiré une confiance passionnée dans le progrès matériel. L'économie politique, science nouvelle, leur avait appris que les rapports entre les hommes ne sont pas des rapports moraux, des devoirs, mais sont régis par des lois aussi précises et aussi inévitables que la chute des corps ou

le mouvement des astres. La loi de l'offre et de la demande était leur évangile, la locomotive leur fétiche et Manchester leur ville sainte.

Disraëli, peintre des grands parcs, des jardins fleuris et des maisons étincelantes, haïssait cette odeur de charbon. L'économie politique l'ennuyait ; il ne pouvait croire que les hommes, les hommes de chair au visage mobile, ses héros, Retz, Napoléon, Loyola, fussent condamnés à se combiner comme des atomes crochus pour produire la moins chère des cotonnades dans le plus riche des mondes possibles.

D'ailleurs, les whigs l'auraient-ils accueilli ? Leur libéralisme ne s'étendait pas jusqu'au choix de leurs amis et l'amour de la liberté était pour eux le monopole d'un clan. On pouvait au besoin devenir tory, mais il fallait être né whig. Le royaume gouverné par les whigs ce serait, pensait Disraëli tout imprégné de lectures vénitiennes, le Roi transformé en Doge et flanqué d'un Conseil des Dix.

Convenait-il alors de s'offrir aux tories ? Mais c'était adopter, à vingt ans, des opinions surannées, se ranger sous des chefs que la foule huait aux carrefours, accepter le poids des fautes commises depuis cinquante ans, se condamner à refuser toute réforme, même raisonnable. Ne valait-il pas mieux, à l'exemple de Bulwer, se joindre aux radicaux et, débordant les whigs, se préparer à les combattre par leurs propres armes ? Whig ? Tory ? Radical ? Ah, le choix difficile ! Le plus simple eût été d'obtenir un bourg de quelque grand seigneur bienveillant. Ce n'était pas impossible. Mais il était nécessaire d'être connu de ceux qui les détenaient et, avant toute chose, de

pénétrer dans le monde politique. Or le monde politique, dans l'Angleterre de 1831, se confondait avec le monde. L'entrée du Parlement était dans les salons. C'était là qu'il fallait plaire. Il fallait dîner avec le duc de Wellington, avec sir Robert Peel, les chefs tories ; avec Lord Melbourne, Lord John Russell, les grands whigs ; avec Lord Durham, le grand radical. C'était autour d'une table, les cristaux réfléchissant le doux éclat des lumières, de jolies femmes mêlant aux négociations leurs sourires, c'était là qu'il convenait de rencontrer les dispensateurs du pouvoir.

Donc, encore un peu de frivolité pour acquérir le droit d'être grave.

•

VIII

LA CONQUÊTE DE LONDRES

Je me trouvai avoir une fort belle jambe,
ce que je n'avais jamais su auparavant.

(*Lettre de Disraëli*).

L'absence avait produit les effets attendus. Londres ne savait plus rien du jeune Disraëli sinon qu'il était un écrivain de talent, très joli garçon, habillé avec une extravagance amusante, et qui revenait d'Orient tout chargé de récits qu'il était divertissant d'entendre. Il ne fallait qu'une invitation pour déclencher toutes celles qui importaient. Elle vint tout naturellement d'Edward Bulwer

Bulwer, aussi ambitieux que Disraëli et mieux partagé que lui par la naissance, avait pris pendant ces deux années une grande avance sur son ami. Au temps où ils avaient publié, l'un *Vivian Grey*, l'autre *Pelham*, on avait pu penser qu'ils prenaient le départ à peu près sur la même ligne. Mais Bulwer avait été meilleur administrateur de sa jeune gloire que Disraëli. En avril 1831 il s'était fait nommer membre du Parlement et siégeait parmi les radicaux avancés ; ses livres avaient conquis un public ; il était directeur d'une grande revue.

Cette imposante façade cachait de graves difficultés domestiques. Tant de résultats n'avaient été obtenus que par un travail âpre auquel tout le reste, et surtout Mrs Bulwer, avait été sacrifié. La pauvre « Poodle » avait le sentiment d'avoir perdu à tout jamais son « Pups ». Quand elle le voyait seul (ce n'était pas souvent) elle se plaignait. Dans le monde, le couple paraissait uni.

Quelques semaines après son retour, Disraëli reçut une lettre de Bulwer : « Mon cher Disraëli, si je ne suis parmi les tous premiers, permettez-moi au moins de ne pas être le dernier à vous féliciter de votre heureux retour. Je l'ai appris hier par notre commun allié et éditeur Colburn : « Mr Disraëli, sir, est de nouveau en ville, — le jeune Mr Disraëli ! Ne nous apportera-t-il pas un joli article léger sur ses voyages ? » Nous en reparlerons... Mrs Bulwer m'a ce matin donné un fils, comme disent les gens convenables. J'ai donc une bonne excuse pour la brièveté de cette lettre, mais écrivez-moi et dites-moi comment vous allez. »

Quelques semaines plus tard Disraëli louait un appartement de garçon dans Duke Street. Sarah, sachant son frère malheureux dès qu'il était sans fleurs, lui envoya de Bradenham quelques pots de géranium qui furent soignés avec amour. Tout de suite il dîna chez les Bulwer. La maison, la table étaient d'une richesse absurde et magnifique. Mrs Bulwer, plus élégante et jolie que jamais, avait sur ses genoux un chien « pas plus grand qu'un oiseau de paradis et au moins aussi brillant ». On servit du champagne dans des verres en forme de coupe ; Disraëli n'avait jamais vu cela qui lui parut d'un raffinement admirable. L'assemblée

était digne du décor : grands noms, grandes beautés, grands talents. Il regarda surtout la ravissante Mrs Norton, une des petites-filles de Sheridan, et le comte Alfred d'Orsay qui venait d'arriver à Londres et d'acquérir la position, sans précédent pour un Français, de grand-maître des dandies.

Beaucoup de dames demandèrent que l'auteur de *Vivian Grey* et du *Jeune Duc* leur fût présenté. Une Mrs Wyndham Lewis, femme d'un membre du Parlement, insista beaucoup. « Une jolie petite femme, écrivit-il à sa sœur, très flirt et très bavarde, douée d'une volubilité que je crois inégalée et dont je ne puis vous donner une idée. Elle m'a dit qu'elle aimait les hommes silencieux et mélancoliques. J'ai répondu que je n'en doutais pas. »

Il récolta une invitation de Mrs Norton. Il lui avait plu ; il avait parlé peu, mais brillamment, et elle avait besoin de causeurs. Les Anglais d'alors avaient l'habitude de remplacer le verbe essentiel de chaque phrase par un geste. Ce jeune homme aux périodes parfaites et rares tranchait sur le bégaiement à la mode.



Il vint chez Caroline Norton en habit de velours noir, pantalon ponceau brodé d'or, gilet écarlate, bagues étincelantes au-dessus des gants de chevreau blanc.

Les Norton habitaient dans Storey Gate un appartement si petit qu'un grand sofa remplissait tout le salon. Des rideaux de mousseline blanche se croisaient

aux fenêtres, devant un balcon couvert de fleurs. C'était de ce balcon même que, chaque matin, Caroline Norton disait bonjour à son illustre ami Lord Melbourne qui passait, allant au Parlement. On racontait que Norton tolérait cette amitié sentimentale parce qu'il y trouvait profit.

Le minuscule salon était rempli d'une foule pressée d'hommes politiques et d'écrivains illustres, et à la lettre illuminé par l'extraordinaire beauté des Sheridan. Dans un fauteuil était la mère, dont on disait qu'elle demeurerait plus belle qu'aucune femme au monde sauf ses trois filles. Celles-ci étaient la maîtresse de maison (Mrs Norton) Mrs Blackwood, et la plus belle des trois, Georgiana Lady Seymour, devant qui ses sœurs même pâlissaient. Mrs Norton avait des cheveux noirs, qu'elle tordait en tresses autour de sa tête, des traits de belle Grecque, une adorable façon de rougir. Si une phrase dans la conversation la touchait, brusquement une teinte rose se mêlait à son teint un peu olivâtre, demeurait une seconde et disparaissait. Ses yeux et ses lèvres avaient un tel éclat qu'elle semblait faite de pierres précieuses : diamants, rubis et saphirs. Lady Seymour était toute différente, son teint était pâle et translucide, ses yeux à l'éclat doux avaient l'air de fontaines au clair de lune. Quand on disait à Mrs Norton l'émotion soulevée par tant de beauté, elle regardait avec un sourire complaisant son minuscule salon, son éblouissante famille et disait : « Yes, we are rather good looking people. »

La conversation de Mrs Norton enchantait Disraëli. Elle avait une exquise façon de conter des histoires légères en baissant pudiquement des paupières fran-

gées de cils longs et épais. « J'ai dîné hier chez Mrs Norton, écrivait-il à Sarah. C'était la fête du frère aîné qui, dit-elle, « est la seule personne respectable de la famille et cela parce qu'il a une maladie de foie... La sœur, Mrs Blackwood, est aussi très belle et très sheridanesque. Elle m'a dit qu'elle n'était rien : « Parce que, voyez-vous, Georgy est la beauté, Cary est l'esprit, alors moi je devrais être la bonté, mais je n'ai aucune disposition. » Je dois avouer qu'elle m'a plu infiniment. En outre elle sait tous mes livres par cœur et récite des pages entières de V. G., de C. F. et du J. D. »

Les trois Grâces sheridanesques jouèrent bientôt un rôle charmant dans la vie du jeune auteur. Elles étaient toutes trois fort libres ; Mrs Norton ravie de quitter un insupportable mari aimait à se faire accompagner au théâtre, au bal, par Disraëli. Il trouvait agréable de se montrer avec elle.

Londres avait alors un charme à la Watteau. Dîners, bals, fêtes sur l'eau. Disraëli fut de tout. Il était amusant, amenait de jolies femmes, arrivait de voyage. On le recherchait : « Je fais mon chemin facilement dans les salons les plus distingués où il n'y a ni envie, ni malice, mais où ils aiment simplement à admirer et à être amusés... » La table de « Dizzy » (c'est ainsi que Mayfair l'avait surnommé) se couvrit de nobles invitations. Il trouvait plaisir à les accepter. Dans ce monde brillant, spirituel, accueillant, il se sentait plus à sa place que parmi les bourgeois de son enfance. La grâce libre et hardie de ces jeunes femmes, de ces jeunes Lords l'enchantait. Il rencontra là les amis de ses rêves, les garçons aux cheveux blonds, Anglais

légers, splendides, et les Anglaises de grande race, si belles. Il aimait le luxe des maisons, la beauté des fleurs, l'éclat des femmes. Son orgueil sec fondait, au moins en surface. Il prenait confiance. Il vivait dans une joie fiévreuse. « Je voudrais bien, lui écrivait son père, que votre nature vous permît d'écrire des lettres plus calmes. » Mais Ben était bien incapable d'écrire une lettre calme. La beauté de la vie l'enivrait.

Le grand intérêt qu'il prenait à l'histoire lui faisait rechercher les vieillards. Une de ses meilleures amies était la vieille Lady Cork qui, malgré ses quatre-vingt-sept ans, recevait encore tous les soirs. C'était la plus jolie et la plus divertissante des douairières. Les héros et les héroïnes de sa jeunesse, de sa maturité, de sa vieillesse, favorites, soldats, poètes s'étaient évanouis. Elle avait vu des révolutions dans tous les pays du monde ; elle se souvenait de Brighton comme d'un port de pêcheurs et de Manchester comme d'un village ; mais elle restait la même, curieuse, gaie, avide d'amusements, de nouveauté. Trouvant chez ce jeune homme de l'esprit et de la curiosité, elle lui accordait dans le monde sa protection qui était puissante. « Une bonne histoire, écrivait-il à Sarah ; lundi, Lord Carrington rend visite à Lady Cork.

Lady Cork : Vous connaissez le jeune Disræli ?

Lord Carrington : Hem ! Pourquoi ? Eh ?

Lady Cork : Pourquoi ? Il est votre voisin, n'est-ce pas ?

Lord Carrington : Son père l'est.

Lady Cork : Je sais cela. Son père est un de mes plus chers amis. Je suis folle des Disræli.

Lord Carrington : Le jeune homme est un très extraordinaire personnage. J'aime le père ; il est très tranquille et respectable.

Lady Cork : Pourquoi trouvez-vous ce jeune homme extraordinaire ? Je ne crois évidemment pas que *vous* soyez capable de le goûter.

Lord Carrington : C'est un homme très agité. Ce n'est pas qu'il nous gêne beaucoup maintenant ; il est toujours parti ; je crois qu'il est de nouveau à l'étranger.

Lady Cork — (Mot à mot) : *You old fool* ! Il m'a envoyé ce livre ce matin. Ne le regardez pas, vous ne pouvez pas le comprendre. C'est le plus beau livre qui ait jamais été écrit !... A l'étranger ! Il est l'homme du meilleur ton qui soit à Londres. Il n'y a pas de soirée réussie sans lui. La duchesse de Hamilton dit qu'il n'a pas son pareil. Lady Lownsdale donnerait pour lui sa tête et ses épaules. Il ne dînerait pas chez vous si vous l'invitiez. Il ne tient pas aux gens parce qu'ils sont lords ; il lui faut de l'élégance, ou de la beauté, ou de l'esprit et vous êtes un très brave homme, mais rien de plus.

Le vieux Lord a pris cela avec beaucoup de bonne humeur et a ri. Lady Cork a lu ligne pour ligne tout mon dernier livre. Et je ne doute pas de la sincérité de son admiration car elle a acheté dix-sept shillings de velours écarlate et sa femme de chambre est en train de le relier. »

Récit pour Sarah sans doute ; il serait imprudent d'en tout croire ; la famille tolérât, quand il s'agissait des succès de Benjamin, des tableaux un peu poussés en couleur et lui-même savait bien que Sarah, en les

lisant, faisait part à l'imagination de Ben. Mais affirmer le succès le rassurait.

Le soir, toute l'aristocratie anglaise se réunissait à Almacks, sorte de club de danse fermé, patronné par les grandes dames les plus exclusives et régi par les règles les plus sévères. On n'y pénétrait qu'en culotte et bas de soie. Le duc de Wellington, ayant voulu y entrer en une autre tenue, le portier s'était avancé et avait dit : « Votre Grâce ne peut être admise en pantalon. » Sur quoi le Duc, soldat discipliné, était reparti sans se plaindre. Disraëli devint un habitué d'Almacks. On y faisait beaucoup de mariages ; on lui en proposa de brillants : « Aimeriez-vous pour belle-sœur Lady Z***, très intelligente, vingt-cinq mille livres et très douce ?... Quant à l'amour, tous ceux de mes amis qui ont fait des mariages d'inclination battent leurs femmes ou sont séparés d'elles. Cela est littéralement vrai. Je ferai peut-être beaucoup de folies dans ma vie, mais je ne me marierai pas par amour, car je suis sûr que c'est une garantie de malheur. »



La faveur des femmes amenait, mais plus lentement, les hommes. Certains d'entre eux l'invitèrent à des déjeuners politiques ; c'était ce qu'il souhaitait le plus. Un soir, chez Lord Eliot, il se trouva assis à côté de sir Robert Peel, le grand chef du parti tory. Toute la table semblait fort intimidée. Disraëli regardait avec une avide curiosité ce sévère et puissant personnage qui s'était vu prodiguer par le Destin,

dès l'adolescence, tout ce que lui, Disraëli, convoitait.

Fils d'un grand manufacturier, propriétaire d'une des sept plus grandes fortunes de l'Angleterre, Peel enfant avait été élevé pour faire un Premier Ministre. A cinq ans on le hissait sur les tables et on lui faisait répéter des discours. Il était sorti d'Oxford avec une « double première classe », en classiques et en sciences, chose rare. A vingt et un ans son père lui avait acheté un siège au Parlement. A vingt-trois ans, il avait été Secrétaire d'État. Pendant quelque temps on lui avait reproché son ingratitude envers Canning qu'il avait combattu durement jusqu'à la mort après avoir été son ami, mais le monde politique avait oublié, et maintenant, à quarante-trois ans, il avait acquis un prestige incroyable même parmi ses adversaires. Il était le symbole de l'honnêteté et de la solidité anglaises. On aimait qu'il fût de grande taille, qu'il eût des traits d'une fermeté romaine ; on acceptait qu'il fût hautain et froid. Disraëli, surprenant les mouvements nerveux d'une susceptibilité presque maladive, naturelle d'ailleurs chez un homme accoutumé au pouvoir, comprit que le ministre devait être difficile à vivre. Mais ce soir-là Peel était décidé à se montrer agréable, traita le jeune écrivain avec une familiarité un peu condescendante et plaisanta avec une hauteur convenable ; il était loin d'imaginer que cet insignifiant voisin prenait la mesure d'un grand homme.

Quelquefois Disraëli pensait : « Mais faut-il vraiment entrer au Parlement ? Cette vie de plaisir, d'oisiveté, de travail littéraire est parfaitement

agréable. Au fond, je suis indolent, comme tous les hommes de grande imagination... Je désire me reposer, m'amuser, rêver au passé orageux, sourire au présent tranquille. Hélas, je lutte par orgueil, oui, c'est l'orgueil seul — et non l'ambition — qui me fait agir. On ne dira pas de moi : « Il a échoué. »

Un jour, comme il exprimait ces sentiments à Bulwer, celui-ci se tourna vers lui, prit son bras et lui dit avec sincérité : « C'est vrai, *my dear fellow*, nous sacrifions notre jeunesse, le temps du plaisir, la brillante saison des jouissances... Mais nous sommes forcés de continuer, forcés. Que nos ennemis triompheraient si nous quissions la scène ! »

Oui, sans doute, il fallait continuer, mais quelquefois, quand une soirée avait été charmante, quand Londres, la nuit, au sortir d'un bal, brillait doucement dans la brume, quand une jolie femme en le quittant avait pressé sa main un peu longuement, il se disait que l'ambition était une vaine folie, que cette frivolité si longtemps feinte était le naturel même et la sagesse, qu'il serait doux de vivre aux pieds des trois sœurs Sheridan en page insolent et tendre.

IX

INDÉPENDANT

Au revoir, mon cher Lord, vous m'avez montré le plus beau spectacle que puissent offrir ces Îles. Un grand Seigneur vivant chez lui au milieu de sa propre famille.

DISRAELI.

En juin 1832, la Réforme électorale fut votée par les Lords. Jusqu'au dernier moment ils avaient espéré pouvoir s'y opposer. Ils avaient même héroïquement renversé le cabinet whig, mais dès que Wellington avait essayé de former un ministère, le pays s'était soulevé. Dans les églises on sonnait le tocsin. Partout le travail s'était arrêté. Lord Stanley, le plus brillant des jeunes whigs, avait sauté sur une table et proclamé : « Si les Lords résistent, Sa Majesté peut planter des couronnes de pairs sur les têtes de toute une compagnie de ses gardes. » Les murs s'étaient couverts d'affiches invitant les Anglais à retirer leur argent de la Banque.

La Banque d'Angleterre était la seule institution nationale qui fût plus respectée que le Duc. L'insurrection des déposants avait vaincu celle des Seigneurs.

Le duc de Wellington n'avait plus qu'à commander : « My Lords, demi-tour à droite : marche ! » ; le parti de la Réforme l'emportait ; les élections qui devaient avoir lieu au nouveau mode de scrutin ne pouvaient qu'enregistrer son triomphe ; l'écrasement des tories était certain.

On imagine avec quel intérêt un Disraëli avait suivi ces graves événements ; dans un si grand mouvement, le moment semblait venu de s'assurer un siège au Parlement. Dès que la réforme fut votée il partit pour Wycombe, le bourg voisin de la propriété de son père et commença à visiter les électeurs. La circonscription appartenait aux whigs, mais Disraëli entendait se présenter comme radical. Au fond de son cœur il aimait de mieux en mieux les tories ; il trouvait que le vieux parti des seigneurs paysans, des gentilshommes fermiers avait une grandeur pittoresque qu'aucun autre n'égalerait. Il s'était lié avec quelques-uns d'entre eux. Dans son propre comté de Bucks, il était en bons termes avec le duc de Buckingham et surtout avec son fils, Lord Chandos, tous deux grands seigneurs selon son cœur et d'une folle générosité. Le vieux Duc s'était ruiné en recevant trop bien la famille royale de France et vivait depuis deux ans sur son yacht, pour faire des économies. Traits faits pour plaire à Disraëli.

D'ailleurs, toutes les fois qu'il se trouvait dans une assemblée de gentilshommes campagnards, il était ravi. « *Magnificent asses* » disait-il. D'admirables idiots. Il le disait sans mépris aucun. Au contraire, avec envie. Il admirait leur force, leur calme, mais il n'osait pas s'appuyer sur eux. La formule était usée, la

nation n'en voulait pas, qu'y faire ? Il arrivait muni au contraire de lettres de recommandation d'hommes avancés comme Hume et le terrible Irlandais O'Connell, lettres que Bulwer lui avait procurées. Bulwer avait même fait de grands efforts pour obtenir qu'aucun candidat ne fût présenté contre son ami, mais il avait échoué ; les grands whigs n'aimaient pas ce jeune homme excentrique et sonore, plus célèbre par ses gilets que par son amour de la Réforme. Du côté tory il était assez bien accueilli dans le comté, d'abord parce que, le parti n'ayant aucune chance de conquérir le siège préférerait y voir un indépendant, ensuite parce que les sentiments tories du vieil Isaac d'Israëli étaient connus. Les adversaires de Benjamin dirent qu'il n'était qu'un tory déguisé ; à quoi il répondit que ce qui ressemblait le plus à un tory déguisé c'était un whig au pouvoir.

L'élection locale se trouva avancée de quelques semaines par une démission inattendue, de sorte qu'elle se fit encore sous le régime de l'ancienne loi électorale. Dans ces conditions, le bourg ne comptait qu'une trentaine d'électeurs. Le ministère offrit la candidature officielle au colonel Grey, fils du Premier Ministre : « La Trésorerie, écrivit Disraëli à Mrs Austen, a envoyé le colonel Grey avec des partisans de location et un orchestre. On n'a jamais vu échec aussi lamentable. Après avoir défilé dans la ville au milieu d'acclamations payées, il a fait du haut de son phaéton un discours bégayant de dix minutes. Tout Wycombe était dehors. Sentant que c'était le moment critique, j'ai sauté sur le porche de l'hôtel du Lion Rouge et je leur en ai donné pendant une heure un quart. Je

ne puis vous décrire l'effet ; je les ai tous rendus fous. Beaucoup pleuraient complètement. Toutes les femmes sont pour moi et portent mes couleurs, rose et blanc. Portez-les aussi. »

Quand les gens de Wycombe avaient vu paraître au balcon du Lion Rouge ce pâle jeune homme aux boucles noires, aux manchettes de dentelle, qui portait une canne à pomme d'or et arrangeait ses boucles avec soin avant de commencer à parler, ils avaient attendu un discours puéril, mais quand une voix d'une puissance étonnante avait soudain rempli la grand'rue d'une éloquence sarcastique, quand cette voix avait attaqué les whigs avec une amère véhémence, Wycombe s'était abandonné à un enthousiasme inquiet. Quant à Disraëli, pour la première fois il s'enivrait de ce plaisir nouveau, se sentir maître d'un public, devenir son propre auditeur, s'émerveiller des phrases harmonieuses et fortes que dicte à l'orateur un Dieu intérieur. « Quand le scrutin sera proclamé, conclut-il, en montrant la queue du grand lion qui ornait le porche de l'hôtel, mon adversaire sera là et moi (il montra la tête) et moi je serai ici. » Jamais Wycombe n'avait vu son vieux lion enchâssé dans une phrase aussi frappante.

Le jour du vote Disraëli fit encore un discours. « Il ne portait, dit-il, la livrée d'aucun parti ; les tories l'avaient soutenu mais le peuple avant eux ; il cherchait l'amélioration du sort des pauvres (formule rare dans les déclarations électorales en un temps où les pauvres ne votaient pas) ; il sortait du peuple et n'avait dans les veines ni le sang des Tudor, ni celui des Plantagenet. »

Puis les trente-deux électeurs de Wycombe montèrent l'un après l'autre sur l'estrade ; ils annoncèrent leur vote publiquement et on proclama le résultat. Le timide et bégayant colonel avait vingt voix, le brillant orateur du Lion Rouge, douze. Il n'était pas à la tête du lion.

Il remonta sur l'estrade et dit : « C'est bon, les whigs m'ont combattu, ils s'en repentiront. » Mais il était triste et désappointé.

*
* *

Dès octobre, les élections générales avec suffrage étendu furent annoncées et Disraëli revint à Wycombe. Cette fois encore il se présentait comme indépendant : « Je n'ai pas de parti, je ne m'occupe pas des partis... Anglais, débarrassez-vous de tout ce jargon politique, de cet argot de faction, whigs, tories, deux noms qui n'ont qu'un sens, qui ne servent qu'à vous tromper, et unissez-vous pour former un grand parti national qui seul peut sauver le pays d'une destruction imminente. »

Les conservateurs, conseillés par son ami Lord Chandos, lui accordèrent comme la première fois une neutralité bienveillante. On reprocha cet appui au candidat radical. « Je suis, dit-il, un conservateur pour sauver tout ce qu'il y a de bon dans notre constitution, un radical pour supprimer tout ce qu'elle contient de mauvais. » Il déclara qu'il était heureux de voir que, dans cette circonscription au moins, les tories revenaient à la grande tradition du parti qui jadis, sous des hommes comme Bolingbroke, avait

été un parti populaire. On chercha à lui arracher des déclarations démagogiques au sujet des droits sur les blés, mais il garda une attitude raisonnable : « Si l'on supprimait tous droits protecteurs, on pourrait dire adieu à notre beau comté... Faut-il donc, me demanderez-vous, que le pain reste toujours cher ? Non, mais mieux vaut encore avoir du pain cher que pas de pain du tout. » Tant de bon sens ne fut pas récompensé ; Grey, 140 voix ; Disraëli, 119. Dans toute l'Angleterre les whigs remportaient un succès prodigieux et revenaient avec une majorité telle qu'ils semblaient au pouvoir pour longtemps. Ayant manqué cette occasion, Disraëli allait sans doute en attendre longtemps une nouvelle.

Quelque temps après, quand le nouveau Parlement fut assemblé, il alla écouter son ami Bulwer qui avait été réélu ; le soir il écrivit à Sarah : « Bulwer a parlé ; il n'est pas physiquement fait pour être un orateur et en dépit de ses efforts ne réussira jamais... Macaulay est admirable... Mais entre nous je pourrais les « avoir » tous. Ceci pour vous seule ; s'il est une chose dont je suis sûr, c'est que je pourrais tout balayer dans cette Chambre. Le moment viendra. »

Dans son Journal il nota : « Le monde me dit trop content de moi. Le monde se trompe. Toutes les erreurs de ma vie sont venues d'avoir sacrifié mes opinions à celles d'autrui. Au moment où on me considérerait comme le plus content de moi, j'étais nerveux et n'avais confiance que par accès. A l'avenir je n'écouterai que mon instinct : il ne me trompe pas... Je ne suis grand que dans l'action. Si jamais je suis placé dans une position vraiment haute je prouverai cela.

Je pourrais diriger la Chambre des Communes, mais au début il y aurait certainement de grands préjugés contre moi. »


*
* *

Comme après l'échec du journal il avait eu envie d'écrire un roman, après deux échecs politiques il eut envie d'écrire un poème. Il était allé faire une retraite à Bradenham, vivait enfermé dans sa chambre ou se promenait seul sous les hêtres du parc en méditant sur un grand thème. C'était un sujet auquel il avait pensé pour la première fois pendant son voyage en Orient en contemplant la plaine de Troie : « Homère... s'était-il dit... Et pourquoi n'écrit-on plus de poèmes aussi grands que ceux d'Homère ? » Pour Disraëli cela signifiait : « Pourquoi n'écirais-je pas ?... » Il ne s'agissait que de trouver le sujet de l'épopée moderne.

Il lui parut évident que c'était Napoléon. Au début du poème comparaissaient devant Dieu le génie du Féodalisme et le génie de la Démocratie. Chacun défendait avec éloquence ses titres à gouverner les hommes, car si Disraëli admirait le féodalisme dans le passé, il croyait la démocratie inévitable dans l'avenir. Le premier chant était donc un dialogue entre Disraëli et Disraëli ; le difficile était de faire choisir Dieu. Mais le Tout-Puissant déclarait prudemment qu'un homme surnaturel venait de naître et que le parti choisi par ce génie triompherait. Cet homme était Napoléon et la campagne d'Italie devait être le sujet du second chant : « Qu'en pensez-vous ?

écrivit-il à Mrs. Austen. La conception me semble sublime. »

Quand le premier chant fut achevé, il alla le lire un soir chez elle. Quelques amis étaient réunis, ils jugèrent la scène irrésistiblement comique. Ce grand jeune homme adossé à la cheminée, jouant avec ses boucles, regardant avec complaisance les bouffettes de rubans rouges dont ses escarpins étaient décorés et s'annonçant lui-même comme le Dante et l'Homère de son temps excita une gaîté à peine étouffée. Bientôt les deux premiers chants furent publiés ; l'accueil du public fut froid ; Disraëli n'avait jamais beaucoup tenu à être Homère ; ce poème commençait à l'ennuyer ; il le jeta dans un coin et n'y pensa plus.



X

FEMMES

Le monde offre à l'ambitieux déçu des revanches sûres et douces ; il le traite souvent mieux s'il est aimable qu'un grand vainqueur ou qu'un ministre. L'oisiveté de l'homme sans place est auprès des femmes une qualité puisqu'elle le met à leur service. Disraëli se soumit avec joie à ce ravissant esclavage. Il fut heureux de retrouver les sœurs incomparables, ses trois belles Sheridan. Son cercle de jolies femmes grandit. Des voisines de Bradenham, sœurs elles aussi, Lady Chesterfield, Mrs Anson, l'emmenèrent au plus beau des bals costumés. Lady Chesterfield était en Sultane et Mrs Anson en Grecque, ses longs cheveux dénoués tombant jusqu'aux genoux. La marquise de Londonderry, en Cléopâtre, étincelante de diamants et d'émeraudes, demanda que Disraëli lui fût présenté. Dans cette belle maison toute illuminée, doucement balancé par une mer vivante de pierres précieuses et de beaux visages, il fut heureux un instant.

Il eut une maîtresse ; il l'aima et composa en son honneur un roman d'amour, *Henrietta Temple*, auquel succéda vite un roman sur la vie de Byron et de Shelley, *Venetia*. La véritable Henrietta était mariée mais

fort libre. Elle appartenait au petit groupe brillant qu'aimait Disraëli, de sorte qu'il leur fut facile de réunir autour d'eux la meilleure compagnie de Londres.

Chaque jour on les invitait à une fête sur l'eau ; à une garden-party dans des jardins dignes de Véronèse, pleins de fleurs, de fontaines, de perroquets ; à un délicieux souper après l'Opéra. Quelquefois il chassait à courre, montant une parfaite jument arabe qui appartenait à sa maîtresse, sautant tout et gagnant l'estime des cavaliers les plus exigeants. Il n'avait aucun goût pour ce sport mais s'interdisait d'être arrêté par une barrière ; cela faisait partie de son système.

Bulwer l'avait présenté dans une nouvelle maison, celle de Lady Blessington. Disraëli avait déjà entendu beaucoup d'histoires sur la vie de son hôtesse. Margaret, Lady Blessington, était la fille d'un petit magistrat irlandais, qui avait forcé sa fille âgée de quinze ans à épouser un fou pour de l'argent. Lord Blessington, grand seigneur et grand propriétaire, homme bizarre, veuf et père de deux filles, riche d'un revenu de plus de trente mille livres, avait découvert cette jeune beauté cachée et lui avait offert de l'emmener en Angleterre, de la faire divorcer et de l'épouser. Lord et Lady Blessington étaient partis pour l'Italie accompagnés par un jeune Français, le comte d'Orsay, modèle de beauté, d'éclat et de culture. Personne ne doutait qu'il ne fût l'amant de Lady Blessington et sans doute l'était-il en effet. Lord Blessington qui s'était pris pour Alfred d'Orsay d'une incroyable affection avait fait un testament par lequel il lui laissait la plus grande partie de ses biens, à charge

pour lui d'épouser à son choix une des filles du testateur. Les filles ainsi léguées par un acte en bonne forme avaient alors onze et douze ans. Quatre ans plus tard, en 1827, le comte d'Orsay, fidèle à sa signature, avait épousé la seconde, Lady Harriet, pâle jeune fille de quinze ans, qu'on avait fait sortir de l'école pour le mariage. Le monde ajoutait qu'Alfred d'Orsay avait pris envers Lady Blessington l'engagement de ne jamais faire de Lady Harriet sa femme au sens vrai du mot et que cet arrangement avait été respecté. Puis Lord Blessington était mort subitement. D'Orsay et sa jeune femme vierge étaient rentrés en Angleterre pour prendre possession de l'héritage, accompagnés par Lady Blessington. L'écolière avait grandi, était devenue fort jolie et bientôt, souffrant du mépris poli de son mari et de la présence de sa belle-mère, elle avait quitté pour n'y plus revenir la maison de Seamore Place.

Tel était le récit accepté par Londres, mais Bulwer en conduisant Disraëli chez Lady Blessington ajouta des nuances au portrait : « Vous verrez qu'elle est très sympathique. Elle a la cordialité des manières irlandaises et une grâce qui n'est qu'à elle. Elle est bienveillante et généreuse. Elle comprend les difficultés de sa position et n'essaie pas de s'imposer aux femmes. D'ailleurs quelles qu'aient été ses fautes on a dit d'elle beaucoup de choses injustes. On l'a accusée d'avoir fait le mariage de d'Orsay et de sa belle-fille ; ce n'est pas vrai ; elle était hostile à ce mariage et c'est Lord Blessington qui les a tous forcés. A s'en tenir aux apparences, l'affection qui l'unit à d'Orsay est celle d'une mère pour un enfant

gâté. Je suis convaincu que depuis le mariage il n'y a rien eu entre eux. D'ailleurs elle n'a aucun tempérament ; c'est surtout une amie très affectueuse et très fidèle. Elle a beaucoup perdu de sa beauté ; il lui reste un visage doux, de jolis yeux ; on voit qu'elle a été bien faite, mais elle a une dangereuse tendance à engraisser. »

La maison enchantait Disraëli. On traversait un salon rubis et or tout rempli de beaux vases d'ambre qui avaient appartenu à l'Impératrice Joséphine, puis on entrait dans une bibliothèque longue, étroite, aux murs blancs et or sur lesquels alternaient des miroirs et des panneaux de livres. Au fond, par la haute fenêtre, on apercevait les arbres de Hyde Park. Autour de la chambre étaient des sofas, des ottomanes, des tables d'émail couvertes de bibelots, et dans un fauteuil de satin jaune, Lady Blessington en robe de satin bleu extrêmement décolletée. Disraëli admira les belles épaules, les courbes fermes et pleines des seins ; il aima les cheveux tirés que séparait une raie médiane, le fermoir de turquoises sur le front. Dès qu'elle parla, il fut conquis.

Quand il connut mieux le charmant couple qu'elle formait avec d'Orsay leurs attentions réciproques, la gaîté presque enfantine qu'ils semblaient éprouver tous deux à propos de petites plaisanteries qui formaient comme la tradition de la maison, il oublia à tout jamais Lady Harriet, le vieux Lord et tant de sombres histoires et jouit sans arrière-pensées de l'amitié de deux êtres agréables. De son côté, Lady Blessington le trouva plein de génie, d'éloquence, de naïveté, et enfin tout semblable à son Vivian Grey.

Comme elle n'était reçue par aucune femme, elle recevait tous les soirs et Disraëli prit l'habitude de venir presque chaque jour. Il était souvent silencieux, jouissant simplement du plaisir d'être dans ce salon qu'il aimait, debout à la fenêtre et regardant les allées sablées de Hyde Park. Les derniers rayons du soleil faisaient briller les fleurs dorées de son gilet. Il tenait à la main une canne blanche, Ses poches étaient chargées de chaînes d'or. Quand un sujet l'intéressait il s'approchait des causeurs et s'animait. Alors sa facilité d'élocution et sa force de sarcasme étonnaient. Quand il parlait, il avait l'air d'un cheval de course à quelques longueurs du poteau. Tous ses muscles étaient en action et il mettait dans chaque phrase une extraordinaire énergie d'expression. Il avait l'art de rapprocher des mots si différents que ce voisinage leur donnait un éclat sauvage et inquiétant. C'était un plaisir que de l'écouter, mais un plaisir un peu tendu. Vers minuit, après les séances du Parlement, Bulwer arrivait et les dialogues des deux amis étaient brillants.

Mais Disraëli aimait mieux encore voir Lady Blessington seule. Elle était devenue sa confidente et sa conseillère dans ses aventures amoureuses. Il lui disait tout, comment il avait aimé Henriette, comment il l'avait fait recevoir à Bradenham par ses parents, gens simples qui n'y avaient pas vu de mal, comment il en avait quelque remords, comment elle lui avait fait faire de nouvelles dettes par son appétit de fêtes, de soupers, comment cette liaison menaçait de compromettre sa carrière et aussi que l'ambition était chez lui un sentiment plus fort que l'amour.

Plus tard il lui avait conté la rupture de sa liaison. Elle comprenait tout. Il lui parlait de Bradenham, du vieux Mr d'Israëli, de sa mère. Il lui découvrait l'impatiente tristesse que cachaient son esprit et sa légèreté. Dans ce laisser-aller il était charmant. Autant ceux qui le connaissaient peu le jugeaient artificiel et cynique, autant une amie comme Lady Blessington le trouvait naturel et tendre. Il lui demandait des conseils, parfois enfantins, se faisait expliquer les hommes, s'enquérât auprès d'elle des derniers livres français et prenait des conseils de lecture : « Que faut-il penser de Balzac ? Est-il meilleur que Sue et George-Sand-Dudevant ? Et ces derniers sont-ils inférieurs à Hugo ? » Il lui avouait même sa timidité et la faiblesse de ses nerfs : « Je ne sais comment cela se fait mais je ne me porte jamais bien qu'en pleine action. Alors je me sens immortel. Je suis honteux d'être « nerveux ». Les attaques de dyspepsie me font toujours souhaiter une guerre civile... Je me meurs faute d'action et me rouille comme un sabre de Damas dans le fourreau d'un poltron. »

Quelquefois, dans les salons de ses amies, il rencontrait les politiques au pouvoir. Pour un instant il levait son masque de dandy et parlait avec feu des affaires de l'État. Ah ! Qu'il les enviait d'occuper ces postes où la parole devient action ! Chez Caroline Norton, un soir, il fut présenté à Lord Melbourne, le grand ministre whig, qui continuait à venir là régulièrement, s'étendait nonchalamment sur le divan, parlait peu, mais écoutait avec plaisir. Melbourne fut séduit par les idées originales et l'éloquence hardie de ce jeune homme. Brusquement, avec sa bienveillance bourrue,

il lui offrit de l'aider : « Allons, dites-moi, que souhaitez-vous ? » — « Je voudrais devenir Premier Ministre ». Melbourne haussa les épaules et soupira : « Non, non, dit-il, très sérieusement, ce ne sera pas possible de votre vivant ; tout cela est réglé... le prochain Premier Ministre sera Stanley, qui est comme un jeune aigle au milieu de tous ses rivaux... Non, faites de la politique, vous aurez raison, vous êtes intelligent et avec de la patience vous arriverez certainement... Mais il faut renoncer à ces idées absurdes. »

Renoncer, mot facile pour un Lord Melbourne qui a tout connu et tout goûté, mais ce Disraëli veut vivre et n' imagine pas la vie sans gloire. Devant lui les trois belles Sheridan discutent avec esprit sur le Souverain Bien : « Quelle est la vie la plus désirable ? » Et soudain sérieux, le jeune Dizzy, du fond de son divan, répond avec feu : « Un cortège splendide et continu, de l'adolescence au tombeau. »

•

XI

LA LIVRÉE D'UN PARTI

Je préfère la liberté dont nous jouissons
au libéralisme qu'ils promettent et préfère
aux Droits de l'Homme les Droits des
Anglais.

DISRAELI.

Aux élections de 1833 la victoire du parti whig avait été si éclatante qu'on pouvait le croire au pouvoir pour un demi-siècle. Mais la sécurité détruit tout et même les coalitions qui paraissent invincibles.

Parmi les libéraux vainqueurs, s'il y avait des esprits vraiment réformistes comme Lord John Russell, ou plus audacieux encore comme Lord Durham, il y avait aussi des conservateurs inconscients comme ce Stanley en qui Lord Melbourne voyait le futur Premier. Bientôt une rupture devint inévitable ; Stanley et ses amis quittèrent le parti et le plateau tory remonta d'un bond.

L'amusant était que les troupes tories, elles aussi, combattaient sous un chef qui regardait toujours du côté des adversaires et semblait préférer l'approbation de ceux-ci à celle de ses partisans. Sir Robert Peel avait l'ambition de dominer les partis. C'est la

seule qui reste ouverte à un homme qui a dominé le sien. Sous sa direction le parti tory avait pris le nom nouveau de parti « conservateur » et il entendait ce mot comme opposé à « réactionnaire ». Ainsi un libéral conservateur comme Stanley et un conservateur libéral comme Peel se rapprochaient à un tel point qu'il n'était plus facile de les distinguer l'un de l'autre. Et sans doute des deux le plus libéral était-il le conservateur.

De tels déplacements devaient rendre singulièrement plus facile à un Disraëli son évolution politique personnelle. Ce retour aux traditions populaires et hardies des anciens Tories, c'était ce qu'il avait souhaité depuis le début de sa carrière. Il voyait clairement qu'il lui fallait bien finir par se lier à un des groupes existants. Il avait essayé de combattre en franc-tireur ; il avait été vaincu coup sur coup.

Dans un pays qui a une ancienne tradition parlementaire, dans un pays surtout qui, comme l'Angleterre, a le respect du loyalisme et le mépris des systèmes, il est à peu près impossible de se glisser entre les partis. On peut, à l'intérieur d'un parti, lentement préparer un essaimage ; on ne peut imposer des idées nouvelles que sous une étiquette connue. Le moment était venu pour Disraëli de choisir et de faire sa soumission.

S'il hésitait encore à s'offrir au parti conservateur, ce n'était qu'une question d'hommes. Pour lui qui aimait l'éclat des figures et le pittoresque des caractères, le froid Sir Robert Peel n'était guère attirant. Le Duc, certes, avait plus de pittoresque, avec sa brusque simplicité, mais le Duc avait pris sa retraite,

Il avait été trop insulté au moment de la Réforme ; il n'aimait pas à se commettre avec la populace. Il avait choisi le rôle plus agréable de vieux héros national. Dans les clubs les jeunes gens lui faisaient raconter ses campagnes. « A Salamanque, j'étais agenouillé derrière un petit mur quand je vis s'ébranler l'aile gauche des Français. By God ! me dis-je, voilà qui suffit, je vais les attaquer sur-le-champ. » Dans la rue, quand il passait à cheval, la foule saluait. Il était satisfait et bien décidé à ne plus se mêler à des combats sans gloire.

Vers ce temps-là Disraëli dîna un soir à côté de Lord Lyndhurst, le Lord Chancelier tory. On racontait que le père de Lyndhurst lui avait dit un jour : « Jack, vous serez un boy toute votre vie. » Prédiction juste. A soixante ans le Chancelier gardait le goût de la fantaisie dans les affaires humaines, était plus amusé qu'indigné par les faiblesses de ses semblables et apprenait des poèmes par cœur pour entraîner sa mémoire. Son indulgence choquait les gens graves ; elle enchantait Disraëli. Enfin quelqu'un lui parlait de la politique, des partis, comme il y pensait lui-même, non comme d'une religion, mais comme d'un art.

Il ne se lassait pas d'entendre raconter tous les grands événements du siècle, et surtout ces précieux petits détails qui raniment l'histoire, d'apprendre par exemple que la veille de la mort de Canning, le ciel était bleu mais le vent frais, que Canning avait voulu dîner dehors, que Lyndhurst l'avait vu frissonner. Le Chancelier, lui aussi, avait pris ce petit Disraëli en amitié et lui donnait des conseils. Un jour il l'invita à dîner avec un très jeune Sous-Secrétaire d'État qui se nomi-

maît William Gladstone, et leur donna à tous deux de sages leçons : « Ne vous défendez jamais devant une assemblée populaire, sinon en attaquant vous-même ; les auditeurs, dans le plaisir que leur donne l'attaque nouvelle, oublient celle dont vous avez été l'objet. » Homme grave, ce jeune Gladstone, et du type Peel ; il ne pouvait beaucoup plaire à Disraëli, ni à Lyndhurst et le dîner fut assez morne, mais on servit un cygne très blanc, très tendre et bien truffé qui fut, lui, de bonne compagnie.

Grâce à Lyndhurst, Disraëli commença à pénétrer dans les coulisses du monde politique. Quelque temps encore il coqueta avec Lord Durham et ses radicaux. Les deux partis extrêmes lui cherchaient une circonscription. Il se laissait faire. Mais ces coquetteries incompatibles étaient connues dans Londres et déplaisaient : « De Durham à Wellington ?... disait-on, Peste ! Il faut que ce Disraëli soit un esprit bien impartial. — Tout à fait le type d'ami que l'on attend d'un Lyndhurst », ajoutait le grincheux Greville.

Un nouvel échec électoral acheva de le guérir. Trois dures leçons suffisaient. L'indépendance était condamnée. Disraëli se fit recevoir au club conservateur, le Carlton, et décida de se présenter désormais comme candidat tory. Il portait enfin la livrée d'un parti.

Les variations d'un homme s'expliquent toujours assez bien pour lui-même et Disraëli, bien qu'il eût été radical et fût devenu conservateur, se piquait, de bonne foi, de constance. Pour l'observateur du dehors, la continuité était moins évidente. Quand les nécessités de la campagne politique amenèrent le nouveau tory à attaquer O'Connell auquel il avait

jadis demandé une lettre de recommandation, le tribun irlandais entra dans une fureur redoutable. Quelques jours plus tard, dans un meeting à Dublin, il parla de cette attaque, de sa lettre, et conclut au milieu des rires et des applaudissements : « Si les Juifs ont été le peuple élu de Dieu, il y avait pourtant parmi eux des mécréants et ce doit être d'un de ceux-ci qu'est descendu Disraëli. Il a exactement le caractère de ce mauvais larron qui mourut sur la croix et qui devait s'appeler Disraëli. Je crois que, si l'on examinait bien l'arbre généalogique de Disraëli, on découvrirait que ce personnage est l'héritier direct de l'individu dont je viens de rappeler la haute situation. »

Tous les journaux de Londres reproduisirent ce discours pittoresque ; il amusa beaucoup de gens que Disraëli agaçait. Quant à lui, des sentiments oubliés depuis l'enfance l'envahirent en lisant ces phrases injurieuses. Ah ! qu'il eût voulu abattre cet homme comme autrefois l'insulteur de l'école ! Il courut chez d'Orsay et lui demanda d'arranger une rencontre. Mais O'Connell avait jadis tué un homme en duel et avait fait serment de ne plus se battre. Disraëli provoqua le fils, Morgan O'Connell, qui répondit qu'il vengeait les insultes faites à son père, mais ne pouvait accepter la responsabilité de tout ce que disait celui-ci. Disraëli écrivit alors à O'Connell une lettre violente : « Bien que vous vous soyez placé depuis longtemps hors du monde civilisé, il me déplaît d'être insulté, même par un Yahoo, sans le châtier. » Il jugeait avec dureté le double refus de se battre du père et du fils et concluait : « Nous nous rencontrerons à Philippes et soyez assuré que je saisirai la première occasion

pour vous infliger une correction qui vous rappellera et vous fera regretter les insultes que vous avez prodiguées à

Benjamin DISRAËLI ».

Après cette lettre il retrouva son calme et son contentement de lui-même. Il mit son habit le plus éclatant, son gilet le plus brodé, alla à l'Opéra et fut généralement félicité de son courage.

Sarah et le vieil Isaac écrivirent qu'ils n'aimaient pas ce bruit déplaisant autour de leur nom et désapprouvaient tant de férocité. Benjamin les gourmanda : « Il n'y a ici qu'une opinion dans tous les partis, c'est que je l'ai pulvérisé... Il est facile pour vous de critiquer, mais je ne regrette pas un mot ; les expressions étaient bien pesées... On ne peut pas contenter tout le monde. W. m'a dit que ma dernière lettre était la plus belle chose jamais écrite en anglais... Il y a des gens qui n'aiment pas mon Yakoo et le trouvent grossier, d'autres le jugent digne de Swift... C'est l'effet d'ensemble qui compte et cet effet est que tout le monde trouve que j'ai montré du courage. »

C'était vrai. Ses amis, le monde désapprouvaient la forme assez basse de l'attaque d'O'Connell et trouvaient en effet que Disraëli avait montré du courage. Mais le monde ne fait pas l'opinion publique. En Angleterre celle qui compte, c'est celle des marchands derrière leur comptoir, celle des clergymen dans leur village, celle de cette masse immense, méfiante, sans imagination, qui est la nation anglaise. Or pour cette masse l'image qui commençait à se former (à travers les récits des journaux) de ce jeune auteur politicien

était une des plus déplaisantes pour un esprit anglais. C'était celle d'un être bruyant, voyant, sans foi politique, ridicule, insolent. Sans doute O'Connell avait été brutal, « mais, disait par exemple le Spectator, Mr Disraëli a voulu commencer une guerre d'insultes avec le grand maître de l'insulte et, se trouvant blessé, il se plaint. Il nous rappelle le petit chien qui reçoit un coup de pied du grand cheval au sabot duquel il a aboyé et jappé pendant des milles ; il n'a que ce qu'il mérite. »

Cet offensant portrait n'était encore qu'une ombre imprécise et sans force, mais liée à un nom presque inconnu, qu'une telle image est dangereuse. C'est le « personnage », être fictif mais presque aussi réel que l'homme. Dès qu'il est formé, les faits qui coïncident avec lui sont retenus, les autres négligés par l'opinion. Le jeune Disraëli eût été bien surpris s'il avait rencontré son personnage tel que pouvait l'imaginer alors un Anglais de la Cité. Il l'eût écarté avec horreur, avec mépris ; il ne se serait pas douté qu'il venait de rencontrer l'ennemi le plus redoutable qu'il aurait désormais à combattre.

XII

M. P.

La saison des bals revint. De nouveau Mrs Anson fut, cheveux dénoués, la plus belle des esclaves, Mrs Norton une admirable Grecque ; de nouveau Benjamin Disraëli fut le dandy frivole, brillant, dont l'ombre chargée de chaînes d'or se découpait aux fenêtres de Lady Blessington. Mais qu'il était las parfois de ce masque ; qu'il était fatigué d'être Disraëli. Ses silences se faisaient plus longs, plus fréquents, lourds de tristes méditations qu'il terminait soudain par un sarcasme. Les années montaient ; trente-deux ans ; c'est la vieillesse pour un page.

Seule l'amitié de Lord Lyndhurst le rapprochait un peu de la puissance réelle. Ce vieillard cynique et charmant le consultait comme un égal. Ensemble ils regrettaient la direction oblique que Peel donnait au parti. Sous ses ordres le parti conservateur était une armée sans foi parce que le chef lui-même ne croyait pas. Comme praticien Peel se trouvait amené à défendre les institutions traditionnelles du pays, la Monarchie, la Chambre des Lords, l'Église d'Angleterre ; comme théoricien il était tenté de croire qu'elles étaient indéfendables. Le parti conservateur était

riche ; il comptait parmi ses adhérents des propriétaires de forêts, de châteaux, d'usines ; il n'avait ni génie, ni doctrine. Peel parlait beaucoup de conservatisme, mais ne savait pas ce qu'il voulait conserver.

Plus au contraire Disraëli pensait à la vie politique de l'Angleterre, plus il lui apparaissait qu'il était nécessaire de faire front courageusement. Pour lui, être conservateur, ce n'était pas soutenir avec un sourire d'excuses une constitution que l'on jugeait surannée, c'était une attitude romanesque et fière, la seule intelligente, la seule qui tînt compte loyalement de l'Angleterre véritable, de ces villages groupés autour du manoir, de cette race vigoureuse et obstinée de petits propriétaires seigneurs, de cette aristocratie à la fois ancienne et largement ouverte, de l'histoire. « Le respect pour la tradition, si souvent tourné en ridicule par des esprits superficiels, me semble avoir son origine dans une profonde connaissance de la nature humaine. » Ce qu'il fallait, c'était dresser en face de la doctrine théorique des libéraux et des utilitaires, une doctrine réaliste.

Pour lui tout le débat de la politique moderne était entre une école historique et une école philosophique ; il choisissait l'histoire. Un pays n'est pas un être abstrait dont on puisse déduire les droits par une simple opération de l'esprit. « Une nation est une œuvre d'art et c'est une œuvre de temps. » Elle a un tempérament comme un individu. En particulier la grandeur de l'Angleterre vient, non de ses ressources naturelles qui sont médiocres, mais de ses institutions. Les droits des Anglais sont de cinq siècles antérieurs aux droits de l'homme.

Tel était le tour habituel des pensées du jeune doctrinaire. En 1835 il publia une *Défense de la Constitution Anglaise, sous forme de lettre à un noble Lord*, ouvrage de philosophie politique dont les meilleurs juges reconnurent la perfection de forme et la maturité de pensée. L'existence d'une Chambre des Lords pouvait paraître absurde à des esprits qui n'admettaient pas de représentation sans élection ; Disraëli montrait que le danger était plus grand encore de l'élection sans représentation. Une oligarchie de politiciens professionnels pouvait se faire élire, et gouverner un pays sans en être l'image ; au contraire la Chambre des Lords représentait des puissances réelles ; elle représentait l'Église en la personne des Lords évêques, la loi en celle du Lord Chancelier, le Comté par les Lords Lieutenants, la terre par ses propriétaires héréditaires. Quant à la Chambre des Communes il la souhaitait au contraire beaucoup plus largement recrutée que ne l'avait faite la réforme whig, si limitée, de 1832. Il lui semblait que le devoir du chef d'un parti conservateur était d'avoir le courage de défendre le passé dans ce qu'il avait de viable et de vivant, mais aussi de dégager le parti de préjugés et de principes devenus surannés, et surtout de le diriger hardiment vers une politique généreuse, inspirée par l'amour du petit peuple et capable de conquérir celui-ci.

Le livre eut grand succès. Le Duc grommela : « Il faudra trouver un siège au Parlement pour ce jeune homme. » Peel écrivit une lettre presque aimable. Quant au vieux tory Isaac d'Israëli, il fut ravi : « Vous avez maintenant ce que vous n'aviez pas il y a dix jours, un nom dans le monde politique. Vous n'avez

jamais manqué de génie mais il lui arrivait en son abondance de déborder. Vous avez renoncé à ce style sec et clinquant qui trahissait un perpétuel effort. C'est maintenant un courant continu de pensée et d'expression à la fois mâle et gracieux. » — « Il serait honteux, écrivit Lyndhurst, de ne pas trouver pour vous une position qui permit au parti de profiter pleinement de vos talents, de votre zèle et de votre activité. »

Désormais le fruit était mûr ; il ne pouvait tarder à tomber. Il était d'ailleurs grand temps. Plus que jamais les créanciers hurlaient. On voyait parfois errer des huissiers jusqu'aux portes de Bradenham. Quatre candidatures, une maîtresse dépensière, un dandysme coûteux, avaient triplé les dettes de Disraëli. Volontiers il prêtait à des amis de l'argent emprunté pour eux et qu'ils ne lui rendaient jamais. Une seule fois, dans un moment très dur, il rappela une dette à d'Orsay qui lui répondit : « Je jure devant Dieu que je n'ai pas un penny chez mon banquier. » Rien n'était plus vrai.



Le Roi Guillaume IV mourut comme un vieux lion, le soir anniversaire de Waterloo. Une petite Reine de dix-huit ans lui succédait. Le matin à onze heures Victoria réunit son premier Conseil. Disraëli accompagna au Palais Lord Lyndhurst qui allait rendre hommage à sa souveraine. En revenant, Lyndhurst très ému, décrivit à Disraëli cette assemblée de tout ce que l'Angleterre comptait de plus illustre, cette

mer de plumes blanches, d'étoiles, d'uniformes, les portes soudain ouvertes, un silence profond comme celui d'une forêt, la jeune fille montant vers son trône au milieu de cette foule de prélats, de généraux, d'hommes d'État. Le récit enchantait Disraëli. Il y trouvait réuni tout ce qu'il aimait : la pompe des cérémonies, un sérieux étincelant, le chevaleresque hommage à une femme de toute la force anglaise. Qu'il eût aimé, lui aussi, à s'agenouiller devant la Reine et à baiser cette main si jeune. Mais il n'était rien et les années passaient.

L'arrivée au pouvoir d'une nouvelle souveraine entraînait la dissolution du Parlement et des élections générales. Cette fois Disraëli, bien soutenu par Lyndhurst, reçut de nombreuses offres de circonscriptions sûres. Entre autres Wyndham Lewis, le mari de la petite femme flirt et bavarde qu'il avait vue jadis chez Bulwer, lui demanda s'il voulait devenir son collègue à Maidstone, circonscription à deux sièges où les conservateurs devaient être vainqueurs. C'était à Mrs Wyndham qu'il devait l'offre. Il l'avait longtemps jugée très ennuyeuse. Un jour, chez les Rothschild, la maîtresse de maison lui ayant dit : « Mr Disraëli, voulez-vous conduire à table Mrs Wyndham Lewis ? » il avait répondu : « Ah ! tout plutôt que cette insupportable femme ! Enfin... Allah est grand » et ayant mis, comme il faisait volontiers, les pouces dans les entournures de son gilet, il avait marché au supplice.

Mais après plusieurs rencontres il avait changé d'avis. Elle n'avait ni esprit, ni culture, mais parlait avec bon sens des affaires. Ses jugements sur les hommes

politiques n'étaient pas sots. Plus d'une fois il l'avait trouvée de bon conseil. Il avait fini par se laisser inviter assez souvent à dîner dans la grande maison que les Wyndham Lewis possédaient à Londres en face de Hyde Park. Il était évident que Mrs Wyndham s'intéressait à lui. Elle l'admirait et pouvait le servir, mélange que les femmes goûtent dans l'amitié, et il lui faisait une cour demi-sérieuse, demi-comique, qui amusait cette beauté un peu mûre.

Pendant la campagne, elle joua pour lui le rôle de marraine électorale. Disraëli lui écrivit des lettres aimables où il disait son plaisir de voir leurs deux noms réunis sur les affiches. Il avait tout à fait oublié son antipathie première. Personne, et pas même Sarah, ne le louait mieux que cette femme. « Notez ma prophétie, écrivait-elle : Mr Disraëli sera dans très peu d'années un des plus grands hommes de son temps. Son talent, appuyé par des amis comme Lord Lyndhurst et Lord Chandos, avec l'influence de mon mari pour le maintenir au Parlement, assurera son succès. Tout le monde l'appelle mon protégé parlementaire. » Sa bonne opinion du candidat était partagée au moins par un homme, qui était le candidat lui-même. « Quand je reviendrai ici comme votre député, disait-il aux électeurs de Maidstone, aucun de vous ne pourra me regarder sans un certain degré de satisfaction, et peut-être même d'orgueil. »

Le 27 juillet, on vota. Lewis et Disraëli furent élus. Ainsi ce dernier obtenait presque sans lutte, et en quelques jours, le siège qu'il avait si longtemps souhaité. La vie était étrange. Toujours vaincu à Wycombe, où il se croyait connu et estimé, il était soudain vain-

queur à Maidstone qu'une semaine auparavant il n'avait jamais vu. Quel chemin détourné le sort avait pris pour le conduire vers le but. C'était de la sollicitude maternelle d'une petite femme bavarde qu'il tenait son siège. La rencontre de Mrs Windham elle-même, il la devait à l'amitié de Bulwer. Cette amitié était sortie de *Vivian Grey*. *Vivian Grey* n'eût jamais été écrit sans l'échec du journal de Murray et les spéculations sud-américaines. Ces spéculations avaient été conçues à la faveur du séjour dans l'étude de Frederick's Place. Il avait été envoyé dans cette étude parce que les persécutions de l'école Cogan avaient montré à son père l'impossibilité d'une éducation d'université. Ainsi, de proche en proche, et remontant jusqu'à l'enfance, il trouvait une chaîne ininterrompue de circonstances où l'événement malheureux était causé d'événements heureux, et ces derniers causés à leur tour de désastres et d'échecs. Qu'il était difficile dans cet ordre parfait, mais caché, de trouver une règle et une loi. Que tout cela était mystérieux. Il en venait à considérer l'existence comme un miracle continu. Pourtant, à travers cette obscure forêt, circulait un brillant fil d'Ariane qui était la volonté de Benjamin Disraëli. Sur les méthodes, sur les conséquences de ses actes il avait pu se tromper ; il s'était presque toujours trompé. Mais il n'avait jamais perdu ni la claire vue du but, ni le ferme dessein de l'atteindre. Peut-être cela suffisait-il... Cela suffisait certainement puisqu'il avait le pied à l'étrier. Benjamin Disraëli, M. P..., le beau titre et la belle aventure. Dans quelques mois une assemblée admirative écouterait les périodes parfaites, les phrases musclées les étonnantes alliances

d'adjectifs rares et de substantifs vigoureux. Dans quelques années, le Très Honorable Benjamin Disraëli gouvernerait les colonies ou les finances de ce grand Empire. Plus tard...

A Sarah Disraëli :

« Maidstone, 27 juin 1837, 11 heures.

« Chérie, Lewis, 707 ; Disraëli, 616 ; Colonel Thomson, 412. La circonscription est presque épuisée. En hâte

DIZZY. »

A Mrs Wyndham Lewis :

« Bradenham, 30 juin.

« Nous souhaitons tous ici que Mr Wyndham et vous-même nous rendiez visite parmi nos hêtres ; nous n'avons à vous offrir que de simples plaisirs, un paysage sylvestre, une maison amicale... Mes affectueux souvenirs à mon collègue et à vous-même.

Dis. »

Mrs Wyndham Lewis au Major Evans (son beau-frère).

« Je viens de rendre visite à la famille de Mr Disraëli. Ils habitent près de Wycombe une grande maison, la plupart des chambres longues de trente ou quarante pieds ; beaucoup de domestiques, de chevaux, de chiens, une bibliothèque pleine de livres les plus rares. Comment décrire le père ? Le plus déli-

cieux, le plus parfait vieux gentleman que j'aie jamais rencontré. Miss Disraëli est belle et intelligente. Il y a deux frères. L'aîné, notre favori politique, communément appelé Dizzy, vous êtes destiné à le voir beaucoup, car vous savez que Wyndham l'a fait nommer à Maidstone avec lui... »

Disraëli à Mrs Edward Bulwer Lytton :

« Il est curieux que je termine mes luttes électorales en devenant député de Maidstone. Nous sommes les enfants des dieux et jamais plus esclaves des circonstances que lorsque nous nous en croyons les maîtres. Quelle sera la prochaine scène dans l'étincelante comédie de la vie ? Seuls les destins le savent.

DISRAELI. »

D'Orsay à Disraëli :

« Surtout plus d'amours, plus d'intrigues. Vous avez votre siège, ne prenez plus de risques ! Et si vous trouvez une veuve, mariez-vous. »

*
* *

Il passa à Bradenham les trois mois qui s'écoulèrent entre l'élection et la rentrée du Parlement ; il avait besoin de méditer sur le passé et de se préparer à l'avenir. Seul, ou parfois avec Sarah, il faisait de longues promenades dans ces campagnes ravissantes. La saison était douce et ensoleillée, l'air parfumé par les fleurs, vibrant du murmure des abeilles, animé

par le vol des papillons blancs. Souvent après avoir longtemps suivi un étroit sentier tournant il apercevait soudain une vaste pelouse au soleil, un groupe de cèdres, un vieux manoir couvert de lierre ou de vigne-vierge. C'était pour de tels spectacles qu'il admirait tant l'Angleterre. Dans chacune de ces maisons était quelque robuste gentilhomme au teint briqué, un fils aux yeux clairs, de jolies filles mystérieuses et pures. Là était le réservoir où Londres puisait sa force ; de là venaient les hommes qui maintenaient pour la Reine son Empire. C'était cette grandeur et cette beauté unies qu'il fallait comprendre pour être digne de gouverner ce pays, et Benjamin Disraëli, errant au milieu des arbres et des fleurs, se disait que, peut-être parce qu'il appartenait à une race plus vieille et plus tourmentée, il aimait ces Anglais un peu mieux qu'ils ne pouvaient s'aimer eux-mêmes.

Mais qu'il allait avoir de peine à s'arracher à cet abri. Seul avec ses parents et sa sœur il se sentait tout-puissant ; il avait le droit d'être lui-même ; quoi qu'il fit, la fidélité était certaine ; quoi qu'il dît il serait admiré ; aucun esprit médiocre, aucun rival jaloux ne le guetterait. Depuis l'école, il conservait un sentiment d'appréhension à l'idée de la rentrée. La rentrée, c'était la bataille à livrer, le rôle à jouer, le danger. Son corps de nerveux demandait grâce ; il le ramenait sur l'obstacle à coups d'éperon, mais non sans anxiété et sans fatigue. Cette fois surtout, en cette veillée d'armes parlementaires, il se demandait ce qu'allaient être cette nouvelle école et ces compagnons redoutables. Quelle mer allait-il affronter au sortir d'un port si tranquille ?

DEUXIÈME PARTIE

...Qu'un homme devienne roi ou mendiant, ce sera toujours le même œil noir ou gris, la même bouche prudente ou indiscrète, la même main ; entre cette persistance de la nature en chacun et la variété sans mesure des rencontres, notre histoire passe comme au laminoir, recevant à chaque moment la double empreinte...

...En sorte que, quoi qu'on ne puisse point changer les natures, pas plus qu'on ne peut aplatir des cheveux frisés, néanmoins on peut se fier aux natures. Bien mieux, c'est parce qu'on ne peut point changer les natures que l'on peut s'y fier. Qui descend jusque-là, il touche le roc. Et la puissance d'un César ou d'un Alexandre venait sans doute principalement de ce qu'ils aimaient les différences, ne faisant jamais reproche au poirier de ne point produire de prunes

ALAIN.

I

THE MAIDEN SPEECH

A Bradenham il était possible de croire que toute l'Angleterre parlait de l'entrée au Parlement de Benjamin Disraëli. A Londres, on s'entretenait plutôt de la jeune Reine, de son aisance, de son intelligence, de l'affection qu'elle semblait éprouver pour son Premier Ministre Melbourne. Beaucoup de gens aussi, revenant de vacances, racontaient leur premier voyage en chemin de fer ; ils avaient éprouvé un sentiment de danger, mais avaient fini par n'y plus penser.

Tout de suite Disraëli retrouva « ses collègues » Wyndham Lewis. Mrs Wyndham, fière de son protégé, l'emmena au théâtre voir Kean, dans une loge bien chauffée. Il alla se faire féliciter par Lyndhurst et le complimenter à son tour, car ce solide vieillard venait d'épouser une jeune fille et ne parlait plus que d'avoir un fils. Puis Wyndham Lewis lui montra le Parlement.

Comme le vieux Palais de Westminster avait été en partie brûlé, les Lords et les Communes siégeaient dans des salles temporaires. On y était un peu serré, mais Disraëli put s'assurer une place juste derrière son chef, Sir Robert Peel. Ce dernier fut cordia et

invita le nouveau membre à prendre part à un petit dîner au Carlton le jeudi suivant. « Un dîner Chambre des Communes. Personne d'autre. A ce moment nous saurons déjà quelque chose de l'état d'esprit de cette nouvelle Chambre ». Ce « nous » était bien agréable. Wyndham Lewis en rentrant chez lui dit à sa femme : « Peel a pris Disraëli par la main de la façon la plus nette. »

Dès les premiers votes il fut clair que le ministère whig de Lord Melbourne, avec l'appui des Irlandais, allait conserver le pouvoir. Disraëli, pendant quinze jours, demeura spectateur silencieux des débats. Il avait grande envie de parler, mais était terriblement intimidé. Il se voyait entouré de grands hommes. En face de lui, au banc des Ministres, et devant l'officielle boîte rouge, était le leader whig, Lord John Russell, tout petit dans sa redingote noire de forme surannée, le visage à demi caché sous un chapeau aux bords énormes, l'air désolé, Lord John qui, parfait symbole de son parti, avançait les idées les plus hardies dans le style le plus archaïque et prononçait « démocratie » d'une voix aristocratique. Près de Lord John était Lord Palmerston, le Ministre des Affaires Étrangères, aux grands favoris teints et soigneusement brossés, Palmerston dont Granville disait : « Il a l'air d'un vieux croupier de Bade en retraite », et que les whigs jugeaient vulgaire parce qu'il n'avait pas « ce cérémonieux respect pour la Couronne que les whigs avaient toujours montré, surtout quand ils détrônaient les Rois ». Plus près de lui, se détachant sur la table massive qui séparait les ministres de l'opposition, Disraëli voyait de dos la forme imposante de Sir

Robert Peel et, de profil, le nez fin et courbe, la bouche spirituelle, les cheveux frisés et un peu fous du brillant Lord Stanley, si indolent, si dédaigneux, si intelligent, et habillé avec une négligence voulue, toute pleine d'enseignements pour Dizzy. Vers l'entrée, parmi les radicaux, était son ami Bulwer ; au milieu de la troupe irlandaise, son terrible ennemi O'Connell.

Ce qui le troublait aussi était le mélange en cette assemblée de la majesté des coutumes et de la négligence de la tenue. On écoutait mal ; on bavardait pendant les discours ; sans cesse des députés entraient et sortaient ; mais le Speaker était en robe et perruque, les huissiers plaçaient et déplaçaient la masse, et l'on ne parlait d'un collègue qu'en l'appelant « l'honorable gentleman ». Tous ces petits détails ravissaient un néophyte qui si longtemps les avait observés de l'extérieur. Il était certain, le jour où il prendrait la parole, de ne commettre aucune erreur, de s'adresser au seul Speaker suivant la fiction admise en ce lieu, d'appeler tout député avocat « l'honorable et savant gentleman », tout député officier « l'honorable et vaillant gentleman », Sir Robert Peel « le très honorable baronet », et Lord John « le noble Lord opposé ». Déjà ses phrases, quand il pensait, étaient coulées dans le moule parlementaire. S'il devenait Ministre, comme il saurait frapper du poing cette boîte rouge et, à la fin d'un discours acclamé, se laisser tomber négligemment sur le banc de la Trésorerie en passant sur ses lèvres un mouchoir de toile fine. Mais depuis qu'il avait mesuré de plus près l'inertie puissante de ce grand corps, quelque anxiété se mêlait à son impatience.



En validant les pouvoirs de la Chambre on en était venu à discuter une souscription ouverte par un Mr Spottiswoode pour fournir aux candidats protestants l'argent nécessaire pour lutter en Irlande contre les catholiques. Cette souscription avait beaucoup déplu, non seulement aux Irlandais, mais aux libéraux qui la jugeaient contraire à la liberté des électeurs. O'Connell venait d'en parler avec véhémence quand Disraëli se leva. C'était Lord Stanley qui devait répondre au nom des conservateurs, mais Disraëli était allé lui demander son tour de parole et, surpris, mais indifférent, Stanley l'avait cédé.

Irlandais et libéraux regardèrent avec curiosité le nouvel orateur qui se dressait en face d'eux ; beaucoup d'entre eux avaient entendu dire que c'était un charlatan, ancien radical devenu conservateur, faiseur de romans, orateur pompeux ; on savait qu'il avait eu une querelle violente avec O'Connell et un parti nombreux d'amis de celui-ci s'était groupé dès que Disraëli s'était levé. Sur les bancs conservateurs les gentilshommes campagnards examinaient avec inquiétude ce visage si peu anglais. Les boucles les agaçaient, et le costume. Disraëli portait un habit vert bouteille, un gilet blanc couvert de chaînes d'or (« Pourquoi tant de chaînes, Dizzy, lui avait dit Bulwer, vous vous entraînez à être Lord-Maire, ou quoi ?), une grande cravate noire qui soulignait la pâleur de son teint. Il était très ému. C'était un moment grave et il jouait une grande partie. Il lui fallait montrer aux libéraux quel homme ils

avaient perdu en lui, aux conservateurs qu'un futur chef était parmi eux, à O'Connell que le jour de l'expiation était venu. Il avait quelques raisons de confiance ; son discours, fortement préparé, contenait plusieurs phases d'un effet sûr et la tradition du Parlement était que ces discours de débutant fussent accueillis avec bienveillance. « Le meilleur *speech* de début depuis celui de Pitt », disait-on généralement à l'orateur. Par exemple le jeune Gladstone, que Disraëli retrouvait maintenant sur les bancs de la Chambre, avait prononcé le sien cinq ans auparavant au milieu de la sympathie générale : « Parlé pour la première fois environ cinquante minutes, avait-il noté dans son Journal. La Chambre m'a écouté très aimablement et mes amis ont été satisfaits. Pris le thé ensuite au Carlton. » Mais Gladstone sortait d'Eton et d'Oxford ; il avait un beau visage anglais aux traits fermes et familiers, des vêtements sombres, des manières graves.

La voix, un peu forcée, étonna et déplut. Disraëli essayait de prouver que les Irlandais, et en particulier O'Connell, avaient eux-mêmes profité de souscriptions toutes semblables. « Cette mendicité majestueuse... » dit-il. La Chambre avait horreur des grands mots et l'on rit un peu. « Je ne veux pas, continua-t-il, affecter d'être insensible à la difficulté de ma position. (Nouveaux rires). Je suis sûr de l'indulgence des honorables gentlemen. (Rires et : « A la question ! ») Je les assure que, s'ils ne veulent pas m'entendre, je vais me rasseoir sans un murmure. (Applaudissements et rires). » Après une minute de calme relatif, de nouveau une association de mots un peu étonnante

souleva l'orage. Du groupe irlandais partirent des sifflets, des roulements de pieds et des imitations d'animaux. Disraëli garda son calme. « Je voudrais vraiment décider la Chambre à me donner cinq minutes de plus. (Rire général). Je suis ici ce soir, Sir, non pas formellement mais en quelque sorte virtuellement le représentant d'un grand nombre de membres du Parlement. (Fou rire). Pourquoi sourire ? (Rires). Pourquoi m'envier ? » (Rire bruyant et général).

A partir de ce moment le vacarme devint tel qu'on n'entendit plus que quelques phrases. « Sir, au moment où la cloche de notre cathédrale annonçait la mort du monarque... (« Oh ! Oh ! » et rires nombreux). Nous lisons alors, Sir... (Grognements et cris de : « Oh ! »). Si les honorables membres croient juste de m'interrompre, je me soumettrai. (Fou rire). Tout ce que je peux dire c'est que je ne me conduirais ainsi envers personne. (Rires). Mais je veux simplement demander... (Rires). Rien n'est si facile que de rire. (Fou rire). Quand nous nous souvenons de l'églogue amoureuse (Fou rire), de l'ancien et du nouvel amour qui prit place entre le noble Lord, le Tityre du banc des Ministres... (Fou rire). Quand nous nous rappelons en même temps que, entre l'Irlande émancipée et l'Angleterre en esclavage, le noble Lord, tranquillement installé sur le piédestal du pouvoir, peut tenir dans une main les clefs de Saint-Pierre et agiter de l'autre... » (Ici l'honorable membre fut interrompu par des rires si vifs et si incessants qu'il fut impossible de savoir comment se terminait la phrase).

Quand les rires se turent il reprit : « Nous voyons ici, Mr Speaker, les préjugés philosophiques des hommes,

(Rires et applaudissements). Je respecte les applaudissements, même quand ils viennent d'adversaires. (Rires). Je crois, Sir... (Cris nombreux : « A la question ! ») Je ne suis pas du tout surpris, Sir, de la réception que j'ai reçue... (Rires). J'ai recommencé plusieurs fois beaucoup de choses (Rires), et j'ai souvent fini par réussir (« A la question ! ») bien que beaucoup m'aient prédit que j'échouerais, comme eux l'avaient fait avant moi. » (« A la question ! ») Alors, d'une voix formidable, regardant les interrupteurs avec indignation, levant ses mains et ouvrant une bouche énorme, il cria d'une voix presque terrifiante et qui domina soudain le tumulte : « Je vais maintenant m'asseoir, mais le temps viendra où vous m'entendrez ! »

Il se tut. Ses adversaires riaient encore ; ses amis le regardaient, attristés et surpris. Pendant tout son supplice, un homme l'avait soutenu avec beaucoup de fermeté, c'était le Très Honorable Baronet, Sir Robert Peel. Sir Robert n'avait pas l'habitude d'approuver bruyamment les orateurs de son parti ; il les écoutait dans un silence presque hostile. Mais en cette occasion il se retourna plusieurs fois vers le jeune orateur en disant : « Hear ! Hear ! » d'une voix forte. Quand il se retournait vers la salle il ne pouvait s'empêcher de sourire un peu.

Lord Stanley s'était levé et, méprisant, sans dire un seul mot de l'incroyable accueil dont venait de souffrir un de ses collègues, avait repris la question sérieusement. On l'écoutait avec respect. Disraëli, silencieux et sombre, appuyait sa tête sur sa main. Encore une fois c'était l'échec, c'était l'enfer. Jamais, depuis qu'il suivait les débats des Communes, il n'avait

vu scène aussi déshonorante. La vie de l'école Cogan allait-elle recommencer au Parlement ? Lui faudrait-il ici encore lutter, haïr, alors qu'il aurait tant voulu aimer et être aimé ? Pourquoi tout était-il plus difficile pour lui que pour les autres ? Mais pourquoi avait-il, dans son premier discours, bravé O'Connell et sa bande ? Maintenant il serait dur de remonter le courant. Serait-ce même possible ? Il avait perdu tout crédit auprès de cette assemblée. Il pensait avec amertume à l'idée qu'il s'était faite de ce début. Il avait imaginé une Chambre conquise par ses phrases, charmée par ses images, ravie par ses sarcasmes ; des applaudissements prolongés ; le succès immédiat et profond... Et ces rires insultants... La défaite... Ah ! se réfugier sous les arbres de Bradenham...

Un vote le força à se lever. Il n'avait pas entendu le débat. L'excellent Lord Chandos vint à lui et le félicita. Il répondit qu'il n'y avait pas là matière à félicitations, et murmura : « C'est un échec... — Mais pas du tout, dit Chandos, vous avez tout à fait tort. Je viens de voir Peel et je lui ai demandé : « Maintenant dites-moi exactement ce que vous pensez de Disraëli ? » Il m'a répondu : « Quelques-uns de mes amis sont désappointés et parlent d'échec. Je dis juste le contraire. Il a fait tout ce qu'il pouvait en de telles circonstances. Je dis, moi, que c'est tout, sauf un échec ; il faut qu'il s'ouvre son chemin. »

Dans le couloir l'Attorney Général libéral l'arrêta et, avec cordialité : « Maintenant, Monsieur Disraëli, demanda-t-il, pouvez-vous me dire comment finissait cette phrase dans votre discours, nous voudrions savoir : « Dans une main les clefs de Saint-Pierre et dans

l'autre... ? » — Dans l'autre le bonnet de la liberté, Sir John. » L'autre sourit et dit : « Un excellent tableau. — Oui, répliqua Disraëli avec un peu d'amertume, mais vos amis ne me permettent pas d'achever mes tableaux.

— Mais je vous assure, dit l'Attorney Général, que nous avons le plus vif désir de vous entendre. C'était un petit groupe à la barre sur lequel nous n'avions aucun contrôle, mais vous n'avez rien à craindre. »

Eh quoi ? Sur d'autres, l'impression de chute sans remède n'était donc pas aussi vive que sur lui-même ? Comme beaucoup de nerveux, Disraëli reprenait confiance aussi vite qu'il se décourageait. Déjà le désespoir se levait. Le lendemain, en écrivant à Sarah, il limita l'étendue du désastre : « Comme je veux vous donner une idée exacte de ce qui est arrivé, je vous dis tout de suite que mon début a été un échec, en ceci que je n'ai pu réussir à dire ce que je voulais, mais l'échec n'a pas été causé par mon effondrement, ou par mon impuissance, mais par la simple force physique de mes adversaires. Je ne puis vous donner aucune idée du point auquel ils ont été aigres, factieux, injustes. J'ai combattu tout le temps avec un courage indompté et une bonne humeur immuable, plaçant de bons coups çà et là quand se faisait un silence et terminant quand j'ai jugé qu'il n'y avait rien à faire... » Il signait : « Votre D. très bien disposé. »

*
* *

Le même jour Bulwer, entrant à l'Atheneum, vit le vieux Sheil, l'illustre député irlandais, et le lieute-

nant d'O'Connell, entouré d'un groupe de jeunes radicaux qui se réjouissaient de l'incident Disraëli. Bulwer s'approcha et resta silencieux. Tout d'un coup Sheil jeta son journal et dit de sa voix perçante : « Gentlemen, j'ai entendu tout ce que vous avez à dire ; ce qui est plus, j'ai entendu ce discours de Mr Disraëli et je vous dis ceci : si jamais le souffle de l'éloquence a été dans un homme, c'est dans cet homme. Rien ne peut l'empêcher de devenir un des premiers orateurs de la Chambre des Communes. Parfaitement. Je connais un peu cette Chambre, je crois, et je vais vous dire autre chose : Sans ces interruptions, Mr Disraëli aurait pu échouer. Mais l'incident d'hier n'est pas un échec, c'est un écrasement. *Mon* début a été jadis un échec parce que j'avais été écouté ; mais j'avais été traité avec dédain, lui a été hué avec méchanceté... Un début doit être terne ; la Chambre ne permet pas à un homme d'être un homme d'esprit et un orateur, avant qu'on ne lui ait laissé le plaisir de le découvrir elle-même. »

Ce petit discours, venant d'un adversaire, étonna. Les jeunes gens se dispersèrent, un peu confus. Bulwer, se rapprochant, dit à Sheil : « Disraëli dîne avec moi ce soir. Aimerez-vous à le rencontrer ? » — « Malgré ma goutte, dit Sheil, je meurs d'envie de le voir. J'ai hâte de lui dire ce que je pense. » Au dîner Sheil fut charmant ; il prit Disraëli à part et lui expliqua que cette réception bruyante avait été une grande chance pour lui. « Car, dit-il, si on vous avait écouté, quel aurait été le résultat ? Vous auriez fait le meilleur discours de votre vie ; il aurait été reçu froidement et vous auriez désespéré de vous-même. Au contraire,

vous avez montré à la Chambre que vous avez une belle voix, une parfaite facilité de parole, du courage, du caractère et de la vivacité. Maintenant, pendant une session, il faut vous débarrasser de votre génie. Parlez souvent, car il ne faut pas que vous paraissiez effrayé, mais parlez brièvement. Soyez très calme ; tâchez d'être ennuyeux ; raisonnez mal, car si vous raisonnez avec précision, ils penseront que vous essayez d'être spirituel. Étonnez-les en parlant de sujets de détail. Citez des chiffres, des dates. Au bout de peu de temps, la Chambre soupirera après l'esprit et l'éloquence qu'au fond tous savent que vous possédez ; ils vous encourageront à vous en servir. Alors vous aurez l'oreille de cette Chambre et vous deviendrez un de ses favoris. »

Ce discours si intelligent et qui marquait une si profonde connaissance des Anglais illumina l'avenir pour Disraëli. Personne n'était plus capable que lui de comprendre un tel conseil et de le suivre. Il aimait à se façonner lui-même comme une œuvre d'art. Il était toujours prêt à retoucher l'image. Une fois de plus il avait commis l'erreur que lui avait tant reprochée son père, être pressé, vouloir être célèbre d'un coup. Mais il saurait avancer lentement.

Huit jours plus tard il se leva au milieu d'une discussion sur les droits d'auteur. Presque tout le monde était disposé à l'accueillir favorablement. Tories et libéraux, tous pensaient que cet homme avait reçu un injuste traitement. Cela leur était désagréable. Ils étaient chasseurs ; ils aimaient que l'orateur, comme le gibier, eût sa chance. De cette séance brutale, il leur restait une honte. Ils étaient disposés à

soutenir ce jeune homme bizarre, s'il osait faire une autre tentative. On supporterait même ses phrases trop brillantes et ses images insolites. Mais, à la surprise générale, il ne dit rien que de banal, d'évident, sur un sujet qu'il connaissait bien, et s'assit au milieu de l'approbation générale. L'auteur du projet répliqua qu'il tiendrait grand compte des excellentes observations de l'Honorable Membre pour Maidstone, lui-même un des plus remarquables ornements de la littérature moderne. Sir Robert Peel approuva fortement : « Hear ! Hear ! » et beaucoup de membres félicitèrent Disraëli. Un vieux colonel tory vint à lui et lui dit, après un grognement aimable : « Allons, vous voici de nouveau en selle ; vous pouvez galoper maintenant. » Il écrivit à Sarah : « La prochaine fois, je m'assiérai au milieu de vifs applaudissements. »

Loin de le desservir, ce triste début lui avait donné le prestige de la victime. En trois semaines il avait acquis de cette assemblée si difficile une sorte de popularité. Il était courageux ; il parlait bien ; il semblait connaître avec exactitude les sujets qu'il traitait. « Pourquoi pas ? » pensaient les gentlemen anglais.

●

II

MARIAGES

Dès janvier, le succès de Disraëli à la Chambre fut certain. Il avait passé la période d'attente, d'ennuyeuse gravité prescrite par Sheil ; comme celui-ci l'avait prédit, on souhaitait maintenant qu'il fût brillant. Son frère Jem qui vint assister à une séance put raconter à Bradenham comment, dès que Ben s'était levé, tous les députés étaient rentrés en masse, et comment un silence prodigieux s'était fait pour l'écouter. Le vieil Isaac avait entendu ce récit avec attendrissement ; Sarah avait murmuré : « Dieu vous bénisse, chéri ! » Elle avait toujours su, elle, que son frère était un grand homme.

La politique avait contraint Disraëli à diminuer la part du monde. D'ailleurs, pour beaucoup de ses amis, la vie avait changé. Le ménage Bulwer, brillant et fragile, s'était brisé. Bulwer avait emmené sa femme en Italie pour tenter un rapprochement, mais à Naples, il avait eu l'idée d'un sujet de roman, s'était mis à écrire *Les Derniers Jours de Pompéï* et avait négligé Rosina comme à Londres. La pauvre « Poodle », abandonnée dans cette ville étrangère, privée même de ses chiens favoris, s'était laissé faire la cour par un

prince italien. Bulwer était sorti de son rêve pour s'irriter de cette réalité. Après deux ou trois épisodes pénibles, ils avaient dû se séparer. Rosina Bulwer, pauvre, aigrie, ne voyait plus les amis de son mari que pour se plaindre de lui. Bulwer avait des remords et n'était pas heureux. Disraëli trouvait là de quoi confirmer sa méfiance des mariages d'amour.

La belle Caroline Norton avait, elle aussi, perdu sa gaieté. Son odieux mari, après avoir profité de l'amitié de Lord Melbourne pour sa femme, leur avait brusquement intenté à tous deux un procès en adultère. Elle avait pu prouver que cent fois il l'avait conduit, lui-même à la porte du Ministre. Le jury avait acquitté. Mais Norton n'en avait pas moins abandonné sa femme et conservé les enfants que la loi anglaise ne permettait pas à Mrs Norton de réclamer. Elle suppliait ses amis, Bulwer et Disraëli, de faire modifier la loi. Dans le petit appartement de Storey Gate, le balcon fleuri, les rideaux de mousseline n'entendaient plus que plaintes et prières. On y allait moins.

Disraëli passait encore quelquefois chez Lady Blesington les soirs où la Chambre ne siégeait pas. Mais là aussi le tableau était plus sombre. D'Orsay avait mené si grand train, joué si grand jeu, que l'argent manquait. On rencontrait des créanciers devant la porte. La seule maison qui restât calme et accueillante était celle des Wyndham Lewis. Mrs Wyndham n'avait pas la grâce des sœurs Sheridan ni leur esprit, mais peut-être un jeune membre du Parlement, ambitieux et susceptible, avait-il plus besoin d'affection que de grâce, et cette amitié était précieuse à Disraëli.



Un matin, six mois environ après son entrée au Parlement, il apprit la mort subite de son collègue et courut chez la veuve qu'il trouva fort abattue.

Disraëli à Mrs Wyndham Lewis :

« Il est naturel, après la dure épreuve que vous venez de traverser, que vous vous abandonniez à des sentiments de solitude et de tristesse. C'est naturel et inévitable ; mais vous ne devez pas vous complaire dans ces sentiments et vous devez vous efforcer de ne pas toujours penser au passé. L'avenir peut être encore pour vous plein de bonheur et d'espoir... Pour moi je peux dire que le malheur que vous venez de traverser et les qualités remarquables et, je vous l'avoue, inattendues, avec lesquelles vous l'avez supporté, votre fermeté, la douceur de votre caractère, feront toujours de moi votre fidèle ami, et dans la mesure où mes conseils, mon appui ou ma société pourront contribuer à vous consoler, vous pouvez compter sur moi. »

Il continua, en effet, à venir fidèlement chez elle. Rosina Bulwer, amie de la maison, suivait avec un mépris inquiet ces visites d'un familier de son ex-mari. Mary-Ann lui avait avoué que Disraëli avait pour elle une affection plus qu'amicale. Rosina avait appris à se méfier des hommes de lettres et conseillait une grande prudence. Au moment du couronnement de la Reine, chaque député reçut une médaille d'or commémorative. Ce fut à Mrs Wyndham, et non à Sarah, que Disraëli offrit la sienne.

Les formules finales des lettres s'enflammèrent. De « Toujours votre ami affectionné », il avait passé à « Adieu, je suis heureux si vous l'êtes ». Signe important, il commençait à partager entre elle et Sarah, les récits à orgueil découvert de ses succès. Devant elle aussi le masque tombait, le bouclier était déposé. « Tous les journaux de Londres, whigs et tories, ont parlé de mon dernier discours avec les éloges les plus grands. »... « Lord Chandos donne un grand banquet au duc de Wellington. Tous les invités sont au moins ministres. Vous serez surprise, je pense, de me voir invité avec eux, mais Chandos est un bon ami et triomphe de mes succès au Parlement... » « Les Londonderry donnent un banquet à cent cinquante personnes, l'élite de Londres. Fanny ¹ a été fidèle, m'a invité et je suis par conséquent dans le *Morning Post*... Je trouve que c'était de sa part la plus grande gentillesse du monde de m'inviter, car on ne pouvait vraiment s'y attendre. » Les descriptions de chambres pleines d'orangers, de tables couvertes d'admirables verreries, de saumon fumé, de caviar et de foie gras, étaient envoyées en même temps à Sarah et à Mrs Wyndham Lewis. Elle commençait à être de la famille.

Pensait-il au mariage ? Il n'avait pas oublié le conseil du comte d'Orsay : « Si vous rencontrez une veuve... » mais il n'était pas sans voir les objections. Il avait trente-trois ans, elle quarante-cinq. Elle était loin d'apporter une situation mondaine aussi brillante que la sienne ; les maîtresses de maison qui

1. Frances-Anne, Lady Londonderry.

se disputaient Disraëli n'étaient pas enthousiastes de Mary-Ann. De la fortune ? Wyndham Lewis avait laissé à sa femme, à titre viager, la maison de Grosvenor Gate et environ quatre mille livres de rente. C'était suffisant pour vivre, pour recevoir honorablement, mais ce n'était pas la très grande fortune ; aucun capital disponible qui permît de payer les dettes de Disraëli ; en outre ce n'était pas une fortune transmissible, et comme Mrs Wyndham était la plus âgée des deux, Disraëli risquait fort de se voir, au milieu de la vie, forcé de renoncer à sa maison et à son mode d'existence. D'autre part Mary-Ann n'était pas cultivée. Le monde la jugeait assez ridicule ; on disait qu'elle n'avait jamais pu savoir qui venait d'abord, les Grecs ou les Romains. Après une conversation sur Swift, elle demandait son adresse pour l'inviter à dîner. Les autres femmes la trouvaient sotte, frivole ; elle parlait beaucoup, avec une exubérance redoutable ; elle était d'une franchise qui allait jusqu'au manque de tact. Qu'il s'agit de meubles ou de robes, elle avait un goût bizarre et détestable. Un jeune écrivain et futur ministre pouvait trouver une femme plus brillante.

Mais Disraëli n'en jugeait pas ainsi. Contrairement à l'opinion du monde il ne la croyait pas sotte. C'était vrai qu'elle était ignorante, mais qu'importait ? Il l'avait vue à l'œuvre pendant plusieurs élections ; elle comprenait les hommes ; elle avait un jugement sain ; elle faisait bien et complètement ce qu'elle faisait ; elle serait une compagne utile. Ses propos frivoles amusaient Disraëli, le reposaient. Il n'avait eu que trop d'amies brillantes ; il ne désirait pas se

trouver chez lui contraint à soutenir un assaut d'esprit. Surtout Mary-Ann l'admirait ; il sentait qu'elle ne vivrait que pour lui. Dans ses moments de dépression, qui étaient fréquents, il avait besoin d'être consolé. Il avait beaucoup plus souffert de ses débuts difficiles que ses manières assez froides ne l'avaient laissé deviner. Trouver une autre Sarah, une Sarah qui fût une épouse en même temps qu'une sœur, c'était son désir depuis longtemps. Certains hommes éprouvent le besoin de garder leur indépendance pour des aventures romanesques ; Disraëli avait essayé de l'amour-passion et l'avait trouvé tout de suite en conflit avec l'ambition. Le refuge d'une longue tendresse le tentait bien davantage.

Il avait toujours été impulsif. Dès qu'il se fut persuadé que Mary-Ann était une femme souhaitable, il le lui dit. Sa déclaration ne fut pas mal accueillie. Elle avait la plus haute estime pour ses talents et la plus grande confiance dans son avenir, mais calme, mesurée, elle voulut se donner le temps de réfléchir, et lui demanda un an pour étudier son caractère.

Le Parlement était en vacances. Bradenham était calme, fleuri. Disraëli était amoureux. Il se mit à écrire une tragédie. Jour par jour il tint Mary-Ann au courant de l'œuvre et de son amour. « Je fais des progrès rapides et brillants. Vous savez que je ne suis pas facilement content de moi et que je n'ai pas l'habitude de parler de mes écrits avec complaisance. Vous pouvez donc me croire quand je vous dis que mon travail actuel dépassera de beaucoup ce que vous pouvez attendre... Il n'y a presque plus de fleurs

à trouver ici. Je vous envoie cependant quelques pois de senteur. »

Quatre jours plus tard : « Je vous écris en bonne santé et en bonne humeur. Mon travail marche bien, je suis content de ce que j'ai fait. Je regarde ma création et je vois que cela est bon. La santé, l'esprit clair et votre cher amour — je sens que je puis conquérir le monde. »

Six jours plus tard : « Je ne puis concilier l'idée de l'amour avec celle de la séparation. Mon idée de l'amour, c'est de jouir perpétuellement de la société de la charmante personne à laquelle je suis dévoué, de partager avec elle toutes mes pensées et toutes mes fantaisies, tous mes bonheurs et tous mes soucis... Ce que je veux c'est être avec vous, vivre avec vous, n'être jamais séparé de vous — peu importe où, au ciel ou sur la terre, ou peut-être au fond des eaux. »

Mais bientôt les réponses aux lettres de Disraëli deviennent plus rares, plus froides. Un silence étrange et prolongé l'inquiète sur les sentiments de Mary-Ann. Que se passait-il ? Elle lui avait demandé un an pour étudier son caractère. Peut-être le jugement final avait-il été défavorable ? Il demanda une entrevue, l'obtint et une conversation assez pénible s'engagea. Mrs Wyndham Lewis était entourée d'amis qui désapprouvaient son mariage. On savait ce petit Disraëli chargé de dettes. Comment croire qu'il aimât une femme de douze ans plus âgée que lui ? Sans doute ne l'avait-il courisée que pour apaiser des usuriers par la nouvelle de ce mariage. Rosina Bulwer parlait souvent du grand amour de Dizzy pour les quatre mille livres de rente de Mary-Ann. C'était une dernière

touche ajoutée au portrait de ce bel aventurier sans scrupules ; il avait flatté tous les partis pour obtenir un siège ; il finissait par épouser une vieille femme pour avoir une maison et des rentes. Ces rumeurs avaient été jusqu'à Mary-Ann et l'avaient inquiétée. C'était une femme d'ordre et qui tenait bien ses comptes. Elle aimait, mais ne voulait pas être dupe et le dit assez brutalement. En sortant de chez elle, il lui écrivit :

« ...Je vous le jure, en ce qui concerne les intérêts temporels, ce mariage ne pouvait m'être d'aucune utilité. Tout ce que le monde peut offrir, je l'ai. Ce n'est pas la possession apparente d'un revenu qui augmente la position d'un homme. Je peux vivre comme je vis, sans déshonneur, jusqu'à ce que l'inévitable marche des événements me donne l'indépendance qui est tout ce que je demande. Je ne parle de ces détails désagréables que parce que vous m'avez reproché d'être intéressé. Non, je ne condescendrais pas à être le favori d'une Princesse, et tout l'or d'Ophir ne me conduirait pas à l'hôtel. Bien différentes sont les qualités que je demande au doux être qui partagera mon existence. Ma nature demande que ma vie soit un perpétuel amour...

« Adieu. Je n'affecterai pas de vous souhaiter le bonheur, car il n'est pas dans votre nature de l'obtenir. Pendant quelques années vous vous agiterez dans quelques cercles superficiels, mais le temps viendra où vous soupirez après un cœur aimant, et désespérerez d'en trouver un qui puisse vous être fidèle. Ce sera l'heure du châtement. Alors vous penserez à moi avec remords, admiration, et désespoir. Alors

vous vous souviendrez du cœur passionné que vous avez perdu et du génie que vous avez trahi. »

Mrs Wyndham Lewis à Disraëli : -

« Pour l'amour de Dieu venez. Je suis malade et presque folle. Je répondrai à toutes vos questions. Je n'ai jamais désiré vous voir quitter la maison, jamais voulu parler de questions d'argent... Je n'ai pas encore été veuve un an, il m'arrive souvent de sentir l'apparente incorrection de mon attitude. Je vous suis toute dévouée. »

Le 28 août 1839, ils furent mariés en l'église Saint-Georges. Dans son livre de comptes, Mary-Ann nota : « Gants 2 /6. En caisse, livres 300. Mariée le 28 août 1839. Le cher Dizzy devient mon mari. »

« Je sais, lui avait-il écrit quelques jours auparavant, que jamais une chance de bonheur plus complet et plus permanent ne s'est offerte à deux êtres humains. Je pense au jour de notre union comme à l'époque de ma vie qui scellera ma carrière. Rien de ce qui arrivera désormais ne pourra, j'en suis sûr, ébranler mon âme, car j'aurai toujours le refuge de votre cœur dans les chagrins ou les désappointements, et votre bon sens si juste et si rapide pour me guider dans la prospérité et dans le triomphe. »

C'était exactement, en effet, ce qu'il attendait du mariage.

*
* *

La même année se maria un autre membre du Parlement, plus jeune mais non moins brillant, ce William Gladstone, avec lequel Disraëli avait dîné chez Lyn-

dhurst, un jour où l'on servit un cygne truffé. Ce fut un mariage tout à fait différent et dont il n'est pas sans intérêt de noter brièvement les circonstances. Gladstone avait rencontré sa fiancée pendant un voyage en Italie ; elle était la fille de Lady Glynne et voyageait avec sa mère, sa sœur et leur suite, dans une grande berline. A Florence, un jeune homme aux traits réguliers et puissants les avait saluées et Catherine Glynne avait demandé : « Qui est-ce ? — Vous ne le connaissez pas ? C'est le jeune Gladstone, l'homme qui, d'après tout le monde, doit être Premier Ministre d'Angleterre. »

Le jeune homme d'État en vacances était tout de suite devenu intime avec cette belle et pieuse jeune fille. Il avait eu une longue conversation avec elle dans Santa Maria Maggiore ; ils avaient parlé du contraste entre la parcimonie des Anglais dans l'ornement de leurs églises et le luxe de leur vie privée. Elle lui avait demandé : « Croyez-vous que nous ayons le droit de vivre ainsi ? » Il avait noté dans son Journal : « Je l'ai aimée pour cette question. Qu'il est doux de penser que son cœur et sa volonté sont entièrement entre les mains de Dieu ; puisse-t-il en toutes choses être avec elle... » Il lui avait demandé sa main alors qu'ils se trouvaient tous deux dans le Colisée, par un clair de lune romain. Elle avait hésité, mais, en Angleterre, il l'avait revue et, se promenant avec elle dans un jardin près d'une rivière, il lui avait raconté l'histoire de son âme et comment il avait désiré devenir un clergyman, comment son père s'y était opposé, comment il s'était résigné à la politique en comprenant qu'un homme d'État peut consacrer son

pouvoir à la gloire de l'Église. Émue, elle avait accepté d'être sa femme.

« Nous prendrons pour la règle de notre vie, lui avait-il dit alors, ce vers de Dante : *« In la sua voluntate e nostra pace. »* Ils s'étaient mariés dans un village tout décoré de fleurs par les habitants respectueux qui avaient jeté leurs pauvres tapis sur la route que devait suivre le cortège. Vers cinq heures de l'après-midi, le même jour, ils avaient lu la Bible ensemble. « Cette pratique journalière durera, je l'espère, aussi longtemps que notre vie commune. »

Mrs Gladstone avait apporté un peu de fantaisie dans la vie austère de son mari. Il était la méthode, la ponctualité ; elle avait du bon sens naturel et de l'humour. Il classait tout ; elle perdait tout. Elle le taquinait et disait qu'il était bon pour lui d'avoir une femme sans ordre parce que cela le rendait plus humain. Il lui avait appris, de son côté, à analyser ses sentiments, à veiller sur son âme et à tenir un Journal. On y lisait par exemple : « Engagé une cuisinière après une longue conversation sur des questions religieuses, surtout entre elle et William. »

Elle était charmante, Catherine Gladstone.

III

MARY-ANN

Il était ce qu'un homme doit toujours être pour une femme : très doux et cependant un guide.

DISRAËLI.

Un home marié, une belle maison dans Park Lane ; des dîners de quarante couverts à ses collègues ; un peu moins de chaînes, un peu moins de dentelles, Disraëli avait beaucoup changé en quelques mois. Mary-Ann pouvait avoir mille défauts aux yeux des autres ; elle était la femme qui manquait à cet homme orgueilleux et sensible. Elle le faisait vivre dans un paradis d'adoration un peu comique, mais dont la sécurité apaisait une longue et douloureuse inquiétude.

Quelque temps après le mariage, elle traça un double portrait de leur couple :

Très calme
Manières graves et pres-
que tristes
Jamais irritable
D'humeur sombre

Très effervescente
Gaie et heureuse quand
il parle
Très irritable
De bonne humeur

Ardent en amour, froid en amitié	Froide en amour, ardente en amitié
Très patient	Aucune patience
Très travailleur	Très paresseuse
Très généreux	Généreuse seulement pour ceux qu'elle aime
Dit souvent ce qu'il ne pense pas	Ne dit jamais rien qu'elle ne pense
Il est impossible de de- viner qui il aime ou n'aime pas. Il ne mon- tre pas ses sentiments.	Elle est toute différente et montre ses senti- ments à ceux qu'elle aime
Content de lui	Mécontente d'elle
Pas d'égoïsme	Très égoïste
Peu de chose l'amuse	Tout l'amuse
Il est un génie	Elle est une serine
On peut compter sur lui jusqu'à un certain point.	On ne peut compter sur elle
Toute son âme est consa- crée à la politique et à l'ambition.	Elle n'a pas d'ambition et hait la politique

« Je suis aussi laide et aussi stupide que Mrs Dizzy », disait quelquefois l'aigre et jalouse Rosina Bulwer qui, ayant perdu son mari, supportait mal qu'une autre en eût retrouvé un. Mais le double portrait prouvait infiniment plus d'esprit que Rosina n'en reconnaissait à Mrs Dizzy. Elle seule jusqu'alors avait compris la profonde tristesse que cachait l'ironie disraélienne, l'absence de vraie gaieté, le contraste entre les manières légères, moqueuses, de l'ancien

dandy et les sentiments violents et sombres qui bouillonnaient sous cette croûte mince.

Elle l'accompagnait partout. A Bradenham la famille l'adorait ; elle apportait de la bonne humeur dans cette maison qu'envahissait la vieillesse. Mr d'Israëli devenait aveugle ; c'était dur pour un homme de qui la lecture était toute la vie. Sarah, prenant des notes pour lui tout le jour, lui permettait de continuer ses travaux. Mary-Ann et sa belle-sœur communiaient dans l'admiration de Dis.

Souvent le ménage Disraëli allait passer quelques jours à la campagne, dans de nobles maisons où les naïvetés de Mrs Dizzy avaient grand succès. A des dames qui discutaient la beauté de certaines statues grecques, elle répondait : « Oh ! vous devriez voir mon Dizzy dans son bain ! » A une autre : « Je trouve votre maison pleine de tableaux indécents. Il y en a un horrible dans notre chambre. Dizzy dit que c'est Vénus et Adonis. J'ai dû rester éveillée la moitié de la nuit pour l'empêcher de le regarder. » Un matin, comme le couple avait passé la nuit dans la chambre voisine de celle de Lord Hardinge, elle dit à celui-ci au breakfast : « Oh ! Lord Hardinge, je me considère comme la plus heureuse des femmes. Je me suis dit à moi-même en me réveillant ce matin : « Comme j'ai de la chance ! J'ai dormi entre le plus grand orateur et le plus grand guerrier de ce temps. » On riait beaucoup ; mais il fallait rire avec prudence et quand le mari avait le dos tourné. Bien que plus que personne sensible au ridicule, Dizzy défendait sa femme avec un loyalisme farouche. Il ne lui faisait jamais un reproche.

Un jour, chez Bulwer, qui habitait alors au bord de la Tamise, le ménage fut emmené en barque par le Prince Louis-Napoléon, prétendant à l'Empire, et exilé fort à la mode à Londres. Il les échoua au milieu de la rivière, dans une position assez dangereuse. Mary-Ann furieuse traita Napoléon en mauvais batelier et non en futur Empereur : « Vous ne devriez pas entreprendre des choses que vous ne savez pas faire ! Vous êtes toujours trop casse-cou ! » Le Prince riait de bon cœur et Disraëli silencieux, l'air très sombre, s'amusait.

* * *

Un membre du Parlement, quand il réussit, ne peut que penser au ministère ; Dizzy avait tout lieu de l'espérer prochain. Le libéralisme avait échoué. On avait dit au peuple que la Réforme amènerait la fin de tous ses maux ; le peuple avait imposé la Réforme aux Lords et les maux étaient pires que jamais. Partout la machine avait remplacé l'artisan ; les tisserands à la main mouraient de faim ; le nombre des indigents augmentait. Les masses, qui souffraient du chômage, accusaient le régime politique. On leur disait maintenant que la Réforme avait été insuffisante, qu'elle s'était bornée à remplacer les lords de la Terre par les lords du Coton et de la Boutique, que le suffrage universel seul assurerait enfin le bonheur des pauvres. Tout un parti s'était formé qui réclamait la Charte du Peuple. Ces chartistes étaient terribles ; ils demandaient non seulement le suffrage universel, mais le scrutin secret, le paiement des députés, l'égalité des

circonscriptions. Beaucoup de bourgeois prenaient peur. D'autres pensaient : « Rien n'arrivera, parce que dans ce pays rien n'arrive jamais. » Les uns suppliaient les ministres de prendre des mesures contre les Chartistes, les autres d'en prendre contre les industriels. Le ministère libéral se trouvait dans la plus difficile des situations. Placé au pouvoir par la coalition des doctrinaires, des grands manufacturiers et des whigs traditionnels, il ne pouvait rien faire pour les ouvriers sans mécontenter ses propres alliés. Pour soulager la misère, sa seule idée avait été la nouvelle Loi des Pauvres qui instituait le Workhouse, la Maison de Travail où les indigents devaient être nourris, mais enfermés et soumis aux règles les plus dures. Ces prisons, où la femme était séparée de son mari, où le père ne pouvait presque jamais embrasser ses enfants, avaient tout de suite été profondément impopulaires. Dickens, dans *Olivier Twist*, en avait fait une peinture horrible et vraie. Le peuple les haïssait tellement que beaucoup de misérables leur préféraient des chaumières sans meubles et sans feu et que la pauvreté refusait de chercher un abri dans cette Bastille des pauvres.

Par contraste le parti tory profitait de l'impopularité de ses adversaires. Pour Peel, fils de manufacturier et qui avait voté la Loi des Pauvres, la situation était difficile à exploiter au Parlement. Mais un Disraëli ne pouvait rêver combinaison plus favorable à ses idées. Ce regret du passé qu'éprouvaient les malheureux, cette tristesse d'avoir vu substituer une charité administrative et dure aux secours amicaux de la paroisse et du château, c'était, transformé en

sentiment naïf, le conservatisme populaire qu'il avait toujours prêché. D'où venait le mal selon lui ? De l'arrivée au pouvoir de parvenus qui rejetaient sur le gouvernement central, contrairement à toutes les traditions anglaises, des devoirs qui étaient ceux de leur classe.


Quand les Chartistes vinrent déposer au Parlement leur pétition signée de douze cent mille noms et quand les deux grands partis refusèrent de la prendre en considération, quand Lord John Russell, père de la Réforme, poursuivit devant les tribunaux les Chartistes, fils de la Réforme, Disraëli presque seul prit la parole en leur faveur. Il était loin de croire comme eux aux vertus curatives du suffrage universel ; il pensait qu'à un mal social il n'est pas de remède que social, mais il dit sa sympathie pour leur misère, son étonnement de les voir attaqués par un Lord John Russell qui leur avait donné l'exemple. « Le temps viendra, dit-il amèrement, où les Chartistes découvriront que dans un pays aussi aristocratique que l'Angleterre, la trahison même, pour réussir, doit être patricienne. Ils découvriront cette grande vérité, et quand ils auront trouvé pour les conduire quelque grand seigneur exalté, ils atteindront peut-être leur but. Là où Wat Tyler avait échoué, Henry Bolingbroke réussit à renverser une dynastie et bien que Jack Straw ait été pendu, il se peut qu'un lord John Straw devienne Secrétaire d'État. »

« Un beau discours, dit-on, mais qu'est-ce qu'il veut ? — Je crois qu'il passe au radicalisme. — Mais le discours était anti-radical ! — Alors il va devenir whig. — Lui ! Il est ultra anti-whig ! — Alors qu'est-ce

qu'il est ? — Il est fou. — Qu'est-ce qu'il veut dire par : « Obtenir, sans la Charte, les résultats qu'elle poursuit ? » — Je suppose qu'il veut dire que, si nous voulons conserver le pouvoir politique, nous n'y arriverons qu'en assurant au peuple plus de bonheur. — Eh bien ? Que vous dis-je ? C'est du pur radicalisme... Prétendre que le peuple peut être plus heureux qu'il n'est, c'est du radicalisme et rien d'autre. »

Les libéraux, se sentant menacés, essayèrent une contre-attaque ; les tories avaient trouvé comme bouc émissaire la grande industrie et comme épouvantail la Loi des Pauvres. Les whigs pensèrent à des représailles contre les grands agriculteurs, et contre la loi protectrice des blés. Quatre mauvaises récoltes venaient de faire monter les prix. Pourquoi ne pas supposer que le chômage venait de la vie chère ? Par une politique libre-échangiste on plairait à la fois aux ouvriers et aux grands patrons. Il était vrai qu'on mécontenterait les fermiers, mais comme ils étaient presque tous conservateurs cela n'avait pas d'importance électorale. Disraëli soutint avec fermeté la doctrine protectionniste. A qui profiterait la suppression des droits ? Aux pauvres ? Non, mais aux manufacturiers, car les salaires descendraient avec le coût de la vie. Et pourquoi sacrifier l'Angleterre agricole à l'Angleterre industrielle ? Pourquoi risquer de décourager et de ruiner les fermiers ? Les libre-échangistes disaient : « Nous importerons notre nourriture, nous deviendrons l'usine du monde. » Mais qui pouvait prévoir l'avenir ? Et si le monde changeait, s'il devenait tout entier une usine, alors qui nourrirait l'Angleterre ?

Les whigs chancelaient : leur faiblesse était encore vigoureuse mais leur défaite certaine. Le Duc refusait le pouvoir. Il était devenu très silencieux, venait encore dans les salons où il était reçu comme un souverain, mais les parcourait sans dire un mot et si on lui parlait ne répondait que par un « Ha ! ». Ce serait donc un ministère Peel et l'orateur le plus brillant du parti y aurait naturellement une place. Quand on disait cela à Mrs Dizzy, elle rougissait comme une jeune fille.



IV

LE TRÈS HONORABLE BARONET

Le 30 août 1841, Sir Robert Peel se rendit à Windsor pour baiser les mains de la reine. Au temps de ses frivoles débuts, celle-ci avait détesté cet homme grave et timide, si différent du charmant Lord Melbourne qui la faisait vivre comme une souveraine du XVIII^e siècle. Mais elle avait maintenant épousé le beau prince Albert de Saxe-Cobourg, et Albert, austère lui-même, aimait et estimait Sir Robert. Or tout ce qu'aimait Albert était admirable et la Reine accueillit cette fois le leader tory avec confiance.

Depuis plusieurs jours on faisait circuler des listes officieuses des ministres. Elles contenaient toutes le nom de Disraëli, mais Peel ne l'avait pas encore convoqué.

Bientôt il sut que son ami Lyndhurst était Lord Chancelier ; Lord Stanley avait les Colonies ; le duc de Buckingham les Sceaux ; le jeune Gladstone le Board of Trade. Peu à peu tous les postes se trouvaient remplis. On ne voyait au Carlton que groupes de politiques se félicitant les uns les autres. Seul Disraëli n'avait reçu aucun message du Premier. Sir Robert allait-il abandonner un de ses meilleurs lieutenants ?

Cela semblait impossible, mais si par malheur cela était, quelle déception et quel désastre. Les conservateurs au pouvoir y resteraient longtemps. Etre exclu, c'était l'être pour une législature, peut-être pour deux ? Tout le travail patient de quatre ans de Parlement s'écroulait. Déjà, au club, il lui semblait deviner dans les regards une ironie amusée et certaines conversations cessaient quand il s'approchait. A la fin de la semaine, désespéré, il se décida à écrire à Peel.

« Dear Sir Robert, je me suis interdit, en un tel moment, de vous encombrer de ma personne et j'aurais continué à ne pas le faire si j'avais pu trouver quelqu'un pour vous dire mes sentiments. Je ne vais pas vous troubler par des réclamations dont vous devez être las ; je ne vous dirai pas que j'ai livré depuis 1814 quatre batailles pour votre parti, que j'ai dépensé de grandes sommes, employé mon intelligence de mon mieux pour votre propagande politique. Mais il y a dans mon cas une particularité que je ne puis passer sous silence. J'ai dû lutter contre un orage de haine et de méchanceté politique tel que peu d'hommes en ont rencontré, depuis le moment où, à l'instigation d'un membre de votre cabinet, je me suis enrôlé sous votre bannière. Et je n'ai été soutenu dans ces épreuves que par la conviction qu'un jour viendrait où l'homme le plus éminent de mon pays témoignerait publiquement qu'il avait quelque respect pour mes capacités et pour mon caractère.

« Je confesse qu'être négligé par vous en ce moment me paraît accablant et je fais appel à votre cœur, à cette justice et cette magnanimité que je sens être

vos attributs caractéristiques, pour me sauver d'une intolérable humiliation. Croyez-moi, cher sir Robert, votre fidèle serviteur :

B. DISRAËLI. »

La nuit précédente, Mrs Disraëli, incapable de supporter plus longtemps la tristesse de son Dizzy, avait elle-même écrit au Premier Ministre, à l'insu de son mari :

« Cher Sir Robert, je vous prie de ne pas m'en vouloir de cette intrusion, mais je suis accablée d'anxiété. La carrière politique de mon mari est à jamais brisée si vous ne faites pas appel à lui... Ne détruisez pas tous ses espoirs, ne lui faites pas sentir que sa vie a été une erreur.

« Puis-je rappeler ma propre activité, humble, mais enthousiaste, qui s'exerça jadis en faveur du parti, ou plutôt de son admirable chef ? On peut vous dire à Maidstone que moi seule j'y ai dépensé plus de quarante mille livres.

« Ne me répondez pas, car je désire qu'aucune créature humaine ne sache que je vous ai adressé cette humble pétition. Je suis comme toujours, dear Sir Robert, votre très fidèle servante.

MARY-ANN DISRAËLI. »

Peel répondit à Disraëli par une lettre sèche dans laquelle il insistait surtout sur une phrase sans importance de la lettre de celui-ci : « depuis le jour où, à l'instigation d'un membre de votre cabinet, je me suis enrôlé sous votre bannière. » Il faisait remarquer

assez aigrement qu'aucun membre de son cabinet n'avait été chargé d'une telle mission. (Disraëli n'avait jamais parlé de mission ; il avait seulement voulu dire qu'il s'était attaché au parti conservateur par l'influence de Lyndhurst, membre du ministère Peel). Peel ajoutait qu'il avait à peine à sa disposition assez de postes pour ceux qui avaient déjà servi sous lui et qu'il pensait que l'insuffisance des moyens à sa disposition serait comprise par des hommes dont il aurait été fier d'avoir la collaboration et dont il ne contestait pas les qualités.

La vérité était que Peel aurait souhaité donner un poste à Disraëli, mais il avait autour de lui des collaborateurs qui ne voulaient pas de cet « aventurier », Croker par exemple, ce Croker « plus haïssable que du veau froid », qui avait été témoin et cause de l'échec de Disraëli au temps de la fondation du journal, et lord Stanley, qui, hautain et familier, avait déclaré que « si ce coquin en était, il se retirerait ».

Mais Peel n'avait pu défendre Disraëli avec beaucoup d'ardeur. Les deux hommes étaient trop différents. Peel avait réuni autour de son berceau parlementaire la Fortune, la Morale, le Respect ; autour du tardif baptême de Dizzy, erraient sans doute les pâles Dettes, le Cynisme, la Fantaisie. Les Peel étaient célèbres pour leur bon goût. Leur maison de Londres était charmante, avec ses balcons fleuris sur la rivière, son admirable galerie de maîtres hollandais. « On dine remarquablement bien chez vous », leur disaient les visiteurs français. Lady Peel était belle et douce ; son portrait, par Lawrence, réplique du *Chapeau de Paille* de Rubens, était considéré par beaucoup d'ama-

teurs comme le meilleur tableau du peintre. Tout ce qui touchait à Peel évoquait des idées de solidité flamande et de beauté vertueuse. Tout ce qui touchait à Dizzy semblait clinquant. Sur Lady Peel les diamants brillaient de feux sombres ; sur Mrs Dizzy les pierres les plus belles avaient l'air de verroterie. La maison de Mary-Ann, à Grosvenor Gate, était décorée avec un mauvais goût criard. Ses meubles étaient affreux et ses robes ridicules. Petits détails, mais qui ajoutaient à la méfiance du Ministre. La doctrine d'ailleurs lui déplaisait autant que l'homme. Par sa naissance, Peel était beaucoup plus près de l'usine que du manoir ou de la chaumière, beaucoup plus puritain que cavalier. En fait, il était un grand bourgeois. Son cœur et son esprit étaient avec Cobden, avec Bright, avec l'adversaire. Il était séduit par les raisonnements des Économistes, par leur aspect honnête, par les gros souliers de Bright, bien plus que par l'ironie d'un orateur trop brillant. Un homme selon son cœur était Gladstone, comme lui « Oxford à la surface et Liverpool au fond », comme lui parlementaire à vingt et un ans et Sous-Secrétaire d'État à vingt-cinq, ce Gladstone qui faisait une prière avant de prendre la parole, et savait enrouler autour d'une question simple de longues phrases obscures. Disraëli s'abaissait jusqu'à solliciter une place ; Gladstone, quand on lui offrait un ministère, se demandait avec anxiété si la politique religieuse du cabinet lui permettait d'accepter. C'était un grand soulagement pour une âme honnête et timide comme celle de Peel que de trouver ainsi l'ambition voilée de pensées convenables. Quand Gladstone accepta enfin, Peel serra

avec force les mains du jeune Ministre et lui dit : « Que Dieu vous bénisse. » Comment aurait-il pu traiter ainsi le cynique Disraëli ? Stanley avait raison : l'homme était impossible.

*
* *

Le ministère formé, le Parlement se réunit ; Disraëli s'y rendit avec beaucoup d'appréhension ; sa situation était difficile. Dans l'opposition le parti avait été heureux de l'employer contre ses adversaires ; désormais le malheureux conservateur sans place allait être un animal solitaire. Les projets seraient défendus par les Ministres. On n'attendait plus de lui que son vote, rôle pénible pour un esprit original. Sa déconvenue amusait ses ennemis ; on épiait son attitude avec une curiosité malveillante. On s'attendait à ce qu'il se tournât contre le chef qui l'avait abandonné ; beaucoup de conseillers perfides l'y encourageaient ; les radicaux lui faisaient des avances.

Il comprit le danger. Des sentiments d'une grande violence l'animaient contre Peel. Le refus d'un poste était légitime, mais le ton du refus avait été maladroit. Quand Disraëli regardait les bancs des Ministres et voyait les visages satisfaits des médiocres qui l'avaient dédaigné, il avait une furieuse envie de foncer, mais il tenait en bride cette âme trop vive. Plus que jamais il fallait de la patience. C'était aussi l'avis de la sage Mary-Ann, admirable de tendresse en ces temps durs.

La Chambre surprise vit Disraëli, ponctuel aux

séances, voter pour le gouvernement avec une bonne humeur parfaite. Peel, anxieux de plaire aux libre-échangistes, supprimait du tarif douanier plus de sept cents articles et remplaçait ces recettes, perdues pour le budget, par une curieuse nouveauté, l'impôt sur le revenu. Le protectionniste Disraëli ne bronchait pas. Il se borna à prononcer un grand discours sur un sujet technique et inoffensif, les agents consulaires, discours précis, rempli de chiffres, d'anecdotes, mais si intéressant que pendant trois heures il tint silencieuse et immobile une chambre d'abord rebelle. En le voyant négligé par Peel, beaucoup avaient douté de son talent. Sa rentrée fut éclatante et d'autant plus remarquée que le sujet était peu fait pour l'aider.

Parmi les plus ardents à le féliciter, fut un groupe de jeunes gens tout frais sortis de Cambridge et que les dernières élections avaient envoyés au Parlement. Cette éloquence moderne, sans clichés, les avait enchantés. Le jeune Smythe lui dit : « C'est exactement comme si vous parliez au Carlton ou à votre propre table, la voix n'est pas du tout forcée, l'élocution distincte, un peu nonchalante, toujours teintée de sarcasmes. » Ils étaient charmants, ce jeune Smythe, son ami Lord John Manners et tout le petit cénacle qui les entourait. Appartenant à des familles très anciennes et très illustres, ils possédaient des châteaux de rêve suspendus dans la brume au sommet d'une colline ou cachés dans de grands parcs au milieu des arbres. Ils avaient été élevés à Eton et à Cambridge, avaient formé là de belles amitiés et construit ensemble une doctrine politique fondée sur le réveil des anciennes institutions et sur la réédifi-

liation du peuple avec une aristocratie consciente de ses devoirs. C'était du Dizzy tout pur.

L'industrialisme, qui avait pu séduire les hommes mûrs, n'était pas une religion pour adolescents. Ceux-ci ont un éternel besoin de ferveur que la Religion du Calicot désappointait : « Achetez dans le marché le plus bas et vendez dans le plus haut », leur paraissait un évangile insuffisant. A l'anti-romantisme de 1820 succédait une réaction romantique. Ces jeunes Anglais pensaient sérieusement à ressusciter la Chevalerie, son code de l'honneur, son respect religieux de la femme. La féodalité pouvait être périmée mais l'attitude féodale, qui considérait les hommes comme liés entre eux par des devoirs réciproques, restait la plus souhaitable. Ils regrettaient le temps où la règle de vie avait été « Noblesse oblige ». Peut-être était-il encore possible de ranimer un feu mourant.

En 1839 Lord Eglinton avait organisé un tournoi sur ses terres. Toute la noblesse d'Angleterre y était venue portant les armures des ancêtres. Une des amies de Dizzy, Lady Seymour, avait été la reine de Beauté. Malheureusement une pluie manchesterienne avait noyé l'enthousiasme ; au-dessus des costumes moyenâgeux, des milliers de parapluies s'étaient ouverts. Le Chevalier du Lion, le Chevalier de la Tour Blanche, le Chevalier du Miroir étaient tous devenus Chevaliers de la Triste Figure. Les dieux s'étaient montrés victorieux. Mais la jeunesse résiste aux dieux. Le mouvement prenait d'autres formes sans mourir. A Oxford c'était une renaissance religieuse. La voix « merveilleusement tendre » de Newman commençait à ravir les âmes. De jeunes clercs

cherchaient à rapprocher l'Église d'Angleterre des formes du catholicisme. Pendant quarante ans elle avait craint la foi plus que l'indifférence. Les jeunes hommes étaient las des cathédrales fermées et de ces services glacés ; quelques-uns allaient jusqu'à Rome, d'autres s'efforçaient d'introduire dans leur propre Église des rites plus chaleureux. A Cambridge les nouveaux amis de Disraëli, Lord John Manners, George Smythe, Cochrane s'étaient imposé de connaître les souffrances du peuple et d'y chercher des remèdes.

Comme tous les vrais amis ils se ressemblaient peu. Lord John Manners, esprit grave et religieux, âme pure, Lancelot égaré dans un monde de machines, regrettait de tout son cœur le temps où le monarque s'humiliait devant le Saint, où le peuple voyait dans son Roi l'oint du Seigneur, dans le noble un chef et un protecteur. Sur ces thèmes il écrivait des vers assez mauvais, mais plaisamment naïfs :

Que périssent l'argent, le commerce et la loi !
Mais laissez, laissez-nous notre vieille noblesse...

George Smythe était un adolescent remarquable et décevant, libertin mais sentimental, cynique mais romanesque, capable aussi bien de sacrifier ses idées à des considérations mondaines que de renoncer brusquement au monde pour un caprice de visionnaire. Étrange homme, George Smythe, à vingt ans plus désabusé qu'un vieux sage, à vingt-cinq plus fou qu'un enfant, poète sans l'ascétisme d'un poète, chasseur de dot sans goût pour l'argent, qui écrivait dans son Journal : « Si vous voulez goûter la Vie, il

faut la boire à petites gorgées » et la buvait, lui, tout d'un trait. Disraëli admirait beaucoup George Smythe. C'était le seul homme qui ne l'ennuyât jamais. Il aimait l'amitié de Smythe pour Manners, la confiance de Manners dans les talents de Smythe, l'humilité de Smythe, si fier, quand il se comparait à Manners. Les voyant debout sur le seuil de la vie, il pensait à deux chevaliers errants dont les armes brillent au soleil.

Peel avait déçu cette jeunesse ardente. Il manquait de génie ; ses lieux communs les ennuyaient à périr. L'éloquence de Disraëli les enivrait. Smythe trouvait chez Dizzy un esprit en parfaite harmonie avec le sien. Lord John était un peu plus réservé. Après la première rencontre il avait dit : « Disraëli a bien parlé, mais un peu trop bien. » Les moments de franchise l'effrayaient. Le Dizzy qui, au sortir d'une séance où il avait défendu l'Église, murmurait : « Il est curieux, Walpole, que nous venions, vous et moi, de voter pour une mythologie défunte... » étonnait et choquait Lord John. Il était un peu surpris quand Dizzy déclarait à ces jeunes nobles qu'il n'y a pas de noblesse anglaise. « La pairie anglaise, leur disait-il, a trois origines : la spoliation de l'Église, la vente des titres par les premiers Stuart, la vente des circonscriptions dans les temps modernes. Tous vos pairs sont d'origine récente. Quand Henry VII réunit son premier Parlement, il n'y avait que vingt-neuf pairs temporels et, de ces familles, cinq seulement subsistent. » Puis il leur expliquait que le seul pedigree de longue civilisation était celui de la maison d'Israël et que sa famille était bien plus ancienne que les leurs. Smythe

riaît ; John Mannors écoutait avec un sérieux angélique.

*
* *

Il était délicieux d'être entouré de disciples mais le temps fuyait, irréparable. Peel était au pouvoir, plus solide que jamais. Tout chemin vers l'action utile restait fermé. « Je crois, dit Disraëli à sa femme, que c'est le moment d'imiter le vieux Talleyrand qui, quand il ne voyait pas clairement quoi faire, se mettait toujours au lit » et il décida d'aller passer un hiver à Paris. Avant de partir il fit visite à ses électeurs et leur expliqua sa conduite. Il continuerait à voter pour Peel par discipline de parti, sauf pourtant dans le cas où le Premier trahirait les agriculteurs.

Il s'installa avec Mary-Ann à l'Hôtel de l'Europe, rue de Rivoli. Il était recommandé par d'Orsay à sa sœur Gramont qui les accueillit, lui et sa femme, très cordialement. Elle recevait, trois fois par semaine, dans une petite maison du faubourg Saint-Honoré bourrée de vieux meubles et de tableaux. On y rencontrait Eugène Sue, « le seul écrivain, nota Disraëli, qui fût reçu dans le monde ». Mesdemoiselles de Gramont, qui étaient jolies, passaient le début de la soirée avec leurs hôtes, mais à dix heures embrassaient leur mère et allaient se coucher.

Tout de suite les Disraëli furent invités par Mme Baudrand, la femme du général Baudrand, aide-de-camp du Roi, ravissante Anglaise, assez jeune pour être la

filles de son mari. Là ils rencontrèrent les ménages anglo-français de Paris, les Lamartine, les Odilon Barrot, les Tocqueville. Le général Baudrand se chargea de prévenir le Roi que Mr Disraëli, membre du Parlement, aimerait à exposer à Sa Majesté quelques idées sur l'état des partis en Angleterre, idées qui, si on en comprenait la valeur, pourraient exercer une importante influence sur la politique des deux pays.

Le Roi le reçut à Saint-Cloud et trouva curieux ce visage spirituel et triste ombragé de grandes boucles noires ; Disraëli l'intéressa, lui plut et fut invité à revenir. Il devint un familier du palais. La Reine, Madame Adélaïde, la duchesse de Nemours, s'asseyaient autour d'une table et travaillaient. On passait des glaces ; le Roi emmenait Disraëli dans une chambre voisine et parlait avec lui tantôt de politique, tantôt de sa jeunesse, de ses étranges aventures, de la dure vie qu'il avait menée. « *Ah ! Mister Disraëli, mine has been a life of great vicissitude !* » Il aimait beaucoup à parler anglais ; il avait un léger accent américain. Il disait à Disraëli que lui seul savait gouverner les Français : « La seule façon de tenir ce peuple est de lui rendre la main complètement et de bien savoir quand on veut l'arrêter. » Cette intimité avec un Roi si parfaitement intelligent enivrait Disraëli. Un de ses rêves d'enfant était réalisé. Tout au plus était-il d'accord avec le général Baudrand, pour trouver le Roi un peu trop familier. Aux grands dîners, dans la galerie de Diane, Louis-Philippe se faisait apporter un jambon et découpait des tranches minces comme du papier qu'il envoyait à ses hôtes

favoris. Il était très fier de ce talent et expliquait à Disraëli qu'il l'avait acquis, étant exilé, du garçon d'un restaurant anglais où il dînait pour neuf pence. Les rois des romans de Disraëli avaient un goût plus vif du décor.

V

JEUNE ANGLETERRE

Et qu'est-ce que vous ferez du Graal
quand vous l'aurez trouvé ?

Manners et Smythe ayant longuement examiné la situation politique, jugèrent que le seul moyen de rester fidèles à eux-mêmes était de former un parti, si petit qu'il fût. Mais il fallait un chef qui eût de l'expérience. Pourquoi pas Disraëli qui semblait disponible ? Smythe et son ami Cochrane (qu'on appelait familièrement Kok) allèrent voir Dizzy à Paris ; ils l'y trouvèrent triomphant, jouissant comme un enfant de ses succès et de son anti chambre plein de ministres. A l'approche de la quarantaine il conservait l'agréable faculté d'être ébloui par son propre éclat. « Enfermé avec Louis-Philippe à Saint-Cloud, écrivit Smythe à Manners, il se voit déjà fondateur d'une nouvelle dynastie, avec ses accroche-cœurs à la Manfred gravés sur la monnaie du royaume. »

Il les accueillit avec enthousiasme. Une entente secrète entre les députés qui prendraient l'engagement de voter toujours ensemble et d'accepter les

décisions de la majorité du groupe était faite pour plaire à l'amateur de conspirations. Tout de suite il vit le groupe élargi, un parti de cinquante, de soixante membres, Peel combattu, inquiet, humilié.

On dîna ensemble à la campagne, dans la plaine Monceau, au Rocher de Cancale ; on redescendit dans Paris ; on discuta longtemps en tournant autour de la place Vendôme et un accord fut conclu.

Kok était un peu moins content de Dizzy que n'était Smythe. Il le trouvait trop calculateur, trop ambitieux. Il lui reprochait d'avoir trop d'esprit et de manquer d'humour, c'est-à-dire d'esprit contre soi. Manners aussi, quand on le mit au courant, se montra un peu inquiet. Poursuivaient-ils tous bien le même objet ? Disraëli pensait surtout à combattre le gouvernement ; les disciples ne voulaient que réunir des amis par un lien de sympathie. Ils jugeaient folles les vastes combinaisons de Dizzy. Renverser Peel ? D'abord c'était impossible, le Premier Ministre avait derrière lui une immense majorité. En puis était-ce souhaitable ? Dès que leur petit groupe deviendrait un vrai parti, obligé de sacrifier son idéal à des intrigues politiques, la jalousie viendrait les séparer et le beau jouet serait brisé. « Si je pouvais être sûr, écrivait John Manners, que Disraëli croit tout ce qu'il dit, je serais plus heureux. Ses vues historiques sont les miennes, mais y croit-il ? »

En matière de religion, Manners était exigeant parce qu'il était croyant, mais après quelques conversations avec Disraëli, il fut convaincu que celui-ci était fortement attaché à un Oxfordisme modéré, c'est-à-dire à une Église d'Angleterre devenant plus

romantique sans devenir romaine. Le cynique Smythe écoutait avec amusement les conversations religieuses de ses deux amis. Leurs points de vue étaient si différents qu'aucun des deux n'apercevait même les différences. Pour Dizzy l'Église d'Angleterre était une grande force historique qu'il fallait respecter et maintenir, mais l'idée qu'on pût attacher une importance quelconque à la lettre des doctrines ne l'effleurait même pas. Pour John Manners la foi était une nécessité si évidente que l'idée qu'un homme pût vivre sans une certitude sur tous les points de la doctrine était à peu près inconcevable. Smythe, très clairvoyant, écrivait : « L'attachement de Disraëli à un Oxfordisme modéré ressemble à celui de Bonaparte pour un Mahométanisme modéré. »



Dès le retour de Dizzy à Londres, le groupe agit. Les quatre initiés s'étaient assis ensemble derrière Peel, échangeaient toutes leurs impressions de séance et n'hésitaient pas à voter contre le ministère quand son attitude était contraire aux principes de la Jeune Angleterre. Ainsi ils votèrent avec les radicaux la loi sur la protection des enfants (qui travaillaient alors souvent douze heures par jour) et refusèrent de voter des mesures de répression en Irlande. Dans ces cas ils se détachaient du parti avec solennité et l'un d'eux exposait la doctrine du conservatisme populaire.

Rien ne pouvait agacer Peel davantage que cette rébellion méthodique et fondée sur une doctrine.

Homme autoritaire, habitué à être obéi aveuglément, il avait toujours mené ses partisans avec une froideur impatiente. Quand un d'eux venait lui dire timidement : « Je crois que je devrais prendre la parole... », il répondait sèchement : « Croyez-vous ? » Même au conseil de cabinet, si un de ses collègues se permettait de n'être pas de son avis, il prenait un journal et boudait. « Mais il me chasserait d'un coup de pied si j'osais lui parler », disait un de ses ministres. L'opposition de trois enfants et d'un romancier l'exaspéra. Naturellement il attribua toute l'intrigue à Disraëli et se mit à traiter celui-ci comme un chien. En pleine séance, aux questions les plus inoffensives il lui répondit avec une brièveté cassante que Disraëli souligna : « Le Très Honorable Baronet, avec cette courtoisie dont il réserve le monopole à ses amis... » Les tories, si souvent malmenés, sourirent derrière leurs mains, en baissant les yeux.

Un des ministres, sir James Graham, écrivit à Croker : « Quant à la Jeune Angleterre, c'est Disraëli, le plus adroit d'entre eux qui fait mouvoir les marionnettes. C'est à mon avis un homme sans principes et désappointé qui, en désespoir de cause, essaie de l'intimidation. Je crois avec vous qu'ils reviendront tous à leur mangeoire après s'être bien cabrés et avoir fait quelques sauts de mouton. Un coup de fouet ou deux, bien appliqués, peuvent hâter et assurer leur retour. Disraëli seul est nuisible et, avec lui, je n'ai aucun désir d'accord. S'il était chassé dans les rangs de nos ennemis avoués, cela vaudrait bien mieux pour le parti. »

La Reine elle-même, profondément attachée main-

tenant à son cher Sir Robert, écrivait avec indignation à son oncle, le Roi des Belges, que « par la faute d'une bande de jeunes fous » elle avait failli perdre son Ministre. Peel se rangea à l'avis de Graham et de Croker et décida d'éliminer Disraëli du parti ; isolé, il perdrait son siège aux élections suivantes et on en serait débarrassé. A la réunion plénière des conservateurs on ne le convoqua pas. Il demanda au Ministre si c'était un oubli ou une exclusion. Il lui fut répondu que l'omission était voulue et que son attitude depuis quelques mois suffisait à l'expliquer.

Le public commençait à connaître l'existence de la Jeune Angleterre. Cette clique de jeunes gentilshommes en gilet blanc, qui écrivaient de mauvais vers, parlaient de chevaliers, de donjons, de seigneurs et prétendaient conquérir les ouvriers par ces parades féodales, amusait beaucoup John Bull. Punch publia des « Vers à un juge, par un condamné Jeune Angleterre » qui demandait à être attaché au cul d'une charrette et bien fouetté afin de ressusciter un bon vieux châtiment anglais. Mais tout le monde ne riait pas. Les quatre amis firent ensemble un voyage à Manchester et un auditoire ouvrier les accueillit bien. Manners et Smythe eurent de longues conversations avec des manufacturiers et reconnurent que, s'il existait des industriels durs et avides, beaucoup d'entre eux étaient humains. Là étaient les éléments d'une féodalité nouvelle, si elle savait reconnaître ses devoirs. Il était plat et maladroit de déclamer contre l'industrie. Il fallait gagner la jeunesse industrielle au conservatisme populaire

Aux vacances tous se retrouvaient dans l'une ou

l'autre de leurs grandes maisons. Disraëli aimait ces réunions. Son entente avec les jeunes gens était plus parfaite que jamais. Il y avait entre eux et lui un lien fort qui était un commun amour du romanesque, l'idée que la vie n'est pas seulement une lutte assez basse d'intérêts et de besoins, mais qu'on y peut maintenir des amitiés passionnées, des fidélités absurdes et nobles, le goût de la beauté. John Manners, depuis qu'il avait reconnu chez Disraëli ces sentiments et éprouvé leur pureté lui était plus attaché encore que les deux autres. Tous trois lui écrivaient : « Cher Cid et Capitaine ». Pour lui, quand il était avec eux, il retrouvait sa jeunesse, mais avec une liberté due à la naissance et qu'il n'avait jamais connue. Le cynisme de surface que lui avait imposé la dureté de la vie, fondait. Il était reconnaissant à ses amis d'être si semblables à ses rêves.

Une fois de plus un sentiment fort lui inspira le désir d'écrire. Il rêva d'un roman dont Smythe, Manners, leurs amis seraient les héros, roman qui serait en même temps un acte politique, qui montrerait la médiocrité des partis tels qu'ils existaient et le rôle possible d'une foi conservatrice. Sous les ombrages de leurs grands parcs, il parlait de ses projets avec ses alliés. Il en vint à imaginer une trilogie de l'Angleterre moderne : l'Aristocratie, le Peuple, l'Eglise. La fiction reprenait possession de lui ; la politique réelle reculait. Il s'enferma à Bradenham et se mit au travail. Mais, connaissant maintenant les oscillations de sa nature, il dit : « Je veux faire table rase pour janvier si je puis, car l'action et le rêve ne se peuvent mêler. »



Coup sur coup, en 1844 et 1845, Disraëli publia les deux premiers volumes de sa trilogie « Jeune Angleterre », *Coningsby* et *Sybil*.

Coningsby ou *la Nouvelle Génération* était à la fois le roman de ses amis, une satire du monde politique et un moyen pour Disraëli de se préciser à lui-même sa doctrine à travers une fiction. Smythe avait servi de modèle pour le héros, Coningsby; Manners et Cochrane étaient peints à ses côtés. Il les montrait d'abord à Eton, à Cambridge, désappointés par la platitude des idées de leur temps, méprisant également politiciens whigs et politiciens tories, les conservateurs qui ne veulent rien conserver et les libéraux qui haïssent la liberté. « Un gouvernement conservateur ? Ah ! oui, des actes whigs et des principes tories. » Coningsby, à la recherche d'une doctrine, rencontrait un mystérieux personnage, Sidonia, qui lui expliquait enfin le monde. Sidonia est un Juif d'origine espagnole, de fortune royale, qui est un mélange de Disraëli et de Rothschild ou, plus exactement, qui est ce que Disraëli aurait voulu être ou ce qu'il aurait voulu que fût Rothschild. Ses phrases sont brèves, son élocution parfaite. Il semble avoir réfléchi sur tous les sujets. Il résout en quelques mots les problèmes les plus difficiles, tout cela avec un calme presque inhumain. Si on peut lui faire un reproche, c'est de manquer de sérieux. Sur ses discours les plus graves flotte un léger esprit de moquerie. Il passe de la gravité la plus profonde à une sorte de sarcasme

poignant. Mais cet apparent manque de sérieux est compensé par une extrême liberté d'esprit qui en est peut-être la conséquence.

Ce que Sidonia enseigne à Coningsby, c'est la foi dans l'individu de génie. « Mais, en face d'une vaste opinion publique, qu'est un homme isolé ? demande Coningsby. — Divin, répond Sidonia. — Et quel but doit poursuivre la jeunesse ? — Elle doit chercher à retrouver une forme de gouvernement qui puisse être aimée et non supportée. Elle doit avoir l'ambition héroïque, sentiment sans lequel aucun État n'est solide, sans lequel la vie politique est un rôti sans sel, la Couronne un ornement, l'Église une administration et la Constitution un rêve. »

Le livre se termine au moment de l'entrée de Coningsby au Parlement. Il enchantait la Jeune Angleterre ; il était son épopée.

Sybil ou les Deux Nations ne fut pas moins remarquable. Les deux nations sont les Riches et les Pauvres. Le livre devait faire connaître aux Anglais ce qu'était vraiment la vie de leurs pauvres. Disraëli y peignait la misère des villages, celle des villes ouvrières, celle des mines. L'intrigue était mélodramatique mais les tableaux de vie populaire exacts et touchants, sans être exagérés. On les sentait peints avec sympathie mais aussi avec honnêteté. Dans aucun de ses livres Disraëli n'avait été plus grave. Pour parler du peuple, il cessait d'être ironique et c'était avec une ardeur vraie qu'il terminait par une sorte d'acte de foi qui confiait à la jeune élite le soin de chercher des remèdes à tant de misères, le peuple étant impuissant s'il ne combat sous ses chefs naturels. « Ma prière, c'est que

nous puissions vivre assez pour voir l'Angleterre posséder une fois de plus une libre monarchie, un peuple prospère ; ma conviction est que ces grandes conséquences ne peuvent être amenées que par l'énergie et le dévouement de notre jeunesse. Nous vivons dans un âge où être jeune et être indifférent ne peuvent plus longtemps être synonymes. Nous devons nous préparer pour l'heure qui vient... »

Sur la page de garde de Sybil on lisait : « Je voudrais dédier ce volume à une femme que sa belle âme et sa noble nature ont toujours portée à sympathiser avec ceux qui souffrent, dont la douce voix a souvent encouragé, dont le goût et le jugement ont toujours guidé l'auteur de ces pages, au plus sévère des critiques, — à la plus parfaite des épouses. »

•

VI

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Disraëli avait coutume de dire qu'après la publication d'un livre son esprit faisait toujours un bond. Le roman était pour lui une méthode d'analyse, un essai d'attitude, et comme la « répétition » d'une politique. « La poésie est la soupape de sûreté de mon esprit, mais je désire faire ce que j'ai imaginé. » Ayant exprimé, par *Coningsby* et *Sybil*, le côté idéal de sa politique, il revint à l'action avec plaisir. Malheureusement, la Jeune Angleterre était un sentiment, non un programme et jamais les gentlemen hauts en couleur et bien en chair qui siégeaient autour de lui n'auraient pu être amenés à prendre au sérieux toute la doctrine. Il fallait maintenant faire le point et naviguer dans le réel. Où en était l'Angleterre politique ?

La Chambre des Communes était plus que jamais dominée par Sir Robert Peel, et Sir Robert Peel désirait en finir avec le gouvernement de parti. Conscient de sa force, il se croyait capable de s'imposer à l'admiration de ses adversaires comme à celle de ses partisans. Certain de sa vertu, il en venait à considérer l'opposition comme un péché. Il était atteint

d'ambition à forme morale, la plus grave des maladies politiques, et l'une de celles qui ne pardonnent pas.

Vers ce temps-là, Disraëli répétait volontiers une maxime du cardinal de Retz : « Il n'y a rien dans le monde qui n'ait son moment décisif et le chef-d'œuvre de la bonne conduite est de connaître et de choisir ce moment. » Après une attentive analyse de l'atmosphère parlementaire, il pensa que le moment décisif était arrivé. Après de longues et patientes observations, son diagnostic sur Peel était maintenant clair. Comme tous les hommes intelligents qui ne sont pas du tout créateurs, Sir Robert avait une dangereuse sympathie pour les créations des autres. Incapable de former un système, il se jetait sur ceux qu'il rencontrait avec un appétit vorace et les appliquait avec plus de rigueur que n'eussent fait leurs inventeurs. Ainsi, par un curieux détour, la stabilité même de son esprit faisait de lui le plus instable des chefs. Il défendait une politique bien au-delà du moment où il eût été sage de transiger, puis comprenant brusquement les objections de ses adversaires, devenait pour la politique opposée un défenseur intransigeant. C'était ainsi qu'après avoir combattu avec une âpreté presque cruelle Canning, qui voulait émanciper les catholiques, il était devenu, après la mort de Canning, l'émancipateur des catholiques. C'était ainsi que maintenant, élu par des gentilshommes campagnards pour défendre une politique douanière, il se jetait à corps-perdu dans le libre-échangeisme. C'était ainsi que toujours, au moment où il était le plus certain de sa bonne foi et de son courage intellectuel, il appa-

raissait aux autres comme un transfuge. Disraëli aperçut la direction dans laquelle il convenait de pousser l'attaque et engagea celle-ci à fond.

La première escarmouche fut amenée par une riposte de Peel. Disraëli venait de conclure quelques observations en priant le ministre de ne pas y voir acte d'hostilité, mais au contraire de franchise amicale. Peel se leva et, avec un mépris tranchant, cita, tourné vers Disraëli, des vers de son illustre prédécesseur Canning :

Donnez-moi l'ennemi déclaré, le lutteur
Qui vient tout droit à moi ; je combattrai sans peur
Mais de tous les maux, Ciel, qu'engendre ta colère,
J'en crains un seulement et c'est l'ami sincère.

Citation imprudente de la part d'un homme qui avait joué près de Canning ce rôle précisément de l'ami dangereux, certains disaient perfide. On se regarda ; on épia Disraëli ; il ne répondit pas. Quelques jours plus tard il se leva de nouveau pour protester contre le système qui consistait à faire appel au loyalisme des tories pour leur faire voter des mesures whig. « Le Très Honorable Gentleman, dit-il, a surpris les whigs au bain et il a emporté leurs vêtements. Il les a laissés en pleine jouissance de leur position libérale et il est lui-même un strict conservateur, sous leurs habits. » Toute la Chambre rit et applaudit. Avec un sérieux impassible, Disraëli continua : « Si le Très Honorable Gentleman peut parfois trouver utile de réprimander un de ses partisans, peut-être le méritons-nous. Pour moi je suis tout prêt à m'incliner sous sa baguette, mais vraiment si le Très

Honorable Gentleman, au lieu de recourir au blâme, s'en tenait aux citations, il peut être certain que ce serait l'arme la plus sûre. C'en est une qu'il manie toujours de main de maître et quand il fait appel à une autorité quelconque, en prose ou en vers, il est sûr du succès, d'une part parce qu'il ne cite jamais un passage qui n'ait été, dans le passé, approuvé par le Parlement ; ensuite et surtout parce que ses citations sont si heureuses. Le Très Honorable Gentleman sait ce que vaut, dans un débat, l'introduction d'un grand nom, combien son effet est important et parfois comme électrique. Il ne fait jamais appel à un auteur qui ne soit grand, qui ne soit aimé, Canning par exemple. Voilà un nom qui ne sera jamais cité, j'en suis sûr, à la Chambre des Communes, sans soulever une émotion. Nous admirons tous son génie. Nous déplorons tous, ou presque tous, sa fin prématurée, et nous sympathisons tous avec lui dans sa lutte avec le préjugé régnant et la sublime médiocrité, avec les ennemis avoués et les amis sincères. Le Très Honorable Gentleman peut être sûr qu'une citation venant d'un tel auteur produira toujours son effet. Quelques vers, par exemple, écrits par M. Canning sur l'amitié, et cités par le Très Honorable Gentleman. Le thème, le poète, l'orateur, quelle heureuse combinaison ! (Longues et bruyantes acclamations.) Son effet, dans un débat, doit être accablant, et je suis certain que, si elle m'était adressée, tout ce qu'il me resterait à faire serait de féliciter publiquement le Très Honorable Gentleman, non seulement pour son excellente mémoire, mais sur sa courageuse conscience. »

Ces phrases envenimées et légères avaient été lancées avec un art prodigieux. D'abord une feinte humilité, une voix basse et monotone, une préparation lente. Soudain le « Canning par exemple... », donnant à tous ses auditeurs le plaisir de prévoir l'attaque, celle-ci arrivant d'autant plus irrésistible qu'elle était masquée par la perfection de la forme et par la douceur insinuante de la voix. L'effet fut prodigieux, l'enthousiasme si vif qu'un ministre qui s'était levé pour répondre dut rester longtemps silencieux. Peel, tête basse, très pâle, respirait difficilement. Seul Disraëli restait indifférent, comme si les passions humaines n'avaient sur lui aucun pouvoir. « La scène vous aurait fait pleurer de plaisir », écrivit Smythe à Mary-Ann. A Bradenham, le vieux père aveugle, assis près de Sarah, répétait : « Le thème, le poète, l'orateur, quelle heureuse combinaison ! »

Peel sentit passer la tempête. C'était un homme sensible et accoutumé au respect. Il eut grand peine à se contenir. Quoi, la Chambre supportait que le plus grand des parlementaires fût ainsi traité par un insolent ? Et quelle injustice... Canning ? Mais oui, il avait aimé Canning, les circonstances étaient compliquées, les torts partagés, comme toujours. Il essaye d'expliquer, mais trouva un auditoire hostile. Par un mouvement subtil de l'humeur, il se piqua d'hostilité violente à ces intérêts agricoles qui l'avaient mis au pouvoir. Le budget ayant donné un excédent, beaucoup de conservateurs demandaient que ce surplus servît à secourir les fermiers. Peel fit refuser par un de ses ministres, sans même se donner la peine de répondre lui-même. Maintenant la Chambre attendait,

avec une impatience à la fois anxieuse et agréable, que Disraëli prit la parole ; c'était un spectacle douloureux que de voir pâlir et frémir le noble visage de Sir Robert, mais c'était pourtant un spectacle souhaité. Ainsi quand un bel animal de combat entre dans l'arène, le poil brillant de force et de santé, le public déjà souffre et jouit des banderilles qui le rendront furieux.

Cette fois Disraëli s'adressa à ses amis protectionnistes et les gourmanda ironiquement. Pourquoi ces plaintes déraisonnables sur la conduite du Premier ? « Certes, il y a une différence entre l'attitude du Très Honorable Gentleman comme leader de l'opposition et comme Ministre de la Couronne. Mais cela, c'est l'éternelle histoire. Il ne faut pas trop s'étonner du contraste entre les brèves heures de la conquête et les longues années de possession. Il est trop vrai que le Très Honorable Gentleman a changé. Je me souviens de ce discours sur la protection. C'était le meilleur discours que j'aie entendu. C'était une grande chose que d'écouter le Très Honorable Gentleman dire : « J'aimerais mieux être le chef des gentlemen anglais que de posséder la confiance des souverains... » C'était une grande chose. Maintenant nous n'entendons plus beaucoup parler des gentlemen anglais. Mais quoi ? Ils ont les plaisirs du souvenir, les charmes des réminiscences. Ils ont été son premier amour, et s'il ne s'agenouille plus maintenant devant eux comme dans les heures de passion, ils peuvent se rappeler le passé. Rien n'est plus inutile, plus malheureux, que ces scènes de récriminations et de reproches. Nous savons tous qu'en pareil cas, quand l'objet aimé a

cessé de plaire, il est vain de faire appel aux sentiments. Vous savez que ce que je dis est vrai. Tout homme, ou presque, a passé par là. Mes honorables amis se plaignent du Très Honorable Gentleman. Le Très Honorable Gentleman a fait ce qu'il peut pour les tenir tranquilles. Quelquefois il se réfugie dans un silence arrogant ; quelquefois il les traite avec une froideur obstinée. S'ils connaissaient un peu la nature humaine, ils comprendraient et se tairaient. Mais ils refusent de se taire. Et qu'arrive-t-il ? Qu'arrive-t-il toujours en semblables circonstances ? Le Très Honorable Gentleman, obligé à regret d'agir, envoie son valet dire avec beaucoup de grâce : « Nous ne pouvons tolérer ces gémissements devant notre porte. » Tel est exactement, Sir, le cas de l'Agriculture, cette beauté que tout le monde a courtisée et qu'un amant vient de trahir. »

Il est impossible de donner une idée de l'effet produit. Le ton y ajoutait beaucoup. Tout était dit d'une voix basse et monotone qui se taisait quand les applaudissements et les rires devenaient trop forts, puis reprenait toujours semblable, sans effort apparent, comme un courant continu d'humour et de blâme qui tombait goutte à goutte sur la forme massive du Ministre. La Chambre était à la fois ravie et honteuse ; effrayée de la puissance de l'homme qu'elle osait braver, elle applaudissait sans le regarder. Peel tirait son chapeau sur les yeux et ne pouvait cacher des mouvements nerveux et Lord John Russell murmurait : « Tout cela est vrai », et même le sauvage Ellice riait et Macaulay semblait heureux.



Les vacances parlementaires vinrent heureusement donner un peu de répit à Sir Robert. Il eut plaisir à retrouver sa famille à la campagne ; ce ministre sévère était le plus tendre des maris et des pères. Sans doute Disraëli qui éprouvait lui-même si fort tous les sentiments domestiques aurait-il eu pitié s'il avait pu lire les lettres que recevait Lady Peel. « Mon très cher amour, je ne puis supporter plus longtemps cette séparation. Une sorte de lassitude et de langueur me déprime. Rentrer vers deux ou trois heures du matin, dans une maison désolée, trouver notre chambre, avec votre table à coiffer et vos flacons, la nursery abandonnée, tous les salons silencieux et inoccupés, c'en est quelquefois plus que je ne puis supporter... Dites à la petite Julia que j'ai sa montre, que je la remonte tous les soirs et la surveille. » Mais la face éclairée des hommes reste presque toujours cachée à ceux qui ne les connaissent que dans la vie publique. Peel et Disraëli s'affrontaient, tous deux injustes, tous deux estimables, tous deux fermés. Deux chevaliers masqués combattaient ; leurs lances ne rencontraient plus que le métal ; jamais plus, pour l'un ni pour l'autre, la visière ne devait être soulevée.

Loin du Parlement, Peel reprit confiance. Près de sa charmante femme, dans son beau château de Drayton, il retrouvait un monde harmonieux dont il était maître absolu, une atmosphère de confiance et de louanges dans laquelle l'espoir se reformait. En somme la session s'était achevée sans défaite et le

laissait aussi puissant que jamais. Les whigs n'ayant pas de majorité pour gouverner eux-mêmes avaient intérêt à le soutenir ; sans doute les gentilshommes campagnards le haïssaient maintenant, mais ils continueraient à le craindre et le serviraient comme des moutons. Il avait perdu leur cœur, non leur vote. Cobden disait encore que « ni le Grand Turc ni l'Empereur de Russie n'avaient plus de pouvoir que Peel. » Vu avec le recul de la solitude, le petit Disraëli semblait un moucheron à ce lion.

Cependant le mois de juillet était pluvieux et la pluie, qui avait noyé le tournoi d'Eglinton, formait lentement le torrent qui allait balayer Peel.



A Dizzy, qui demandait des nouvelles de la récolte, Sarah répondit : « Il pleut tellement qu'une colombe ne trouverait pas un coin sec dans ce déluge. La récolte sera très mauvaise. » Au mois d'août, Peel apprit qu'une maladie s'était attaquée aux pommes de terre. La crainte de voir l'Angleterre affamée coïncidait si bien avec les théories libre-échangistes auxquelles ses sentiments l'attachaient de plus en plus, qu'il s'y abandonna avec passion. Tout de suite il employa le mot de « famine ». Pas de pommes de terre, donc famine en Irlande ; pas de blé en Angleterre pour venir en aide à l'Irlande, donc pas d'autre solution que de supprimer les droits sur les blés et d'autoriser enfin la libre entrée de la nourriture. Oui, il fallait ouvrir les ports, supprimer ces droits monstrueux. Qu'allait dire le Parti ? Ne crierait-il pas encore à la trahison ?

Peu importait ; Peel avait soif de martyre. Cobden et Bright l'approuveraient. Disraëli ferait un discours sarcastique dont la Chambre s'amuserait une heure, mais Peel serait devant la postérité l'homme bienfaisant qui a sacrifié les intérêts d'un parti à ceux du pays.

Bientôt Londres apprit que quatre conseils de cabinet avaient été convoqués la même semaine ; que Peel rejetant les doctrines qui lui avaient valu le pouvoir, voulait supprimer les droits sur les blés ; que Lord Stanley avait menacé de donner sa démission ; que le gouvernement était plus malade encore que les pommes de terre. La panique de Peel surprenait tout le monde. Lord Stanley disait qu'il ne comprenait pas ; on ne saurait rien de certain sur la récolte avant deux mois ; l'entrée des blés ne nourrirait pas les Irlandais qui n'avaient pas un penny pour en acheter. D'ailleurs Peel parlait de maintenir des droits modérés pendant trois ans, et dans trois ans, la famine serait loin. Le Premier répondit que la crise était mondiale, que toutes les nations interdisaient déjà l'exportation de nourriture. « Alors, dit Stanley, s'il n'y a rien à importer, pourquoi changer toute la politique douanière du pays ? » Mais il ne voyait pas que la décision était sentimentale et non rationnelle. Dans l'émoi général les gens demandaient : « Que pense le Duc ? » Le Duc n'aimait pas cette aventure. Il disait : « Ces pommes de terre pourries ont fait tout le mal ; elles ont mis peel dans sa damnée terreur ». Et il grognait : « Jamais vu un homme dans un pareil état de panique. « Mais le Duc, de Plus en plus figé dans sa flexible rigidité, mettait son point

d'honneur à obéir aux ordres quels qu'ils fussent, et se tenait prêt à commander une fois encore : « My Lords, demi-tour à droite : Marche ! » Disraëli apprit les nouvelles alors qu'il faisait un nouveau séjour à Paris et pensa : « Ces pommes de terre pourries vont changer le sort du monde. » Thiers lui dit : « Si c'est une vraie famine, Peel est un grand homme. Si c'est une fausse famine, il sera ridicule. »

Quand la décision fut définitive, Stanley se retira ; tous les ministres le suivirent. La Reine appela Lord John Russell qui rendit aussitôt à Peel la coupe empoisonnée que celui-ci lui tendait. Mais Peel trouverait bon goût à la cigüe. Il dit à la Reine : « Je serai votre Ministre quoi qu'il arrive. » A un ami, il écrivit : « C'est un étrange rêve ; je me sens comme un homme qui revient à la vie. » Ce que d'autres appelaient trahison était à ses yeux pieuse conversion. La Reine, le Prince Albert, ardents libre-échangistes, lui répétaient qu'il sauvait le pays. Il se savait invincible puisque personne ne voulait le remplacer. Tout irait bien. Comme Ulysse, il était le seul qui pût tendre cet arc.

Le Parlement rentra. Aux Lords, un parti protectionniste dirigé par Stanley s'était formé contre Peel. Croker, qui avait été faire une enquête en Irlande, avertit son chef que, comme avait dit Thiers, c'était une fausse famine. John Manners écrivit à Disraëli : « La famine est une histoire à dormir debout et les perspectives de récolte pour l'an prochain sont admirables. » Mais l'Irlande n'avait pas plus de rapports avec la décision de Peel que le Kamchatka. Il faisait sa crise intellectuelle et rien n'aurait pu l'arrêter.

Dès la première séance il informa le parti que toutes ses idées économiques étaient changées. Les gentils-hommes campagnards écoutèrent avec horreur ses déclarations, mais elles étaient prononcées sur un ton d'autorité tel qu'on n'entendait pas même un murmure. D'ailleurs, dans cette marche au martyre, le Premier Ministre gardait toute sa maîtrise de tacticien. Un jour Gladstone, se levant pour parler, avait demandé à voix basse à Sir Robert : « Serai-je bref et précis ? — Non, avait répondu le Chef, soyez long et diffus. » Ce fut cette méthode qu'il appliqua lui-même en cette difficile séance. A une Chambre étonnée il parla sans fin du prix du lin, du prix de la laine, intercala une dissertation sur le lard, une autre sur les contrats de bœuf salé pour la marine, et tout cela était si banal, si terne, que l'auditoire, voyant la forme familière de Sir Robert debout devant sa boîte rouge et en face de lui la face désolée de Sir John, comme toujours à demi dissimulée sous un chapeau à larges bords, se demandait si tout ce drame n'était pas un rêve. Tel était l'art de ce maître en débats parlementaires qui savait l'importance, en certains cas, d'abaisser le ton du débat, de lui donner un air de petitesse et, comme disait Disraëli, de remonter de la machine à vapeur à la bouilloire.

Il semblait que le rideau, malgré tout, allait tomber sur un succès gouvernemental quand Disraëli se leva. Après quelques phrases sur le ton du Premier Ministre, ton insupportable de la part d'un homme qui venait annoncer le renversement total de sa politique, il continua de sa voix égale, les pouces dans les entournaux de son gilet : « Sir, il est difficile de trouver dans

d'honneur à obéir aux ordres quels qu'ils fussent, et se tenait prêt à commander une fois encore : « My Lords, demi-tour à droite : Marche ! » Disraëli apprit les nouvelles alors qu'il faisait un nouveau séjour à Paris et pensa : « Ces pommes de terre pourries vont changer le sort du monde. » Thiers lui dit : « Si c'est une vraie famine, Peel est un grand homme. Si c'est une fausse famine, il sera ridicule. »

Quand la décision fut définitive, Stanley se retira ; tous les ministres le suivirent. La Reine appela Lord John Russell qui rendit aussitôt à Peel la coupe empoisonnée que celui-ci lui tendait. Mais Peel trouverait bon goût à la cigüe. Il dit à la Reine : « Je serai votre Ministre quoi qu'il arrive. » A un ami, il écrivit : « C'est un étrange rêve ; je me sens comme un homme qui revient à la vie. » Ce que d'autres appelaient trahison était à ses yeux pieuse conversion. La Reine, le Prince Albert, ardents libre-échangistes, lui répétaient qu'il sauvait le pays. Il se savait invincible puisque personne ne voulait le remplacer. Tout irait bien. Comme Ulysse, il était le seul qui pût tendre cet arc.

Le Parlement rentra. Aux Lords, un parti protectionniste dirigé par Stanley s'était formé contre Peel. Croker, qui avait été faire une enquête en Irlande, avertit son chef que, comme avait dit Thiers, c'était une fausse famine. John Manners écrivit à Disraëli : « La famine est une histoire à dormir debout et les perspectives de récolte pour l'an prochain sont admirables. » Mais l'Irlande n'avait pas plus de rapports avec la décision de Peel que le Kamchatka. Il faisait sa crise intellectuelle et rien n'aurait pu l'arrêter.

Dès la première séance il informa le parti que toutes ses idées économiques étaient changées. Les gentils-hommes campagnards écoutèrent avec horreur ses déclarations, mais elles étaient prononcées sur un ton d'autorité tel qu'on n'entendait pas même un murmure. D'ailleurs, dans cette marche au martyre, le Premier Ministre gardait toute sa maîtrise de tacticien. Un jour Gladstone, se levant pour parler, avait demandé à voix basse à Sir Robert : « Serai-je bref et précis ? — Non, avait répondu le Chef, soyez long et diffus. » Ce fut cette méthode qu'il appliqua lui-même en cette difficile séance. A une Chambre étonnée il parla sans fin du prix du lin, du prix de la laine, intercala une dissertation sur le lard, une autre sur les contrats de bœuf salé pour la marine, et tout cela était si banal, si terne, que l'auditoire, voyant la forme familière de Sir Robert debout devant sa boîte rouge et en face de lui la face désolée de Sir John, comme toujours à demi dissimulée sous un chapeau à larges bords, se demandait si tout ce drame n'était pas un rêve. Tel était l'art de ce maître en débats parlementaires qui savait l'importance, en certains cas, d'abaisser le ton du débat, de lui donner un air de petitesse et, comme disait Disraëli, de remonter de la machine à vapeur à la bouilloire.

Il semblait que le rideau, malgré tout, allait tomber sur un succès gouvernemental quand Disraëli se leva. Après quelques phrases sur le ton du Premier Ministre, ton insupportable de la part d'un homme qui venait annoncer le renversement total de sa politique, il continua de sa voix égale, les pouces dans les entournaures de son gilet : « Sir, il est difficile de trouver dans

l'histoire un parallèle à la position du Très Honorable Gentleman. Le seul auquel je puisse penser est un incident de la dernière guerre du Levant. Je me souviens qu'au temps de cette grande lutte et quand l'existence de l'Empire Ottoman était en question, le Sultan fit construire une immense flotte pour défendre son Empire. Les équipages furent composés d'hommes d'élite, des officiers les meilleurs qu'on put trouver et tous, hommes et officiers, furent récompensés avant la bataille. Jamais une si belle expédition n'avait quitté les Dardanelles depuis les jours du grand Soliman. Le Sultan en personne assista au départ ; tous les muftis prièrent pour l'expédition comme tous les muftis, chez nous, ont prié pour le succès des dernières élections. La flotte partit, mais quelle fut la consternation du Sultan quand il vit que le Grand Amiral gouvernait tout droit vers les ports de l'ennemi. Sir, le Grand Amiral, en cette occasion, fut très dif-famé. Lui aussi on l'appela un traître et lui aussi il se justifia. « Il est vrai, dit-il, que je me suis placé à la tête de cette vaillante Armada, il est vrai que mon souverain m'a embrassé, il est vrai que tous les muftis de l'Empire ont prié pour le succès de l'expédition, mais je n'aime pas la guerre, je ne vois aucune raison pour prolonger cette lutte et mon seul objet, en acceptant le commandement, était de terminer la campagne en trahissant promptement mon maître. » (Formidables acclamations tories).

Politique libre-échangiste ou politique protectrice, Disraëli admettait fort bien qu'on préférât l'une ou l'autre, mais ce qui était inadmissible, c'était qu'un Parlement élu pour faire l'une se glorifiât de faire

l'autre, c'était qu'un homme désigné à son souverain par la confiance d'un parti vint dire que la confiance de ce souverain lui permettait de mépriser ce parti, et qu'il se souciait peu du jugement de la Chambre, étant sûr de celui de la postérité.

Les acclamations durèrent plusieurs minutes et elles n'allaient plus seulement à l'artiste, à l'orateur ; l'homme d'État avait trouvé le terrain solide. Dès la fin de la séance les gentilshommes campagnards entourèrent Disraëli et parlèrent de la formation d'un parti protectionniste aux Communes, pour résister au Premier Ministre.



Depuis trois ans déjà, Disraëli voyait beaucoup un membre du Parlement bien différent de lui-même, Lord George Bentinck, fils du duc de Portland. Lord George Bentinck était surtout connu comme le propriétaire de l'une des plus belles écuries de course du royaume. Dictateur du monde des courses il en avait chassé les jockeys malhonnêtes. Il y était justement respecté. Malgré sa sévérité qui était grande, ses palefreniers l'adoraient. Ils appréciaient sa parfaite franchise et la force de son amour pour les chevaux. Tout cheval sorti d'un de ses produits, fût-ce à la seconde génération, était appuyé par les paris de Lord George ; tout cheval entré dans ses écuries n'en sortait plus jusqu'à sa mort. Il eût considéré comme ingrat de vendre un vieux cheval parce qu'il ne pouvait plus courir.

Membre du Parlement depuis huit ans, il n'y avait

camais pris la parole. Il traitait la Chambre comme un club. Souvent, le soir, quand il y entrait, on voyait le jol rouge de l'habit de chasse passer légèrement sous le grand pardessus blanc. Son influence venait pour une part de ce qu'il était l'ami intime et le compagnon de tous les membres qui s'intéressaient aux chevaux (et ils étaient fort nombreux), plus encore de l'estime que toute la Chambre avait pour son caractère. On le savait violent, mais aussi fidèle à ses amitiés que tenace dans ses haines et, malgré une assez faible culture, d'un jugement clair et sain.

Depuis 1842, Disraëli fréquentait Lord George avec beaucoup d'assiduité. Entre l'homme de plein air, qui ouvrait rarement un livre, et l'écrivain un peu efféminé qui s'imposait parfois le cheval comme un devoir, il semblait qu'une amitié fût difficile. Mais, sans doute par contraste, Disraëli était irrésistiblement attiré par de tels êtres magnifiques et frustes. Parce qu'il était douloureusement conscient des mouvements presque morbides de sa sensibilité, il admirait cette splendide inconscience. Par amitié pour Lord George, il avait été jusqu'à prendre une part avec lui dans une pouliche de très bon sang, *Kitty*, fille d'un gagnant du Derby. L'entraîneur, John Kent, regardait sans confiance cet homme étrange et pâle qui traversait les écuries avec des précautions maladroites et parlait des chevaux dans un langage profane. Il croyait remarquer que le bizarre visiteur feignait pour les choses du turf un intérêt qu'il n'éprouvait pas et que, loin de se laisser convertir par Lord George à la religion des courses, il cherchait à le gagner à celle de la politique. Quelquefois, le soir, quand

l'entraîneur venait rendre compte des galops de la journée, il trouvait son maître et l'ami de celui-ci assis devant le feu et compulsant des Livres Bleus. Lord George passait sa main sur ses yeux avec fatigue, et John Kent quittait la chambre avec une impression d'inquiétude et de tristesse.

Le jour où Sir Robert Peel annonça son changement de front, Lord George Bentinck sortit de son silence comme un fauve de son antre. Il avait une horreur naturelle de la déloyauté et se montra le plus ardent à souhaiter la formation immédiate d'un parti protectionniste dont Disraëli, tout de suite, lui demanda d'être le leader à la Chambre des Communes. Bentinck répondit : « Homme sans instruction et qu'aucun goût n'attire à la vie politique, je connais mon incapacité, mais j'accepterai si l'on a besoin de moi. » On avait besoin de lui ; son rang et sa dignité rassuraient ceux qui auraient hésité à suivre Disraëli et il se révéla d'ailleurs dans la lutte beaucoup plus redoutable qu'on ne l'eût pensé. Il avait une curieuse petite voix qu'il semblait arracher avec peine à ce corps puissant, des gestes bizarres, une incapacité à s'arrêter quand il avait commencé à parler, mais sa volonté était inébranlable. Par un patient travail, il accumulait les faits et les chiffres qu'il citait ensuite avec une violence inouïe. On comprendra la sincérité et la force du sentiment qui le faisait agir quand on saura que, le jour où il accepta la position de leader des protectionnistes, il donna l'ordre de vendre tous ses chevaux. Les tristes pressentiments de l'entraîneur n'avaient été que trop justes. Désormais on vit Bentinck assidu à toutes les séances et, comme c'était un trait de sa famille que

de s'endormir facilement après les repas, il s'imposa de jeûner chaque jour jusqu'au moment où il sortirait de la Chambre. Ce régime, joint à l'effet du travail cérébral sur un homme qui aimait à vivre au grand air eut les plus mauvais effets sur sa santé.

« Bentinck et Disraëli, un joli couple ! » disaient en riant les amis de Peel. Mais le vote, en première lecture, de la loi sur les blés montra que 112 membres du parti seulement avaient voté pour Peel, alors que 240 d'entre eux « maintenaient avec Bentinck la chasteté de leur honneur ». Le ministère avait cependant une majorité, mais faite en grande partie de ses adversaires libéraux ; il était évident qu'elle l'abandonnerait la loi votée, et que dès ce jour Peel était condamné. Pendant les trois lectures de la loi, Disraëli et Bentinck le menèrent durement. Il semblait désormais qu'on pût tout lui dire. Plus les épithètes qu'on lui appliquait étaient violentes, plus la Chambre paraissait satisfaite. Disraëli l'appelait : « cambrioleur des intelligences, voleur de systèmes », parlait de ce spéculateur politique qui achetait un parti au plus bas cours et le revendait au plus haut. Bentinck, moins ingénieux, était plus brutal ; il choquait le doux et chevaleresque John Manners par son manque de tact. Quand Peel se levait pour répondre et prononçait le mot « honneur », la Chambre l'accueillait par des cris de dérision et des gestes de mépris. Plusieurs fois le Speaker, ému et impuissant, crut que le grand Ministre allait pleurer.

Après ces durs débats, qui souvent se terminaient à quatre ou cinq heures du matin, Disraëli rentrant chez lui trouvait Mary-Ann levée, un grand feu de

bois dans la cheminée et toutes les lumières allumées. « Des lumières, beaucoup de lumières », réclamait Mary-Ann qui voulait que l'impression de son mari, rentrant, fût de réconfort et de gaieté. Quelquefois elle venait en voiture à la porte du Parlement et l'attendait là une partie de la nuit, un repas froid sur ses genoux. On racontait que son dévouement était tel qu'accompagnant Dizzy à la Chambre, un jour de grand débat, et ayant eu la main broyée par une portière qu'avait refermée trop brusquement un valet de pied, elle avait eu le courage de ne rien dire jusqu'au moment où son mari l'avait quittée, cela afin de ne point le troubler en un moment où il avait besoin de calme. Lady Peel, elle aussi, de la campagne, soutenait son mari par des lettres touchantes : « Je lis les journaux jusqu'à ce que tout courage me manque... Je ne vous demande qu'une chose : êtes-vous sûr, au moins, de pouvoir prouver votre désintéressement et la sagesse de votre conduite ? Vous accordera-t-on justice après ces cruelles injures ? Si cela est, je puis retrouver du courage... Hélas, je crois maintenant au Destin ; je sais que le mien sera troublé. Puisse Dieu vous diriger en toutes choses et vous conserver ! Je ne suis qu'un pauvre roseau, mais appuyez-vous sur moi, là vous trouverez toujours fidélité et affection. »

Les Lords auraient pu arrêter la loi, mais le duc de Wellington la fit voter. L'air sombre, chapeau sur les yeux, il était d'une humeur de chien et répondait aux opposants : « Je suis tout à fait de votre opinion, Sir, c'est là un damné gâchis... Mais je dois considérer la pax du pays et celle de la Reine. » Punch publia un

petit entrefilet : « *Bigamie* : Un homme nommé Peel a été amené hier devant le magistrat, M. Bull, accusé d'avoir épousé une femme nommée Libre Échange, sa première femme, Agriculture, étant encore vivante. »

Le soir même du jour où la loi sur les blés fut votée en troisième lecture, Sir Robert fut renversé par une coalition de protectionnistes et de whigs. Son voisin murmura à son oreille : « On dit que nous sommes battus par 75 voix. » Sir Robert ne répondit pas et ne tourna même pas la tête ; il devint très grave et avança le menton, ce qui était son habitude quand il souffrait et ne voulait pas parler.

●

VII

LEADER

Les grands esprits doivent attendre le succès de grandes variétés, de grands talents et de rien d'autre.

DISRAËLI.

Amertume de la victoire. Dans leur longue course vers la mort les hommes imaginent des haltes agréables ; encore quelques pas, l'étape du jour sera faite et ce sera le repos autour des feux. Mais, dans le cours continu du temps, il n'est ni repos, ni haltes. Chaque soir, le passé est un rêve et l'avenir un mystère.

Le géant qui avait méprisé David gisait abattu en travers de la route. Les troupes conservatrices, coupées en deux, fuyaient par des routes opposées. Lord John Russell et ses libéraux, sans adversaires, prenaient le pouvoir. Qu'allait-il advenir, en ce grand désarroi, de Benjamin Disraëli ?

Il avait beaucoup appris pendant ses cinq ans de campagne. Manners, Bentinck, juges sévères, l'avaient trouvé bon compagnon d'armes. Il avait gagné leur confiance ; il savait qu'il la méritait. Bien qu'il se sût très supérieur à Bentinck et qu'il éprouvât un désir

fou de devenir leadèr du parti, il était résolu à servir comme lieutenant, sans arrière-pensée, tant que Bentinck garderait le commandement. Il avait appris que le loyalisme et le courage font plus pour un homme que l'éclat de ses vêtements ou de ses propos, que la fausse grandeur ne tient pas, que la fidélité à un parti, même ingrat, est une vertu politique nécessaire. Il valait mieux, beaucoup mieux, que le jeune dandy entré au Parlement en 1837.

Mais sa situation n'était pas solide. Les amis de Peel, Gladstone, Graham, toute l'élite intellectuelle du parti, le haïssaient et juraient de ne jamais se réunir à lui. A la cour, la Reine et surtout le Prince Albert, homme austère et pur, le considéraient comme un ambitieux sans principes qui, par dépit, avait torturé leur digne et cher Sir Robert. Les gentlemen campagnards qui, dans l'émotion de la bataille, l'avaient suivi sans trop réfléchir s'étaient repris. Bien qu'il s'habillât maintenant de noir, la seule forme de son visage lui donnait, au milieu d'eux, l'air d'un ibis ou d'un flamand égaré dans une basse-cour anglaise. Quand le soleil éclairait les bancs conservateurs, toutes les faces devenaient plus blanches, la sienne plus noire. Son érudition les inquiétait. Pour les rassurer, il cherchait à éteindre son esprit. Au sortir d'une conversation avec lui, un puissant propriétaire terrien avait déclaré que M. Disraëli n'était pas un homme très intelligent, mais que c'était certainement un très brave homme. Bonne impression, mais trop rare.

Au fond, les conservateurs étaient épouvantés d'avoir renversé Peel. Témoins de cette chute, ils n'y croyaient pas. Comment un escamoteur hébraïque aux

boucles noires avait-il fait disparaître ainsi cette grande et belle figure ? A la personne de Disraëli s'attachait, dans leur esprit, non plus le ridicule, mais un prestige sinistre. Le masque de dandy arraché découvrait un magicien puissant mais néfaste. Le plus grave était que Lord Stanley, leader du parti protectionniste à la Chambre des Lords, et son véritable chef, n'avait jamais aimé Disraëli. Sans doute n'aurait-il plus dit, comme autrefois : « Si ce coquin en est, je me retire. » Il avouait que, pendant ces cinq ans, la conduite de Disraëli ne lui avait donné aucune raison de douter de sa loyauté. Mais il éprouvait à son égard une hostilité presque physique. Stanley était un grand seigneur du XVIII^e siècle, nonchalant et moqueur, de caractère hautain et de manières gaies. Il se piquait de faire tout assez bien et de ne rien faire trop bien. Il traduisait Homère en vers anglais passables. Un de ses chevaux était arrivé second dans le Derby. Mais il n'avait pas de programme politique et rien ne l'eût ennuyé davantage que d'en rédiger un. Il avait horreur des retours aux principes et des explications de conduite. Il aimait qu'on fût calme et négligent. La panique légumineuse de Peel l'avait agacé ; l'âpre ambition de Disraëli ne lui déplaisait pas moins. Homme de premier mouvement, tout de suite fatigué de la lutte, il craignait la durable activité des plébéiens. Tout en reconnaissant le talent et peut-être l'honnêteté — qui savait ? — de ce Disraëli, il jugeait que son droit était de ne pas l'inviter à dîner chez lui, donc de ne pas l'avoir comme collègue à la direction du parti.



Dans ce moment où il importait de rassurer un Parlement méfiant, de dissiper l'air d'étrangeté accumulé autour de son nom, Benjamin Disraëli, M. P. fit l'action la plus déraisonnable qu'on pût imaginer : il publia un roman mystique.

Ce roman, qui avait pour titre *Tancrède*, était l'histoire d'un jeune seigneur anglais qui fait un pèlerinage au Saint-Sépulcre pour essayer de comprendre le mystère asiatique. C'était surtout un prétexte pour l'auteur à développer sa théorie du Judaïsme et sa théorie de l'Église. Pour Disraëli, le rôle de l'Église était de défendre, dans une société matérialiste, certains principes sémitiques exposés dans les deux Testaments et dont le principal était la croyance au rôle du Divin et du Spirituel en ce monde. C'était un lieu commun, parmi les esprits sommaires, que d'expliquer Disraëli en disant de lui : « C'est un Oriental. » Classement inexact, jugement par trop dépourvu de nuances. Élevé en Anglais, formé par la pensée anglaise, entouré d'amis anglais, passionnément attaché à l'Angleterre, il était bien plus différent encore d'un Juif Oriental que d'un homme comme George Bentinck. Mais il était très différent aussi de ses amis Anglais de sang. En particulier, il avait en commun avec les Orientaux ce double sentiment de désirer les biens de ce monde et d'en apercevoir le néant.

Tancrède était un livre étrange, courageux et imprudent. Il choqua beaucoup. Carlyle jugea insupportable les « jacasseries juives » de Disraëli et demanda « com-

bien de temps John Bull permettrait à cet absurde singe de danser sur son ventre ? » Heureusement pour Disraëli, beaucoup de ses collègues du parti ne lisaient jamais. Mais peu de temps après la chute de Peel, les circonstances l'amènèrent à exposer sa doctrine en pleine Chambre des Communes. Lionel de Rothschild avait été élu au Parlement par la Cité de Londres et ne pouvait siéger, la loi exigeant le serment sur la vraie foi d'un Chrétien. Lord John Russell, fidèle à la doctrine libérale « Tout Anglais né en Angleterre a droit à tous les avantages de la constitution », proposa de supprimer la formule. Tout le parti protectionniste vota contre Russell, sauf Disraëli et Bentinck, et ce dernier seulement par amitié pour Disraëli. Celui-ci prononça un grand discours où il expliqua à une Chambre étonnée que la plus néfaste erreur, pour un parti conservateur, est de persécuter les Juifs, race essentiellement conservatrice que l'on rejette par ce traitement vers les partis de révolution et de désordre, auxquels ils apportent une direction intellectuelle redoutable. Pour lui, c'était comme Chrétien qu'il voterait pour les Juifs. « Vous enseignez à vos enfants l'histoire des Juifs ; les jours de fête vous lisez à vos peuples les exploits des héros Juifs ; chaque dimanche, si vous désirez chanter les louanges du Très-Haut, ou trouver consolation dans votre douleur, vous cherchez l'expression de ces sentiments dans les chants des poètes juifs. C'est en exacte proportion de la sincérité de votre foi que vous devriez souhaiter accomplir ce grand acte de justice naturelle... » La Chambre écoutait avec impatience et, de différents côtés, on cria : « Oh ! Oh ! » mais Disraëli conclut :

« Je ne puis siéger dans cette Chambre s'il existe un malentendu quant à mes opinions sur ce sujet. Quelles que puissent être les conséquences pour moi, je ne puis exprimer un vote qui ne serait pas conforme à ce que je crois être les vrais principes religieux. Oui, c'est comme Chrétien que je ne prendrai pas sur moi la terrible responsabilité d'exclure ceux qui appartiennent à la religion au sein de laquelle était né mon Seigneur et mon Sauveur. »

Il s'assit au milieu d'un profond silence. Pas un des membres de son parti ne l'applaudit. Sur les bancs opposés, Lord John Russell se tourna vers un voisin et lui dit avec admiration : « Il faut bien du courage à un chef de parti pour défendre ainsi des doctrines dont ses amis ont horreur. »

*
* *

Le parti fit savoir à Bentinck que sa conduite dans l'affaire Rothschild n'avait pas été approuvée. Il donna sa démission de leader. Peu de temps après on le trouva mort dans un champ ; il était tombé sur la face ; un spasme du cœur, dirent les médecins. C'était un homme peu habitué au travail de l'esprit ; le changement d'habitudes qu'il s'était imposé, la privation de ses exercices habituels avaient ruiné sa santé. En outre, un grand chagrin l'avait abattu. Sa seule ambition avait toujours été de gagner le Derby et il n'y avait jamais réussi. Or un des chevaux qu'il avait vendus pour se consacrer à la politique, *Surplice*, venait d'arriver premier dans cette course. C'était une dure déception, mais Lord George ne regrettait jamais d'avoir

fait ce qu'il considérait être son devoir. Dans ses derniers jours, quand ses amis le priaient de prendre un peu de repos, il avait coutume de répondre : « Celui qui sauve la vie la perdra. » Sa mort attrista beaucoup Disraëli. Il s'était attaché de tout cœur à cet ami rude, mais juste, qui avait dit plus d'une fois à ceux qui doutaient de son lieutenant : « Je n'ai pas la prétention de savoir grand'chose, mais je m'y connais en hommes et en chevaux. »

Bentinck disparu, Disraëli perdait son plus solide appui. Quand on parla du choix d'un nouveau leader, plusieurs noms furent prononcés ; le sien n'en était pas. Stanley lui écrivit une lettre, polie dans sa forme, insolente dans son fond, pour lui suggérer de servir sous les ordres d'un chef nominal, Disraëli faisant le travail réel, mais l'autre portant le titre de leader ; Disraëli refusa d'accepter tous les risques sans l'honneur. Le départ de Peel et de ses amis avait laissé les protectionnistes sans un orateur. Alors que dans l'ancien parti conservateur, riche de Gladstone et de plusieurs autres, il aurait dû attendre longtemps, très longtemps, sa promotion, la scission faisait de lui le premier, qu'on le voulût ou non. Stanley résista tant qu'il put. Enfin il finit par offrir de faire diriger le parti aux Communes par un comité de trois : Granby, Herries, Disraëli. « Sieyès, Roger Ducôs et Napoléon Bonaparte », dit un vieux Ministre en apprenant la nouvelle.

Trois semaines plus tard, il n'était plus question des deux autres et aux yeux de tous Disraëli apparut comme le leader officiel de l'opposition ; Lord Melbourne, qui vivait encore, se souvint alors de ce jeune

homme bouclé qui lui avait répondu chez Caroline Norton : « Je veux être Premier Ministre. »

« Par Dieu, dit-il, le garçon le fera. »

*
* *

Etre le chef reconnu d'un grand parti aux Communes, certes c'était un grand pas sur le chemin du pouvoir, mais une idée que Disraëli apercevait de plus en plus clairement, c'est qu'en Angleterre et dans une certaine société politique un homme n'est rien s'il ne possède une terre. Il ne trouvait pas ce préjugé absurde. Un propriétaire terrien, en se promenant sur son domaine, en parlant avec ses fermiers, apprend l'état réel des sentiments, des besoins, entend les plaintes des agriculteurs, se rend compte de l'effet des lois qu'il a votées. Un habitant de Londres et qui passe sa vie dans les salons et à la Chambre ne peut être qu'un théoricien. Un esprit a besoin, à intervalles rapprochés, du contact avec la terre. Après une saison de vie urbaine le calme et la beauté de la nature végétale apaisent le tumulte des pensées. Disraëli aimait passionnément les arbres et les fleurs ; son rêve était depuis longtemps d'acquérir une grande maison dans ce comté de Bucks auquel il s'était attaché.

Il y en avait une à vendre, pas très loin de Bradenham ; c'était le manoir de Hughenden. Disraëli et ses frères y avaient été bien souvent dans leur enfance, jouer, puis flirter. Ils connaissaient le beau parc, les vastes forêts de hêtres et de pins, les croupes onduleuses des prairies, le petit ruisseau de la vallée et ses truites embusquées, la terrasse qu'abritait une


pergola fleurie. On leur avait cent fois conté l'histoire du domaine, donné à Odo, évêque de Bayeux, par Guillaume le Conquérant ; Richard de Montfort y avait vécu et le fameux comte de Chesterfield ; rien n'aurait pu faire à Disraëli un plaisir plus vif que de devenir seigneur de Hughenden. Mais il n'avait pas d'argent. Au moment de son mariage, ses dettes de jeunesse augmentées des intérêts exigés par les usuriers et des dettes de ses amis pour lesquels il s'était porté garant, s'élevaient à vingt mille livres. Sa part dans l'héritage de son père serait de dix mille livres et Mr Isaac d'Israëli était tout prêt à consacrer dès à présent cette somme à l'acquisition d'une terre, mais le manoir et les bois valaient trente-cinq mille livres. Où les trouver ?

Au temps où Lord George Bentinck vivait encore, Disraëli lui avait confié son désir et Lord George ayant jugé en effet souhaitable que l'un des chefs du parti agricole fût lui-même un gentilhomme campagnard, avait offert de prêter avec ses frères l'énorme somme. L'accord de principe étant fait, Isaac d'Iraëli avait acheté Hughenden pour son fils. Peu de temps après, il était mort à l'âge de quatre-vingt-un ans, sans presque s'en apercevoir, n'ayant pas cessé jusqu'à la dernière heure d'écouter une lecture faite par Sarah. La même année, et avant que le manoir fût payé, Lord George Bentinck était mort à son tour, mais Disraëli avait rencontré chez les deux frères de son ami la même générosité. Il leur expliqua, avec une franchise naïve et hardie, que la vie serait sans plaisir pour lui et sans utilité pour le parti s'il ne pouvait « jouer le grand jeu ». Ils étaient hommes à comprendre l'impos-

sibilité de vivre sans jouer le grand jeu et Dizzy put écrire à Mary-Ann : « C'est fait et vous voici châtelaine de Hughenden. »

Cet achat eût été justement blâmé par des personnes raisonnables. Mais Disraëli pouvait-il laisser échapper, faute de quelques misérables pièces d'or, l'occasion de posséder un manoir presque semblable à ceux de ses romans, une petite église s'élevant dans le parc même, un presbytère, un ruisseau, des terres, une longue allée de hêtres, palais naturel où les feuilles se croisent en ogive au-dessus d'un tapis d'herbes et de mousse?... Déjà Mary-Ann, parfaite châtelaine, traçait des sentiers dans le bois de sapins qu'ils appelaient la Forêt Allemande et plaçait des bancs rustiques. Disraëli faisait de longues promenades à pied ; sa femme l'accompagnait dans une petite voiture que traînait un poney.

Octobre ; les bois prennent leur livrée d'automne ; le tilleul et le mélèze fardent leurs feuilles jaunies ; les hêtres cuivrés flamboient au soleil ; çà et là un chêne, un orme sont encore verts comme en plein été. Le seigneur et la dame de Hughenden reviennent doucement vers leur manoir. Il a quarante-cinq ans, elle cinquante-sept ; mais il se penche vers elle avec tendresse, elle vers lui avec sa coquetterie. Sur la terrasse, des paons font la roue, éclatants et majestueux. « My dear Lady, que faire d'une terrasse si vous n'avez aussi des paons ? »



VIII

OBSTACLES

« Par Dieu ! Le garçon le fera. » Lord Melbourne était optimiste ; il l'était plus que Disraëli qui, entre le pouvoir et lui, voyait encore un parcours dur, jalonné de mauvais obstacles.

Première barrière. — Bien qu'il fût aux Communes le chef du parti, il ne se sentait pas respecté. Le parti conservateur était Faust ; Disraëli, Méphistophélès. « Je vous rendrai force et jeunesse, mais à une condition : je serai toujours près de vous. » Faust supportait Méphisto, mais ne l'aimait guère. On admettait que le nouveau leader faisait bien son métier. Quand il n'était pas à la Chambre, il compulsait des Livres Bleus, prenait des notes, préparait des discours. Mary-Ann seule maintenait le contact avec le monde et Dizzy laissait enfin paraître ce grand mépris pour la frivolité que le besoin de plaire avait longtemps caché. Souvent, chez des amis, pendant une soirée entière, il prononçait à peine un mot. Il paraissait tellement perdu dans ses pensées qu'on osait à peine lui parler.

Mais les whigs envoyaient sur lui à Stanley des rapports tels qu'un fonctionnaire colonial peut en envoyer au gouverneur sur un chef indigène récem-

ment soumis. « J'ai le sentiment qu'il est compromis et qu'il restera fidèle. » Pendant les vacances parlementaires, on contrôlait jusqu'à son visage : « J'apprends que Disraëli s'exhibe avec une paire de moustaches ; cela est très regrettable ; il devrait attirer l'attention non par une apparence ou un costume outré, mais par ses talents. J'espère qu'il ne prend ce genre qu'à la campagne, dans ses hêtres du Buckinghamshire, et qu'il apparaîtra au monde sous forme plus humaine en janvier. »

Craintes injustes : sa tenue était irréprochable. Chaînes et bagues avaient disparu. Hiver comme été un habit sombre. Si, au temps de ses débuts, sa fébrilité avait pu déplaire, la Chambre devait être maintenant satisfaite par son immobilité. Pendant les séances, il restait assis à son banc, la tête rigide, les bras croisés étroitement liés au corps, les yeux à demi fermés. On ne pouvait le regarder sans penser aux images de pierre de l'ancienne Égypte. Si on l'attaquait avec violence, il affectait de dormir. Si l'attaque le touchait au vif, il regardait légèrement la pointe d'un de ses pieds ou tirait un peu le poignet de sa chemise. C'était le seul signe de vie que l'observateur le plus minutieux pût découvrir en lui. Dans les couloirs même il glissait sans bruit, comme une ombre et, sans paraître percevoir la présence d'objets extérieurs. Quand il parlait, c'était sans gestes, sans effets de voix. Seulement, au moment de prononcer un mot très plaisant, il tirait son mouchoir de sa poche gauche, le passait dans sa main droite, toussait légèrement — A-hem — passait le mouchoir sous son nez, lançait le trait et remettait le mouchoir dans sa main gauche.

D'ailleurs le dressage du corps avait discipliné l'esprit. Disraëli, jadis si nerveux, était devenu parfaitement calme en apparence. Si on le contredisait, il répondait : « Peut-être... » et changeait aussitôt de sujet.

Seconde barrière. — Le parti protectionniste n'avait pas de doctrine. « Comment ? eût dit Stanley. Et la protection ? » La protection ne pouvait servir de programme à un grand parti. Un parti doit avoir une foi. On ne peut pas exciter l'imagination des hommes avec des lois douanières. Et l'imagination seule mène les hommes. D'ailleurs les événements montraient que le crime de Peel avait été moins grand qu'on ne l'avait cru. « Qu'avons-nous soutenu contre Peel ? disait Disraëli. Que le libre-échange ruinerait les fermiers et ne ferait pas baisser le coût de la vie. » Or, le prix de la vie avait baissé et les fermiers étaient aussi prospères qu'au temps de la loi sur les blés. C'était peut-être un hasard ; cela tenait au temps, aux récoltes ; peut-être dans l'avenir un autre climat amènerait-il l'heure de la protection, mais Disraëli, réaliste, acceptait l'événement : l'agriculture n'était pas ruinée. Rétablir les lois sur les blés était donc une idée folle ; on soulèverait le pays, on achèverait le parti. La protection n'était pas seulement morte, elle était damnée.

Cette attitude irritait tout le monde. Les libéraux souhaitaient voir leurs adversaires se lier pour un siècle à cette politique damnée. Lord Stanley demandait non sans apparence de raison : « Était-ce la peine de tant invectiver Sir Robert Peel pour en venir à l'imiter ? »

Stanley n'avait ni le temps, ni l'envie de réfléchir

sur la valeur réelle du libre-échange. Il avait son billard, ses chevaux. Il s'était lié à une politique protectionniste et au diable les conséquences ! Le fidèle John Manners, lui aussi, jugeait que l'honneur commandait de crier : « A bas l'impôt sur le revenu et hurrah pour les douanes ! » Les vieilles légendes d'infidélité politique recommençaient à circuler. Punch caricaturait Disraëli, le représentant tantôt en feu follet que poursuivaient en vain des fermiers déçus ; tantôt en caméléon que John Bull, l'ayant placé sur sa table, regardait avec curiosité ; tantôt en séducteur de village auquel un père sévère, montrant sa fille Agriculture, demande : « Quelles sont vos intentions ? »

Troisième obstacle. — Tant que Sir Robert Peel vivait, il était impossible de refaire sans lui un parti conservateur uni, et impossible de le refaire avec lui. Au début, Disraëli avait trouvé très gênant de venir s'asseoir sur le même banc que l'homme dont il avait brisé la vie, séparé de lui par le seul Gladstone. Depuis qu'il l'avait battu, Sir Robert lui était devenu sympathique. Il ne parlait de lui que pour le louer. Si l'absence de Gladstone risquait de les placer l'un près de l'autre, Disraëli appelait un ami auquel il demandait de s'asseoir entre eux afin d'épargner à Sir Robert un voisinage pénible. Mais Peel le regardait sans colère et l'observait avec gravité. La réussite posthume de sa politique avait apaisé son orgueil. Son visage était de nouveau tranquille, presque heureux. Un soir, comme Disraëli s'asseyait après un beau discours, Gladstone qui était le voisin de Peel entendit celui-ci approuver doucement.

Cette nuit-là la séance se prolongea jusqu'à cinq

heures du matin ; Disraëli en rentrant chez lui trouva sa maison comme toujours illuminée, se coucha, dormit bien, se leva fort tard et sa femme le persuada de faire une promenade en voiture avec elle. Comme ils traversaient Regent's Park, deux cavaliers étrangers arrêterent leur voiture : « M. Disraëli, dirent-ils, vous serez intéressé de savoir que sir Robert Peel a été renversé par son cheval et qu'on l'a porté chez lui dans un état grave. — Grave ? dit Disraëli, j'espère que non. Sa perte serait un grand malheur pour ce pays. » Les deux étrangers parurent surpris et s'éloignèrent.

La nouvelle était vraie ; Peel était sorti à cheval dans la matinée ; il était fatigué par la séance de nuit ; son cheval, rétif, l'avait jeté à terre. Ses souffrances étaient telles que les médecins n'avaient pu explorer complètement les blessures ; Lady Peel était si éperdue qu'on ne lui permettait pas d'entrer dans la chambre du malade, auquel la vue de son chagrin donnait de véritables convulsions. Une foule émue entourait la maison et attendait des nouvelles.

Dans l'après-midi les Londonderry donnèrent une grande fête rustique dans un cottage fleuri de roses, au bord de la Tamise. Lady Londonderry servait le thé à ses hôtes dans des tasses d'or massif. Le maître de la maison serra la main de Disraëli avec une affectueuse anxiété, puis disparut. Quand il revint, longtemps après, il murmura : « Aucun espoir... » Il avait galopé jusque chez Peel tandis que ses violons jouaient et que ses invités mangeaient des glaces.

Le lendemain, au Carlton, Gladstone dit : « Peel est mort en paix avec tout le monde, même avec Disraëli. »

Rachel, le soir, joua *Bajazet* en français et tout Londres se retrouva là. C'était étrange de penser que sir Robert ne serait plus jamais à son banc. « Il avait fait son œuvre, dit Bulwer à Disraëli. Aucun homme ne survit une fois son œuvre faite. » Pourquoi ? Bulwer devenait bien sentencieux. Très sincèrement, Disraëli regrettait son voisin. Pourtant, Peel mort, il semblait plus facile de rallier les Peelites au parti. Mais les Peelites furent réfractaires. Ils jugeaient indigne de leur dévotion à la mémoire de Peel de se joindre si tôt à ses ennemis et ils ne voulaient pas servir sous Disraëli dont ils étaient les anciens. Ils eurent la surprise d'apprendre que Dizzy était prêt à abandonner la direction des Communes à un vétéran peelite. Cette abnégation les étonna jusqu'à l'incrédulité. Elle ne coïncidait pas avec le personnage tel qu'ils l'avaient imaginé. Ils eurent bientôt l'occasion de mettre à l'épreuve sa sincérité. En minorité sur une motion radicale, Lord John Russell donna sa démission. Lord Stanley fut appelé chez la Reine. Elle ne le voyait pas venir sans inquiétude. Le ménage royal était libre-échangiste. Stanley, avec son élégante franchise, dit à la Reine que son parti comptait peu d'hommes de talent et qu'il ne voyait guère le moyen d'y trouver les éléments d'un ministère. Il eut une conférence avec Disraëli. « Pourrait-on, sans l'appui des Peelites, découvrir dans la Chambre des Communes six ou sept conservateurs à peu près intelligents ? » Stanley ne le croyait pas. Disraëli lui dit que, si le parti pouvait obtenir l'appui de Gladstone et de ses amis en le sacrifiant, lui, comme leader, il était prêt au sacrifice ; puis il suggéra quelques noms, un

certain M. Henley par exemple. Lord Stanley haussa les épaules, mais ne fit pas de difficultés. C'était sa manière.

Le lendemain, vers midi, Stanley se fit annoncer chez Disraëli, à Grosvenor Gate. On le fit monter au premier, dans la chambre bleue. Il avait le visage radieux, l'œil gai, souleva, comme il faisait souvent, ses sourcils moqueurs et dit : « *Well !* Nous sommes lancés ! » Puis, il devint sérieux : « J'ai promis à la Reine que j'essaierais de former un gouvernement. » Elle lui avait demandé à qui il comptait confier la direction de la Chambre des Communes et il avait nommé Disraëli. La Reine l'avait interrompu en disant : « Je n'ai pas bonne opinion de Mr Disraëli. Je n'ai pas aimé sa conduite envers le pauvre Sir Robert Peel, et la mort de Sir Robert ne tend pas à diminuer ce sentiment... » Lord Stanley avait répondu : « Madame, Mr Disraëli avait à se faire sa position et à établir une réputation d'orateur brillant. Les hommes qui ont à se faire leur situation, disent et font des choses que peuvent éviter ceux qui ont trouvé la vie toute faite. Personne n'a plus gagné à l'école du Parlement que Mr Disraëli et son ton est tout à fait changé.

— Cela est vrai, avait dit la Reine, mais j'espère qu'ayant atteint cette grande position, il sera désormais modéré. Je l'accepte sur votre garantie.

— Maintenant, dit Lord Stanley à Disraëli tout ému par ce récit, je vais écrire à Gladstone de venir me voir. »

L'entrevue avec Gladstone fut un échec complet. Les Peelites, pour entrer dans le ministère, exigeaient un désaveu officiel de la politique de protection, une

sorte d'amende honorable. C'était à quoi ne pouvait consentir le fier Stanley. Malgré tout il resta de très bonne humeur et convoqua chez lui, pour le lendemain, ses amis de la Chambre des Lords et les membres des Communes indiqués par Disraëli. Mais lorsque celui-ci vit réunis, dans la splendide salle à manger de son chef, cette piteuse assemblée, il perdit confiance. Ce M. Henley qu'il avait loué était assis sur une chaise, les deux mains appuyées sur une grosse canne, ses noirs sourcils noués, les yeux vides de toute pensée avec l'air d'un gardien de prison qui attend un blâme pour brutalité. Les autres le valaient ; dès qu'ils parlèrent, Lord Stanley échangea un regard avec Disraëli qui comprit ce qui se passait dans l'esprit de son chef. Cet homme spirituel, délicat, ne pourrait supporter longtemps un tel spectacle. Il allait tout envoyer au diable. Déjà Disraëli avait commencé à former un vaste programme, à imaginer un long ministère, des élections favorables. Et voilà que l'aventure était finie avant d'avoir commencé. Ah ! si Disraëli avait été le chef, avec quelle patience il eût essayé de former lentement ses collègues. Mais il ne l'était pas et devait subir les caprices de ce grand seigneur excédé. Le but presque touché reculait et peut-être hors de toute atteinte.

Lord Stanley fit signe à Disraëli de se lever et l'emmena au bout de la chambre.

— Cela n'ira jamais, dit-il.

— Ce n'est pas très brillant, mais ne vous hâtez pas trop.

Stanley revint à la table. Il dit que son devoir était de refuser de former un gouvernement, en particulier

faute de membres de la Chambre des Communes. Un des whips, Beresford, bondit et affirma à Lord Stanley qu'il y avait au Carlton plusieurs hommes de valeur qui attendaient d'être appelés. « Qui est au Carlton ? » demanda impatiemment Lord Stanley. « Deedes, dit Beresford. — Peuh ! Ce ne sont pas là des noms que je puisse soumettre à la Reine. *Well, my Lords and gentlemen*, je vous suis très obligé de votre aimable présence, mais la chose est finie. » Tous se dispersèrent, très confus. Henley restait silencieux et farouche. Beresford avait la mine d'un homme qui vient de perdre toute sa fortune à la roulette et continuait à déclarer que Deedes était un homme de premier ordre.

Quand Stanley expliqua à la Chambre des Lords son refus de former un ministère, il fit un brillant parallèle entre la nullité de son propre parti et l'éclat du petit groupe peelite. Il n'était pas toujours facile d'être le lieutenant de Lord Stanley.

IX

LE CRUEL DEVOIR DE MR GLADSTONE

Comme au jeu de rugby parfois un bon demi, ardent malgré les déceptions, sert vingt fois le ballon à des trois-quarts indolents qui n'essaient même pas de charger, ainsi Disraëli dirigeait le pouvoir vers les mains négligentes de Stanley. Sa grande tâche était : l'éducation du Parti ; il avait à le sortir de la protection ; à l'élever du sentiment de caste au sentiment national ; à lui apprendre le souci du confort populaire et de la solidité de l'Empire. Pour remplacer la Protection, il proposait un programme hardi, une Réforme impériale du Parlement : admettre les colonies à participer à l'administration de l'Empire, balancer par leur vote le vote démocratique des villes, introduire ainsi des éléments frais et en finir avec ces absurdes rivalités : Ville-Campagne, Industrie-Agriculture. — « Imagination romanesque », jugea le noble Lord, qui revint à ses plaisirs.

Mais une fois de plus la balle lui fut servie et la Reine le manda à Windsor. Depuis quelques mois, par la mort de son père, il était devenu Lord Derby. De nouveau il vint à Grosvenor Gate et fut introduit dans la chambre bleue. Cette fois il dit à Disraëli :

« Vous serez Chancelier de l'Échiquier. — Je ne connais rien aux Finances, dit Disraëli. — Vous en savez autant qu'en savait Canning... Les bureaux vous donnent les chiffres. » Le lendemain le ministère était formé. La pauvreté du parti en hommes était telle que trois seulement des membres du cabinet avaient déjà été ministres. La Reine jugeait que le ministère se composait du seul Lord Derby. Celui-ci, quand on lui demandait de ses nouvelles, répondait : « Je me porte bien et mes bébés aussi. » Le Duc de Wellington se fit énumérer les nouveaux ministres ; comme il était très vieux, très sourd et que tous les noms étaient nouveaux pour lui, il interrompit l'informateur par des « Qui ? Qui ? » répétés. Les journaux s'emparèrent du mot et le ministère fut connu comme le ministère des « Qui-Qui ? ». Quant au choix de Disraëli comme Chancelier de l'Échiquier, on le jugea le plus ridicule de tous.

Mais que lui importait ? Il était comme une jeune fille le jour de son premier bal. Le grand vieillard Lyndhurst lui rappelait des conversations de jeunesse où il avait exprimé ses désirs, alors puérils, maintenant réalisés. Sarah, au fond de sa solitude campagnarde, se voyait assiégée par des gens du pays qui demandaient des faveurs. Le facteur voulait être nommé à la ville et parlait à miss d'Israëli d'une voix timide et tremblante. Dizzy alla chercher sa robe de Chancelier ; robe de soie noire toute brodée de galons d'or ; elle venait en droite ligne du grand Pitt. « Vous la trouverez très lourde », lui dit le juge qui le reçut. « Je la trouve incroyablement légère, » répondit-il.



Les débuts n'allèrent pas trop mal. La Reine elle-même était amusée par les rapports que le leader de la Chambre des Communes devait lui adresser chaque soir sur la séance : « M. Disraëli (*alias* Dizzy) m'écrit de très curieux rapports, tout à fait dans le style de ses livres. » Derby était assez content de son équipe de débutants. La Chambre attendait les élections. Mais après celles-ci, qui furent défavorables, le malheureux chancelier sentit bien qu'on ne lui laisserait pas longtemps goûter ce rôle auquel il prenait tant de plaisir. Gladstone surtout le guettait.

Sans qu'ils l'eussent souhaité ni l'un ni l'autre, la vie politique prenait lentement figure de duel entre eux. En apparence, ils étaient bons amis. Leurs femmes se rendaient visite. Quelquefois même, après une séance un peu vive, Gladstone entraît dire bonsoir à Mary-Ann. En théorie, les deux hommes étaient conservateurs. Gladstone, avec son amour des nuances indéfinissables, disait qu'il désirait être sur « le versant libéral du parti conservateur plutôt que sur le versant conservateur du parti libéral. » Mais leurs natures se heurtaient et leurs carrières se croisaient. Sans Disraëli, Gladstone eût été le successeur naturel de Peel. C'était l'avis de celui-ci : « Gladstone sera Premier Ministre conservateur », disait-il quelque temps avant sa mort, et quand on lui demandait : « Et Disraëli ? — Nous en ferons un Gouverneur Général des Indes. »

Chacun des deux jugeait l'autre sévèrement. Pour

Gladstone, Disraëli était un homme sans religion, sans foi politique. Pour Disraëli, Gladstone était un faux dévôt qui masquait par des scrupules feints ses adresses de manœuvre. Gladstone avait vécu toute sa vie comme le petit garçon à l'école du dimanche. A Eton, il faisait sa prière, matin et soir. A Oxford, les jeunes gens buvaient moins en 1840 parce que Gladstone y avait été en 1830. Au Parlement il avait été tout de suite l'élève studieux, le disciple aimé de Peel. Disraëli avait vécu en vagabond scolaire et politique. Il avait connu les demeures des usuriers avant celles des ministres et des évêques. Les ennemis de Disraëli disaient qu'il n'était pas un homme honnête. Les ennemis de Gladstone disaient de lui qu'il était un honnête homme dans la pire acception du mot. Les ennemis de Disraëli disaient qu'il n'était pas un chrétien ; les ennemis de Gladstone disaient qu'il était peut-être un excellent chrétien, mais sûrement un détestable païen. Disraëli avait appris à lire dans Molière, dans Voltaire ; Gladstone jugeait que Tartuffe était une comédie de troisième ordre. Disraëli, cynique, murmurait au vieil et austère M. Bright, en l'aidant à remettre son pardessus : « Après tout, M. Bright, nous savons très bien tous les deux ce qui nous amène ici : l'ambition. » Gladstone, inconscient, affirmait : « Well, je ne crois pas que je puisse m'accuser d'avoir jamais beaucoup agi par ambition. » On disait de Gladstone qu'il pouvait persuader les autres de beaucoup de choses et lui-même de n'importe quoi. Disraëli savait persuader les autres mais était sans pouvoir sur lui-même. Gladstone aimait à choisir un principe abstrait et à en déduire ses

préférences. Il avait une tendance à croire que ses désirs étaient ceux du Tout-Puissant. Ce qu'on lui reprochait, ce n'était pas tant d'avoir toujours l'as d'atout dans sa manche, que de prétendre que Dieu l'y avait mis. Disraëli avait horreur des principes abstraits. Il aimait certaines idées parce qu'elles plaisaient à son imagination. Il laissait à l'action le soin de les éprouver. Quand Disraëli changeait d'avis, comme dans le cas de la Protection, il l'avouait et passait pour changeant ; Gladstone accrochait sa constance à des brins de paille en croyant que c'était des planches. Disraëli était sûr que Gladstone n'était pas un Saint, mais Gladstone n'était pas sûr que Disraëli ne fût pas le Diable.

Et chacun des deux se trompait sur l'autre. Gladstone acceptait comme vraies toutes les professions de foi cyniques que Disraëli faisait par défi ; Disraëli croyait hypocrites les phrases par lesquelles Gladstone se dupait de bonne foi. Disraëli, qui était doctrinaire, se piquait d'être opportuniste ; Gladstone, qui était opportuniste, se piquait d'être doctrinaire. Disraëli, qui affectait de mépriser la raison, raisonnait bien ; Gladstone, qui croyait raisonner, n'agissait que par passion. Gladstone, avec une grande fortune, tenait son carnet de comptes quotidien ; Disraëli, avec de grandes dettes, dépensait son argent sans compter. Tous deux aimaient Dante, mais Disraëli lisait surtout l'Enfer, Gladstone le Paradis. Disraëli, qui passait pour frivole, était silencieux dans le monde ; Gladstone, qui passait pour grave, y charmait tellement par son bavardage, qu'il fallait éviter de le rencontrer pour pouvoir continuer à le haïr. Gladstone ne s'intéressait

qu'à deux choses : la religion et la finance ; Disraëli s'intéressait à mille choses dont la religion et la finance. Aucun des deux ne croyait à la religion de l'autre et là encore tous deux se trompaient. Enfin Disraëli eût été bien surpris s'il avait su que Mr Gladstone et sa femme, quand ils avaient une raison d'être particulièrement joyeux, se tenaient debout devant le feu, enlacés et se balançaient en chantant :

A ragamuffin husband and a rantipoling wife,
We'll fiddle it ands crape it through the ups and downs
[of life.

Quand les deux rivaux se levèrent, l'un après l'autre, par un jour très sombre de décembre 1852, pour la discussion du budget, il sembla que deux puissances surnaturelles s'opposaient. Gladstone, avec son profil bien découpé, ses yeux d'onyx, sa crinière de cheveux noirs rejetés en arrière d'un mouvement puissant, semblait l'Esprit de l'Océan. Disraëli, avec ses boucles brillantes, sa silhouette un peu courbée, ses longues mains souples, semblait plutôt l'Esprit du Feu. Dès qu'ils parlèrent il fut évident que Disraëli avait plus de génie, mais Gladstone avait pris un ton de supériorité morale qui plaisait mieux à la Chambre.

Jamais un budget n'avait été attaqué au Parlement comme celui de Disraëli. On lui avait fait payer ses attaques contre Peel. Pendant une semaine, nuit après nuit, on l'avait raillé, bafoué, méprisé. Tous les brillants économistes avaient montré, l'un après l'autre, son ignorance et sa folie. Tous avaient souligné ironiquement son abandon de la Protection.

Il était resté immobile, bras et genoux croisés, les yeux à demi fermés, son pâle visage voilé d'apathie. Peut-être pensait-il aux phrases ironiques qu'il avait lancées jadis à Peel ? « Nous n'entendons plus beaucoup parler des gentilshommes campagnards. » C'était à lui maintenant qu'on disait : « Nous n'entendons plus beaucoup parler de la fameuse Protection. » Il ne semblait ni écouter, ni sentir. Quand enfin il parla, la violence sourde de ses sarcasmes prouva qu'il avait été atteint. Il s'était imposé un ton calme et soutenu, mais de temps à autre s'échappait une phrase d'une ironie si amère qu'elle semblait presque douloureuse. Son début : « Je ne suis pas, moi, un Chancelier de l'Échiquier né ; j'appartiens à la canaille du Parlement », avait d'étranges résonnances à la Rousseau, bien inattendues chez le leader du parti conservateur. Un orage violent dura pendant tout son long discours. L'éclat bref des éclairs, le roulement du tonnerre encadrèrent congrûment la diabolique figure que croyaient contempler ses adversaires. Quand Gladstone se leva ce fut un soulagement. L'orage avait cessé. Des phrases solennelles et morales balançaient plaisamment les consciences. L'onctueuse modération du ton fut un repos.

La subtile poésie d'un budget anglais est peut-être l'art le plus secret pour un infortuné qui, comme Disraëli, n'a pas été élevé dès l'enfance par les Muses de Westminster. Là des lois mystérieuses, mais inexorables, font qu'un penny sur le sucre crée soudain une affreuse dissonance (et tous les vieux habitués grincent des dents en regardant avec pitié le nouveau chef d'orchestre) alors qu'un penny sur la bière aurait

formé peut-être pour leurs oreilles l'harmonie la plus délicieuse. La taxe sur le malt et les économies sur la Marine se poursuivent en un contrepoint difficile, mais rigide, que sans doute un instinct révèle aux Chanceliers de l'Échiquier nés. Gladstone, maître naturel de cet art austère et sublime, mit à nu sans effort les fautes du débutant.

Disraëli écoutait, les bras toujours croisés, les yeux très las. De temps à autre, il regardait vers l'horloge. Derby qui, dans une tribune, attendait le vote qui devait décider du sort de son ministère, entendit Gladstone avec attention pendant quelques minutes puis laissa tomber sa tête sur ses bras et dit simplement : « Plat ! »

A quatre heures du matin, le ministère fut renversé par trois cent cinq voix contre deux cent quatre-vingt-six. Le passage au pouvoir avait été bref. Rien ne peut donner une idée de la grâce des adieux de Disraëli. Il ne laissa voir aucune tristesse, mais demanda le pardon de l'assemblée pour la chaleur insolite de son discours. Lord John le félicita pour le courage avec lequel il avait lutté, et le rideau tomba. Le soir, Gladstone nota dans son Journal que Dieu savait combien il regrettait d'avoir été l'instrument choisi pour amener la chute de Disraëli. L'homme avait, certes, de grands talents. « Je voudrais beaucoup prier pour qu'il en fit bon usage. »

Dans le ministère libéral qui fut alors formé, Gladstone rompant enfin avec son passé, entra avec quelques uns de ses amis peellites. Ce cabinet fut si brillant que, par opposition à celui des « Qui ? Qui ? » on l'appela : « Tous les talents. »

X

OMBRES

Cinquante ans. Cinquante et un. Cinquante-cinq. Le temps creuse les traits de ce visage ; deux sillons partent des ailes du nez et rejoignent les coins de la bouche. Sous les yeux la peau devient plus sombre ; la lèvre inférieure retombe lourdement ; il vieillit moins bien que les Anglais au teint clair, ce Bédouin transplanté. Les jeunes femmes qui ne l'ont pas connu au temps des gilets brodés et des chaînes d'or, au temps des boucles fraîches, le trouvent laid. Mais Mary-Ann n'est pas de cet avis. « Mr Disraëli, lui dit quelqu'un, a parlé très éloquemment à la Chambre, ce soir. Comme il a l'air bien en ce moment !

— Ah ! n'est-ce pas ? dit-elle, vous le trouvez bien ? Les gens le trouvent laid, mais il ne l'est pas ; il est beau. Je voudrais le leur montrer quand il dort. »

L'homme est devenu plus silencieux encore, il n'y a plus que deux personnes à Londres qui se souviennent de l'avoir vu sourire. Il garde tout son goût pour le grand jeu, mais y gagnera-t-il jamais ? Il commence à en douter. Cent fois il a prononcé un discours dont on a dit que c'est le plus beau jamais entendu au

Parlement. Dix fois il a donné l'assaut aux bancs opposés, mais tantôt le Chef se dérobe au dernier obstacle, tantôt le ministère formé tombe au bout de quelques mois. Puis la guerre de Crimée a longtemps imposé une sorte d'union sacrée. La brèche créée par le départ des Peelites n'a jamais été réparée ; le parti demeure impuissant.

Lord Derby est devenu un ami. Quand on lui pose maintenant la vieille question : « Pourquoi personne n'a-t-il confiance en Mr Disraëli ? » il répond : « Moi, j'ai confiance en lui », mais Lord Derby a des accès de goutte et n'aime pas alors qu'on lui parle des affaires de l'État. Quand Disraëli vient le voir pour l'entretenir de la réforme électorale, il lui lit une traduction d'un poème français, *la Chute des Feuilles*, de Millevoye.

Dear woods, farewell, your mournful hue
Foretells the doom that waits on me...

Lord Derby n'est pas mécontent de ces vers. Qu'en pense le cher Dis, jadis poète lui-même ? Le chër Dis soupire et veut être brave. Sa résignation pathétique et transparente amuse le vieux gentilhomme. Que lui importe, à lui, le ministère ? Rien ne saurait l'empêcher d'être le quatorzième comte de Derby, et le premier est dans Shakespeare, et le douzième a fondé le Derby. Quand son fils Stanley entre, après un refus de pouvoir : « Hullo, Stanley, dit-il, quel bon vent vous amène ? Dizzy s'est-il coupé la gorge ou allez-vous vous marier ? » Mais si quelqu'un propose de remplacer Dizzy par Stanley aux Communes, Derby devient sérieux. Le Capitaine est aussi loyal que le Lieutenant.

Toute une clique hostile rend le Capitaine et le Lieutenant responsable de la longue détresse conservatrice. Une partie de l'équipage, rebelle, les appelle « Le Juif et le Jockey ». Disraëli se sent assez las. Il sait qu'il a fait de son mieux, il a été honnête, il a donné sa vie à un parti. Ambitieux ? Certes, il l'a été et il croit encore que l'amour de la gloire inspire seul de grandes actions aux hommes. Cynique ? Sans doute, mais que de romanesque cache encore ce cynisme. D'ailleurs il a soumis en maintes occasions ambition et cynisme à la fidélité. A Gladstone même, il a écrit une noble lettre pour lui proposer une réconciliation, geste dangereux puisqu'il eût pu ramener dans le parti le seul rival possible. Mais Gladstone a répondu froidement et a trouvé des raisons morales pour cesser d'être conservateur. Bientôt, sans doute, on le verra Premier Ministre libéral. Pourtant, c'est Gladstone qui passe pour un saint et Disraëli pour un monstre. Car Dizzy se croit très impopulaire, beaucoup plus même qu'il ne l'est. Blessé depuis l'enfance, il est sensible. « Ah ! dear Dorothy, écrit-il à Lady Dorothy Nevill, ce n'est pas ma politique qu'ils n'aiment pas ! C'est moi. »

Les anciens amis ont disparu. Lady Blessington est morte à Paris, en 1851. Elle avait dû s'enfuir de Londres avec d'Orsay, ayant dissipé jusqu'au dernier penny. Elle a encore pu, avant de mourir, envoyer un mot de félicitations au nouveau leader, son ancien protégé, devenu grand homme. D'Orsay lui a peu survécu ; ils reposent ensemble, à Chambourcy, près de Mantes, sous une même pyramide de granit. Smythe, le cynique et charmant Smythe, qui a posé pour

Coningsby et inventé la Jeune Angleterre, est mort presque dans la misère. A Dizzy il a laissé des vers :

What is life ? A little strife where victories are vain,
Where those who conquer do not win nor those receive
[who gain¹.

Dizzy a souvent répété le distique : *What is life ?*

Le Duc est enfin mort. Cet Homme de Fer semblait éternel. Les troupes ont formé la haie jusqu'à Saint-Paul. Deux mille voix ont chanté du Haëndel ; quand les choristes ont tourné leurs pages, on eût dit un coup de vent. Disraëli a fait un discours ; il a eu le tort de le copier dans Thiers ; on s'en est aperçu et cela a choqué. Le vieux Lyndhurst vit encore ; il a quatre-vingt-huit ans ; il est aveugle, mais d'esprit aussi vif que jamais. Ne pouvant plus lire, il apprend par cœur ses poètes préférés et son livre de prières. Sa petite-fille, qui n'a que huit ans, lui fait réciter ses leçons. Bulwer a bien changé. Il est devenu conservateur, lui aussi, mais c'est un compagnon peu sûr. Il vit dans la crainte de la folle Rosina, qui le poursuit d'une haine insensée. Cette furie a fait de Bulwer un vaincu ; il ne rêve plus que d'un titre, de la Chambre des Lords, de la fortune, du repos.

Caroline Norton est encore belle, les torsades de cheveux qui entourent son front sont d'un beau noir violet, mais elle est aigrie. Lady Seymour, l'ex-Reine de Beauté, a un fils de trente ans ; elle est obligée de demander la main de son voisin pour se lever de table. Perte grave, la fidèle Sa est morte en

1. La vie ? Une courte lutte où la victoire est vaine,
Où le gagnant ne gagne rien...

1859. Le foyer familial, le port de refuge, le centre de tendresse n'est plus. C'est Mary-Ann maintenant qui doit être épouse, mère, sœur, et qui joue tous ces rôles à merveille. Elle comprend toujours son Dizzy et elle ne l'ennuie jamais. Elle le considère comme le plus grand génie de tous les temps et conserve précieusement les moindres bouts de papier sur lesquels il a pris une note. Quelquefois, même en public, elle lui prend la main et la baise humblement. Elle continue à tenir des propos condamnables. A Windsor, elle dit à une Princesse Royale : « Mais peut-être, ma chère, ne savez-vous pas ce que c'est que d'avoir un mari affectueux ! » George Smythe, audacieux et froid, a osé demander un jour à Disraëli si la conversation de sa femme ne le gêne pas un peu. « Mais non, cela ne me gêne jamais. — Well, Diz, vous devez être un homme pourvu de qualités extraordinaires ! — Pas du tout, je ne possède qu'une qualité, mais qui manque à la plupart des hommes : la gratitude. » Et à un autre : « Elle a cru en moi quand les hommes me méprisaient. » Chaque année, le jour anniversaire de leur mariage, il écrit pour elle un petit poème.

Une étrange personne a surgi dans leur vie. Depuis longtemps Disraëli recevait des lettres d'une admiratrice inconnue, Mrs Brydge Williams, de Torquay, qui se disait comme lui de race juive et de religion chrétienne. « Connaissez-vous, demandait-il à ses amis, une vieille folle de Torquay ?... » Un jour, Mrs Brydge Williams lui a demandé d'être son exécuteur testamentaire et d'accepter un legs important. Il est ~~allé~~ voir, avec Mary-Ann, et a trouvé une

femme de soixante-quinze ans, énorme, ridicule et agréable. Le couple et la vieille dame ont fait amitié. Hughenden envoie des violettes à Torquay, Torquay des roses à Hughenden. La lettre quotidienne à Mrs Brydge Williams a remplacé la lettre à Sarah. « Mes grandes délices de cette année ont été vos roses. Elles ont vécu dans ma chambre et sur ma table plus d'une semaine. Je crois que je n'ai jamais vu des roses si belles de forme, si brillantes de couleur ou d'un parfum si exquis... Je crois vraiment que vos roses doivent être venues de Cachemire... » — « Où avez-vous pris le homard qui arriva ce matin pour mon déjeuner ? Dans les grottes d'Amphitrite ? Il était si frais. Il sentait toute la douceur et tout le sel de l'Océan. »

D'autres amitiés féminines embellissent une vie assez morose. Il y a Lady Londonderry ; il y a Lady Dorothy Nevill. « Très chère Dorothy, vos fraises étaient aussi fraîches et aussi délicieuses que vous-même. Elles me sont arrivées fort à propos, en un moment où j'étais abattu et fiévreux. » Il se souvient encore du bal où il l'a vue pour la première fois. « Je vous prie, avait-il dit, quelle est cette jeune personne qui semble être descendue d'un tableau du temps de George II ? » Que les femmes avaient alors de grâce et d'esprit ! Maintenant, en 1860, les jeunes filles semblent n'avoir d'autre ambition que d'être prises pour des Dames aux Camélias. Elles se promènent avec des jupes relevées jusqu'aux genoux, en montrant de jolies jambes, appellent les hommes Tom, John ou Dick et discutent avec les jeunes gens les derniers scandales inventés à White's.

Les souverains passent. Le sage Louis-Philippe qui, aux Tuileries, envoyait à Disraëli des tranches de jambon si bien découpées, il l'a vu pleurer, assis sur son lit, dans une chambre d'exil. En revanche, il a été reçu dans ces mêmes Tuileries par un Empereur qui, jadis, l'a promené en canot sur la Tamise. Mary-Ann, placée à la droite de Napoléon III, lui a rappelé cet échouage et comment il entreprenait toujours des choses qu'il ne savait pas faire. L'Empereur a ri et l'Impératrice a dit : « C'est tout à fait lui. » Le goût de Dizzy pour les Mille et Une Nuits a été satisfait par le Paris du Second Empire : « Autour de son cou de cygne, l'Impératrice portait un collier d'émeraudes et de diamants tel qu'on aurait pu en trouver dans la cave d'Aladin. » Son amour pour la France reste fidèle ; souvent il fait donner à l'Empereur par des émissaires secrets des conseils excellents, hélas peu suivis.

La petite Reine, chez laquelle jadis Dizzy accompagna son vieil ami Lyndhurst, est devenue une souveraine austère et puissante. Elle commence tout doucement à s'accoutumer à Disraëli et les traite, lui et sa femme, avec bonté. Le Prince Albert est mort l'an dernier.

Ce qui donne à Disraëli l'impression de n'avoir pas tout à fait gâché sa vie, c'est l'admiration des jeunes gens. Il y a dans la fantaisie de sa politique quelque chose qui les attire. Un jeune secrétaire enthousiaste, Montagu Corry, s'est attaché à lui et montre un dévouement touchant. Le fils de Derby, Stanley, est son élève ; un disciple trop prudent, mais reconnaissant. « Seulement, lui dit Disraëli, vous autres Derby, vous

n'avez pas d'imagination. » Un jour les Grecs, à la recherche d'un Roi, ont offert le trône à Stanley. Stanley, qui n'est pas Byron, a refusé. Ah ! si on avait offert le trône de Grèce à Dizzy !

En 1853 il est allé à Oxford pour y être reçu docteur *honoris causa*. Il n'y est pas arrivé sans inquiétude, sachant les étudiants moqueurs et que parfois de grands personnages ont été accueillis par des huées. Mais jamais, depuis le duc de Wellington, on n'avait vu pareil enthousiasme. Pâle, impassible, il a marché vers le Chancelier tandis que l'amphithéâtre retentissait d'applaudissements. « *Placet ne vobis, Domini ?* » a demandé le Chancelier. « *Maxime placet ! Immense placet !* » ont crié les étudiants. Alors le visage immobile s'est un peu animé ; il a cherché de son monocle la tribune des dames et, découvrant Mary-Ann, lui a envoyé de la main un presque invisible baiser.



Soixante ans. Soixante et un ans. Les années, lentes et brèves, passent. Le rythme des sessions, humain, s'enroule au rythme divin des saisons. Disraëli vieillit. Sans doute ne sera-t-il plus jamais Premier Ministre. Il servira sous Derby, une fois, deux fois encore ; puis le temps de Stanley viendra ; les grandes familles ont leurs privilèges. C'est dommage ; il aurait aimé le pouvoir. Mais il ne faut pas laisser l'esprit trop penser à ce qu'on n'a pas ; ce qu'on a n'est pas mal, si l'on se rappelle l'humilité des débuts. « *Forti nihil difficile*. — Au courageux, rien de difficile », disait-il en ce temps-là. Devise d'en-

fant. Tout est difficile. Il en a pris une autre depuis quelque temps : « Never explain, never complain. » Ne pas expliquer, ne pas se plaindre. Il faut éviter les mots inutiles.

Mrs Brydge Williams est morte, laissant près de trente mille livres à ses vieux amis. Cela a permis de régler une partie des dettes. Le reste est moins lourd, grâce à un homme modeste et généreux, Andrew Montague, grand propriétaire du Yorkshire, qui, par admiration pour Disraëli, a racheté toutes les créances des usuriers (près de cinquante-sept mille livres) et a ramené l'intérêt uniformément à trois pour cent. La vieille dame a demandé à être enterrée dans le cimetière de Hughenden. Elle y repose, près de la petite église. Bientôt peut-être Disraëli l'y rejoindra ; il n'a jamais été très fort et il a eu une vie dure. Le parc devient un lieu ravissant. Mary-Ann y a fait des merveilles. Sur la terrasse, dans des vases blancs de Florence, des géraniums roses alternent avec des agapanthas bleus. La maison a été restaurée comme elle était au temps des Stuart. Dans les jardins en terrasses, où des statues de déesses gardent l'entrée des allées, on imagine les Cavaliers promenant leurs maîtresses. Hors quelques visites d'amis, la vie est solitaire et monotone. Le dimanche, l'église rompt cette monotonie.

Assis au banc des seigneurs de Hughenden, Disraëli rêve. Le Révérend Clubbe, pendant le service, regarde avec inquiétude l'homme puissant qui un jour peut-être nommera des évêques. Psaume 102 : « Seigneur, écoutez ma prière et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous... Parce que mes jours se sont élevés comme

la fumée et que mes os se sont desséchés... Je suis devenu semblable au pélican, qui habite dans la solitude... Je suis devenu comme le hibou, qui se retire dans les maisons... J'ai veillé et j'ai été comme le passereau qui se trouve seul sur un toit... Mes ennemis me faisaient des reproches et ceux qui me donnaient des louanges conspiraient contre moi... Mes jours se sont évanouis comme l'ombre et je suis devenu sec comme l'arbre, mais vous, Seigneur, vous subsistez éternellement et la mémoire de votre nom s'étendra dans toutes les races... »

Il revient à pied, à côté de la petite voiture de Mary-Ann, qui, tout en conduisant son poney, montre avec animation ses travaux. Elle parle. Comme elle peut parler, Mary-Ann ! Sur l'étang elle vient de lancer deux beaux cygnes, que Dizzy appelle Hero et Léandre; elle ne comprend pas très bien pourquoi. En transformant le jardin, elle a troublé les hiboux qui logeaient dans les vieux ifs, mais Dizzy a dit que c'est l'oiseau de Minerve et a pris d'eux un soin religieux. Le soir, ils viennent parfois frapper aux fenêtres de leur bec courbe et leurs grands yeux ronds brillent dans la nuit.

XI

AU SOMMET DU MAT GLISSANT

Comment pouvons-nous considérer notre temps comme une époque utilitaire ? C'est une époque d'un romanesque infini. Les trônes s'écroulent, les couronnes sont offertes comme dans un conte de fées, et les êtres les plus puissants du monde, hommes et femmes, étaient il y a quelques années à peine des aventuriers et des exilés,

DISRAËLI.

Punch, en 1859, publia un dessin représentant un lion endormi que Bright, Disraëli et Russell s'efforçaient de réveiller en le piquant avec des barres de fer rouge. Sur chaque barre était le mot « Réforme ». Symbole exact. Depuis l'incomplète réforme de 1832, qui avait émancipé une classe si réduite d'électeurs, tous les partis s'efforçaient tour à tour d'intéresser le lion britannique à une mesure nouvelle. Mais le lion, bien nourri, continuait son sommeil et les limbes parlementaires étaient peuplés d'ombres de réformes mort-nées. Tantôt un gouvernement tory proposait de donner le vote à tout électeur payant plus de dix livres de loyer et l'opposition whig s'écriait que c'était une honte et que huit livres formaient la saine

limite des Droits de l'Homme ; tantôt un Parlement whig proposait sept livres et Derby, par la bouche de son prophète Disraëli, affirmait que c'était livrer l'Angleterre à tous les dangers de la démagogie. La question réelle était de savoir lequel des deux grands partis serait favorisé par les nouveaux électeurs. Mais Gladstone parlait avec indignation de ceux qui consultaient ainsi des statistiques électorales et mesuraient les forces populaires comme celles d'une armée d'envahisseurs. « Les personnes auxquelles s'appliquent ces remarques sont nos frères, des chrétiens comme nous, notre propre chair et notre sang. » Sur quoi un tory lui demanda pourquoi notre chair et notre sang s'arrêtaient à sept livres de loyer. Quelques whigs trouvèrent, eux aussi, que ce galimatias sentimental était de mauvais goût ; ils se retirèrent du parti et Bright les baptisa Adullamites car, « le roi David s'étant retiré dans les cavernes d'Adullam, tous ceux qui avaient des dettes et tous ceux qui étaient mécontents s'étaient réunis autour de lui ». Alors Disraëli, avec l'aide des Adullamites, renversa le désolé Lord John et le fervent Gladstone ; alors Lord Derby, ayant baisé la main de la Reine, prit le ministère avec Disraëli. Une fois de plus ils étaient au pouvoir en minorité et par la volonté d'une coalition de hasard et il semblait que, cette fois encore, leur ministère serait de courte durée.

*
* *

Dès le début du gouvernement de Derby, le lion britannique, on ne sut pourquoi, se réveilla soudain

de mauvaise humeur et brisa les barreaux de sa cage, représentés par les grilles de Hyde Park. Trois jours de suite, les foules s'amassèrent en réclamant la Réforme et on dut amener des troupes. Le Home Secretary fondit en larmes. Mary-Ann regarda les manifestants de sa fenêtre, et, voyant qu'ils avaient l'air de s'amuser, se prit de sympathie pour eux. La Reine fit mander Derby à Balmoral, lui dit que cette question avait maintenant agité le pays pendant trente ans, qu'il faudrait bien finir un jour par la résoudre et qu'il valait mieux que ce fût fait par un ministère conservateur. Brusquement Disraëli aperçut un coup superbe à jouer.

Au fond de son cœur, il avait été toujours partisan d'un suffrage étendu à la partie la plus sérieuse des classes ouvrières. L'union de l'aristocratie et du peuple, qu'il avait prêchée dans *Sybil*, trouverait ainsi son expression, et peut-être la démarche la plus hardie serait-elle aussi la plus sage. « Pourquoi, dit-il à Derby, ne pas accorder le vote domestique, un vote par maison, quel que soit le loyer, avec des restrictions convenables de temps et de séjour ? » Au moins, c'était un principe défendable et un principe conservateur ; on pouvait dire que les propriétaires de maisons sont toujours intéressés à la prospérité du pays, tandis que ces lignes arbitraires, dix livres, cinq livres, six livres, étaient absurdes et impossibles à soutenir. En outre, le parti qui affranchirait ces nouveaux électeurs aurait quelques chances de les annexer. Surtout les libéraux perdraient l'article le plus populaire de leur programme. Vraiment, la chance valait d'être tentée. Seulement le parti accepterait-il ?

Le parti montra une étonnante intelligence. Les tories n'avaient aucune raison pour défendre cet électorat de 1832, créé par leurs adversaires et qui les tenait écartés du pouvoir depuis trente ans. L'idée de couper par un maître-atout la plus belle carte des whigs les enchantait. Malgré quelques opposants, le gros des troupes accepta le plan de campagne. Tout de suite on devina l'aube d'une grande victoire. Beaucoup de libéraux, surpris, jugèrent que si les conservateurs faisaient leur politique ils ne pouvaient refuser de voter pour eux. Gladstone se vit en déroute. La seule attitude sage, pour lui, eût été de triompher, mais il était suffoqué de voir l'Esprit du Mal porter la bannière angélique. Il fonce avec une violence inouïe sur le machiavélique adversaire qui prit soin, par sa nonchalance, d'accentuer l'image de folle colère que Gladstone venait de présenter. « Le Très Honorable Gentleman, dit-il, me parle sur un ton qui, je dois le dire, est rarement employé ici. Ce n'est pas que j'attache aucune importance à la chaleur dont il fait montre, mais réellement, quelquefois, ses manières sont si exaltées et ses gestes si inquiétants que c'est presque avec soulagement que l'on se souvient que, dans cette Chambre, les partis adverses, assis de part et d'autre de cette table, sont séparés par un meuble aussi large et aussi solide. »

Quand on vota, le ministère eut vingt et une voix de majorité. Disraëli, dans un Parlement hostile, avait fait voter une loi que depuis trente ans des gouvernements whigs essayaient en vain de faire passer. C'était un grand triomphe parlementaire. Gladstone le sentit et nota, dans son Journal : « Un écrasement peut-être

sans exemple. » Il était profondément mortifié : « J'ai rencontré Gladstone au breakfast, écrivait un observateur. Il semble tout à fait terrifié par l'habileté diabolique de Dizzy. » Derby était ravi ; il reconnaissait que la mesure était « un saut dans l'inconnu », mais il ajoutait, en se frottant les mains : « Ne voyez-vous pas que nous avons mis les whigs dans un beau pétrin ? »

Après le vote, les applaudissements des conservateurs à l'adresse de Dizzy furent bruyants et prolongés. Tous voulaient lui serrer la main. En sortant de Westminster, beaucoup d'entre eux se réunirent au Carlton et improvisèrent un souper. Disraëli, en rentrant chez lui, entra un instant au Club et fut de nouveau accueilli par des acclamations sans fin. Ses amis lui demandèrent de souper avec eux, mais il savait que Mary-Ann, l'attendait, qu'elle aussi avait préparé un souper et il ne voulait pas la décevoir. Le lendemain, elle dit avec fierté à une amie : « Dizzy est revenu tout droit à la maison ; je lui avais préparé un pâté et une bouteille de champagne. Il a mangé la moitié du pâté, bu tout le champagne et il m'a dit : « Ma chère, vous êtes pour moi bien plutôt une maîtresse qu'une femme ! » Elle avait alors soixantedix-sept ans.

*
* *

Ce succès changea beaucoup la position de Disraëli au Parlement. La défaite de Gladstone n'avait pas le pathétique de celle de Peel. Elle amusait un peu ; elle étonnait aussi. Deux chefs de parti, et parmi les plus grands que la Chambre des Communes eût connus,

avaient voulu, à vingt ans de distance, lutter avec ce Dizzy et tous deux avaient succombé. Cet homme qui avait si souvent parlé lui-même de mystères asiatiques, n'était-il pas un homme-mystère ? A quoi tenait-il ? Quels étaient ses desseins ? Quand il écoutait, avec ce masque impassible, les invectives de Gladstone, que pensait-il ? Un nouveau personnage se formait dans l'esprit du public, le Sphinx Punch publia un dessin : *Disraëli en triomphe*. On y voyait un immense sphinx de pierre dont le visage était celui de Dizzy, traîné vers le temple de la Réforme par une foule d'esclaves nus, dont Gladstone, et que fouettait Derby.

Aucun de ceux qui le rencontraient alors ne pouvait se défendre de cette impression complexe de puissance et de sorcellerie. Le visage avait vraiment acquis l'immobilité de la pierre et la différence entre lui et les mortels qui l'entouraient était profonde. « J'aurais plutôt pensé m'asseoir à table avec Hamlet ou Lear, ou le Juif Errant », écrit un contemporain et il ajoute : « Beaucoup disent : — Quel acteur est cet homme !... Et pourtant l'impression finale est de sincérité absolue. Certains le traitent d'étranger. « Qu'est l'Angleterre pour lui ou lui pour l'Angleterre ? » — C'est justement là qu'ils se trompent. Whig, ou radical, ou tory, cela en effet lui est égal peut-être ; mais cette puissante Venise, cette impériale république sur laquelle jamais le soleil ne se couche, cette vision le fascine, ou je me trompe beaucoup. L'Angleterre est l'Israël de son imagination et il sera le premier ministre impérial avant sa mort, s'il trouve une chance. »



Contre toute attente, cette chance était proche. Les attaques de goutte de Derby devenaient si fréquentes, il pouvait si rarement remplir les devoirs de sa charge qu'il en venait à penser que son devoir était de songer à la retraite. Disraëli le supplia de rester, s'engageant à faire tout le travail réel alors que Derby conserverait le titre. Mais Derby lui répondit qu'il allait écrire à la Reine pour lui annoncer sa démission, qu'il espérait que Sa Majesté s'adresserait à Disraëli pour le remplacer et que, lui-même, Derby, continuerait dans la retraite à soutenir Disraëli de toute l'autorité de son nom. « Je ne puis vous faire cette communication sans reconnaître en même temps, avec reconnaissance, votre collaboration cordiale et loyale, pendant cette longue période. » Disraëli avait d'autant plus de mérite à prier son chef de rester qu'il savait déjà à ce moment qu'en cas de retraite de Derby ce serait lui que la Reine ferait appeler. Elle le lui avait dit elle-même. Le jour de la démission définitive du chef, un messenger vint prier Disraëli de venir voir la Reine à Osborne. Le magicien, qui croyait un peu à sa magie, ne manqua pas de noter que ce messenger, le général Grey, n'était autre que ce colonel Grey qui avait été à Wycombe son rival bégayant et heureux lors de sa première campagne électorale. La première lettre de félicitations vint de Lord Derby : « Vous avez loyalement et honorablement gagné l'échelon le plus haut de l'échelle poli-

tique. Puissiez-vous longtemps garder cette position. »


Le lendemain Disraëli fut reçu par la Reine à Osborne. Elle paraissait radieuse, lui tendit la main et dit : « *You must kiss hands.* » Il tomba sur un genou et, avec une foi profonde, baisa cette petite main grasse. Il était profondément heureux. Au dehors, le soleil brillait, éclatant. Après tout la vie valait d'être vécue. Un des premiers membres du Parlement qu'il rencontra fut James Clay qui, jeune homme, l'avait inquiété à Malte par ses talents au billard. « Well, Disraëli, dit Clay, quand nous voyagions, vous et moi ensemble, il y a quarante ans, qui aurait jamais dit que vous deviendriez Premier Ministre ?

— C'est vrai, Clay... Comme nous disions en Orient : « Allah est grand ! » Et maintenant il est plus grand que ja nais. »

L'accueil fut généralement bon. « Un triomphe de travail, de courage et de patience » disaient même des adversaires. Quand il entra pour la première fois à la Chambre des Communes comme Premier Ministre, les couloirs étaient pleins de gens venus pour l'acclamer. John Stuart Mill, qui parlait, dut s'interrompre pendant plusieurs minutes.

Un mois plus tard Mary-Ann, femme du Premier Ministre, donna une grande réception au Foreign Office, dont Lord Stanley avait bien voulu lui prêter les salons pour un soir. Il faisait un temps affreux ; un ouragan de pluie et de vent balayait Londres. Pourtant tout le monde était venu, tout le parti conservateur, quelques libéraux dont les Gladstone, beaucoup d'amis. Dizzy, dans toute sa gloire, pro-

menait la Princesse de Galles autour des salons ; au bras du Prince était Mrs Dizzy, qui paraissait bien vieille et bien malade. Depuis un mois elle avait un cancer et le savait, mais elle ne voulait pas le dire à son mari. Ce mélange de gloire et de décrépitude ajoutait à la soirée triomphale une nuance de mélancolie. Après tant de luttes ce vieux couple était devenu sympathique. On les avait adoptés. Il n'y avait pas un salon à Londres où l'on ne dît « Mary-Ann » tout court pour parler de la femme du Premier Ministre. Disraëli lui-même se rendait compte de l'effet d'étonnante acrobatie que produisait son élévation : « Oui, répondait-il à ceux qui le félicitaient, j'ai grimpé jusqu'au sommet de ce mâât glissant. » Son ami, sir Philipp Rose, lui dit : « Si seulement votre sœur était encore vivante et avait pu voir ce triomphe, comme elle aurait été heureuse ! — Pauvre Sa, dit-il, pauvre Sa ! Oui, nous avons perdu notre public... »



TROISIÈME PARTIE

*Listen ! the wind is rising,
and the air is wild with leaves ;
we have had our summer evenings ;
now for October eves !*

*The great beech trees lean forward,
and strip like a diver. We
had better turn to the fire
and shut our minds to the sea,*

*where the ships of youth are running
close-hauled on the edge of the wind,
with all adventure before them,
and only the old behind.*

HUBERT WOLFE.

I

LA REINE

Un nouveau Chancelier de l'Échiquier fut choisi. Le Premier Ministre en informa la Reine : « Mr Disraëli doit faire observer à Votre Majesté que l'aspect extérieur de Mr Ward Hunt est extraordinaire mais non déplaisant. Il a plus de six pieds de hauteur mais paraît moins grand, parce que sa largeur est proportionnée. Comme il arrive pour Saint-Pierre de Rome, personne, à première vue, ne se rend compte de ses dimensions véritables. D'ailleurs il a la sagacité de l'éléphant aussi bien qu'il en a la forme. » Un ton d'une étonnante légèreté pour écrire à une souveraine, mais elle était enchantée.

Disraëli qui, au cours de sa vie, avait exaspéré plus d'un homme, avait trouvé les femmes indulgentes. Son horreur du raisonnement abstrait, sa politesse surannée, l'imperceptible arrière-goût de cynisme de ses phrases consciemment fleuries, tout en lui était fait pour leur plaire. Elles lui inspiraient un sentiment qui n'était pas de l'amour sensuel, mais une tendresse à la fois supérieure et humble, une obscure et douce fraternité. Il aimait leurs entêtements, leurs ignorances, leurs naïvetés. C'était une femme, Mrs Austen, qui

avait trouvé un éditeur pour *Vivian Grey* ; c'était des femmes, les Sheridan, puis Lady Cork, Lady Londonderry, qui l'avaient imposé au monde ; c'était une femme, Mary-Ann, qui lui avait donné son siège au Parlement. A chaque tournant de ses souvenirs il trouvait un de ces visages secourables penché sur son dégoût et sur son inquiétude. Il regarda d'un œil expert l'auguste veuve en bonnet de tulle blanc qui l'attendait au sommet de l'Escalier des Honneurs et se sentit délicieusement à son aise.

Depuis la mort de son bien-aimé mari, la Reine vivait dans une grandeur solitaire. Elle s'était juré de respecter toutes les volontés, toutes les habitudes d'Albert. Enveloppée de crêpe, elle errait de château en château, de Windsor à Osborne, d'Osborne à Balmoral. Le public se plaignait de sa réclusion et elle souffrait de se sentir impopulaire. Personne ne la comprenait et personne n'avait compris Albert qui en avait tant souffert, lui aussi... Personne, sauf Mr Disraëli. C'était surprenant, car elle se souvenait de la méfiance qu'il leur avait inspirée, à son mari et à elle-même, au temps de la chute du pauvre Sir Robert. Alors Albert avait dit que ce Disraëli n'avait pas, dans sa composition, le plus petit élément du gentleman. Pourtant, vers la fin de sa vie, le Prince avait quelquefois pris un plaisir hésitant à parler avec le leader de l'opposition. Il l'avait trouvé cultivé, plus instruit de l'Histoire d'Angleterre qu'aucun autre homme d'État, et il avait reconnu que son attitude à l'égard du trône était parfaite.

Mais c'était surtout à la mort d'Albert que s'était révélé Mr Disraëli. Personne n'avait écrit à la Reine

une lettre aussi belle ; personne n'avait mieux parlé du Prince de la Chambre des Communes. La Reine avait jugé qu'il était le seul qui eût réellement apprécié le Prince. Il avait été récompensé par l'envoi des discours d'Albert, reliés en maroquin blanc : « La Reine ne peut résister au désir d'exprimer personnellement à Mr Disraëli sa profonde reconnaissance pour le tribut payé par lui à son grand, adoré, et bien-aimé mari. Cette lecture lui a fait verser bien des larmes, mais un jugement si vrai sur ce caractère sans tache a fait beaucoup de bien à son cœur brisé. »

L'ombre d'Albert était donc favorable, mais il y avait d'autres liens qu'un souvenir entre la Reine et le Ministre ; leurs esprits si différents en surface avaient entre eux de subtiles ressemblances. Tous deux pensaient avec une fierté naïve à l'immense Empire Oriental que gouvernaient, d'une île hyperboréenne, cette petite femme grasse et volontaire et ce vieux ministre courbé. Surtout, ils étaient l'un et l'autre parfaitement exempts de platitude. On pouvait trouver ridicules certaines des manies de la Reine, artificielles beaucoup des manies de Disraëli. Mais il y avait en tous deux du courage et de la grandeur. A travers lui elle goûtait mieux le plaisir d'être souveraine. Il la plaçait avec un bonheur si visible à la tête du splendide cortège de la vie. Quand il lui parlait de ses royaumes, elle se sentait toute-puissante. Avec ce ministre qui lui décrivait les séances du cabinet comme des scènes de fiction et pour qui la politique était un roman d'aventures personnelles, presque sentimentales, les affaires retrouvaient le charme qu'elles avaient eu du temps d'Albert. Disraëli,

sachant qu'il l'amusait, prenait plaisir à lui adresser des lettres ironiques et parfaites. Comprenait-elle toujours ? Elle comprenait beaucoup plus que ses familiers ne pensaient. Elle goûtait le divertissement d'un escamotage réussi, puis, avec un sens aigu de l'évidence, ramenait fermement le magicien vers les actions souhaitées.

Si le Premier Ministre désirait, pour apaiser un peu l'Irlande agitée, que le Prince de Galles y fit un voyage, il écrivait : « Mr Disraëli se permet d'observer que, depuis deux siècles, le souverain n'a passé que vingt et un jours en Irlande. Son Altesse Royale pourrait chasser à courre. Cela combinerait, dans une certaine mesure, l'accomplissement d'un devoir public avec un passe-temps agréable, combinaison qui, comme on sait, convient à une vie princière. » La Reine approuvait : « Mais étant bien entendu que les dépenses de ces royales visites seraient supportées par le gouvernement, qui les impose à la Reine. Pour un séjour de santé ou de repos, personne ne choisirait l'Irlande. »

Souvent le Ministre se défendait. Quand on lui demanda plus tard le secret de sa réussite avec la Reine, il répondit : « Je ne refuse jamais ; je ne contredis jamais ; j'oublie quelquefois. » Sacrifice au plaisir de l'épigramme. Il contredisait souvent. Quand l'archevêque de Cantorbery mourut et que la Reine insista pour lui donner comme successeur Tait, évêque de Londres, Mr Disraëli trouva de graves objections : « On observe ceci de l'évêque de Londres : bien que d'une intelligence en apparence austère, il y a dans son idiosyncrasie un étrange fond d'enthousiasme,

qualité que ne devraient jamais posséder, ni un archevêque de Cantorbery, ni un Premier Ministre d'Angleterre... » La Reine insista. Elle savait bien, elle, que l'évêque Tait était pur de tout enthousiasme. En aurait-elle pu dire autant du Premier Ministre d'Angleterre ?

Un jour Mary-Ann reçut de Windsor une boîte de primevères fraîches avec une lettre de la princesse Christian. « Maman me charge de vous adresser ces fleurs de sa part, pour M. Disraëli. Elle l'a entendu un jour dire qu'il aimait tant le mois de mai et toutes les charmantes fleurs printanières, de sorte qu'elle se risque à lui envoyer celles-ci, qui rendront sa chambre si gaie. » Mary-Ann répondit par une phrase que Dizzy avait évidemment rédigée pour elle : « J'ai rempli le plaisant devoir d'obéir à l'ordre de Sa Majesté. Mr Disraëli aime passionnément les fleurs et l'éclat, le parfum de celles-ci ont été rehaussées par la main condescendante qui a répandu sur lui tous les trésors du printemps. »

Le Ministre envoya à la Reine tous ses romans. La Reine donna au Ministre le *Journal de notre vie en Ecosse*. « Nous autres auteurs, Madame... » dit souvent désormais le Premier et la petite bouche autoritaire sourit. Chaque semaine, les primevères de Windsor, les violettes d'Osborne arrivèrent à Grosvenor Gate dans des boîtes garnies de mousse. La correspondance officielle devint un curieux mélange de poésie pastorale et de politique réaliste.



Il y avait en Angleterre au moins un homme pour qui cette élévation de Disraëli et cette familiarité du Trône avec un jongleur hébraïque étaient un scandale insupportable ; c'était Gladstone. Punch publia, le 24 mars 1868, un dessin qui représentait une loge de théâtre. Devant la glace Mr Ben Dizzy, maigre comédien en costume d'Hamlet, répète avec complaisance : « *To be or not to be, that is the question...* A-hem. » Au fond, Mr Gladstone, tragédien en costume de ville, regarde avec envie et mépris « : Un premier rôle à lui... Une utilité de deuxième ordre ! Le directeur est fou... Mais un temps viendrrra... »

Le sentiment était plus complexe qu'une jalousie de vedettes. Gladstone eût supporté sans doute, avec résignation et modestie, le succès de Stanley par exemple. Mais les passions, comme les Dieux, s'incarnent pour agir et l'ambition, pour le tenter, avait pris figure de haine vertueuse. Depuis vingt ans, tandis qu'il s'élevait dans un long murmure d'admiration au milieu de ses pairs respectueux, il voyait monter en face de lui une figure hostile et bizarre ; ne rencontrant plus guère qu'elle dans la zone haute et presque déserte où l'avait conduit son talent, il la prenait malgré lui comme mesure de sa propre réussite et se jugeait dépassé par tous s'il l'était par Disraëli. « Une des énigmes les plus douloureuses, pour le roi David était la prospérité des méchants... Que l'écrivain d'historiettes frivoles sur Vivian Grey et Coningsby ait pu saisir le sceptre avant l'écrivain

de belles et sérieuses choses sur l'Ecce Homo — l'homme épigrammatique, brillant, arrogant avant l'homme qui jamais de sa vie ne commit une épigramme, qui fut toujours grave et qui mourrait plutôt que d'admettre qu'il possède une nuance d'intelligence de plus que son valet — n'était-ce pas assez pour réduire un honnête homme à déchirer son manteau, à raser sa tête et à s'asseoir, inconsolable, au milieu des cendres ? »

Mais Gladstone n'était pas homme à s'asseoir au milieu des cendres et s'il chantait en effet : « Jusques à quand, Seigneur, m'abandonnerez-vous ? Jusques à quand mon ennemi sera-t-il élevé au-dessus de moi ? » il ajoutait, comme le Roi David : « Éclairez mes yeux afin que jamais je ne m'endorme dans la mort, de peur que mon ennemi ne dise : « J'ai eu l'avantage sur lui ! »

Il cacha si mal son dépit que, contrairement aux usages parlementaires, dès la première semaine du gouvernement de Disraëli, il chercha une querelle à soulever. En accomplissant la Réforme électorale, Disraëli avait enlevé au parti libéral une de ses armes, mais il restait heureusement bien des choses à réformer. On pouvait réformer la Chambre des Lords, l'Église, la Couronne, l'Armée, l'Éducation. Gladstone était prêt à réformer le système solaire plutôt que de laisser Disraëli jouir en paix d'une injuste fortune, mais avec un sens très juste de l'actualité politique il choisit l'Église et, en particulier, l'Église d'Irlande. Certainement, il était contraire à la liberté religieuse que les catholiques d'Irlande eussent à entretenir une Église d'État protestante. L'Irlande était alors

profondément troublée. Crimes et attentats y étaient commis par centaines et on ne pouvait punir les criminels parce que l'île entière était leur complice. Gladstone soutint qu'en séparant, en Irlande, l'Église de l'État, en « désétablissant » l'Église protestante d'Irlande, on supprimerait une des causes, peut-être la plus grave, de ce mécontentement, et Disraëli comprit que son rival avait décidé de faire les élections sur la question religieuse.

Il n'en était point où la doctrine disraëlienne fut plus ferme. Était-il croyant ? Il n'aurait pu, comme Gladstone, s'intéresser avec passion à des controverses théologiques. Il pensait que des déluges de pensée ecclésiastique submergent périodiquement les esprits et que ces orages ont peu d'importance parce que les eaux, en se retirant, permettent toujours d'apercevoir la même arche, immobile au sommet du mont. Cette arche, c'est la révélation sémite et chrétienne, la Bible complétée par les Évangiles ; c'est aussi le sens du mystère. Disraëli croyait de tout son cœur que le monde est divin ; il ne pensait à l'existence (et surtout à la sienne) que comme à un miracle ; les sciences biologiques, auxquelles Darwin et Huxley donnaient alors un si grand éclat et qui tentaient de transformer le miracle en équation, l'irritaient. Il les ignorait et son mépris était égal à son ignorance. Quelques années auparavant à Oxford, dans un discours célèbre, il avait défendu l'Église contre les novateurs : « My lords, l'homme est un être né pour croire. Et si aucune Église ne se présente pour le guider avec ses titres de vérité appuyés sur la tradition des âges sacrés et la conviction d'innombrables généra-

tions, il trouvera des autels et des idoles dans son propre cœur et dans sa propre imagination... On nous dit que les découvertes de la science ne coïncident plus avec les enseignements de l'Église... La question est celle-ci : l'homme est-il un singe ou un ange ? My Lords, je suis du côté des anges. » Un éclat de rire avait secoué l'amphithéâtre. En vérité, Mr Disraëli était du côté des anges ? Toute l'Angleterre s'en tenait les côtes. Punch n'avait pas manqué une si belle occasion. Un Dizzy simiesque, en robe blanche, avec de grandes ailes. Jamais pourtant Disraëli n'avait été plus sérieux. Il croyait que l'homme est plus qu'une machine et qu'au-delà de la matière soumise aux réactions physiques et chimiques, il existe une essence différente qu'on peut appeler l'âme, le divin, le génie, essence toute angélique. Quant à la vérité littérale de telle ou telle religion, il est probable qu'il n'y pensait guère. Mais il avait cependant sur ce sujet des idées auxquelles il tenait.

La première, c'était la nécessité, pour la paix des âmes et des États, de la fixité du dogme. Il n'avait aucune confiance dans les pseudo-religions éthiques ou esthétiques. « Toute religion du Beau finit en orgie. » Au doyen Stanley, partisan de l'Église Large, c'est-à-dire de la libre interprétation des textes sacrés, il avait dit un jour ironiquement : « Pas de dogme, pas de doyen, Monsieur le Doyen. » Il avait admiré depuis l'adolescence l'immobilité de l'Église Romaine. A défaut de Rome, l'Église d'Angleterre lui semblait la seule garantie de la sécurité spirituelle du pays.

Sa seconde idée était la nécessité d'un lien entre Gouvernement et Religion. A ce point de vue la

situation de l'Angleterre lui paraissait particulièrement heureuse. Le souverain était le Chef de l'Église dont il nommait lui-même les dignitaires. Ainsi l'Église, loin de devenir un État dans l'État, *Imperium in imperio*, fortifiait l'autorité de l'État. C'était un lien qu'il ne fallait pas rompre ; la séparation de l'Église d'Irlande pouvait être une mesure juste, mais Disraëli considérait que c'était un premier pas dangereux et un renversement de la constitution. Il s'appêta donc à soutenir la lutte électorale sur le terrain choisi par Gladstone. Il y serait, contre un paradoxal assaillant, le paradoxal champion de l'Église.

•

II

DEUIL

Bien que Mr Gladstone eût atteint soixante ans, l'extraordinaire vigueur de son tempérament exigeait encore des travaux de géant. Attendant à la campagne, à Hawarden, le résultat des élections, parfois il couvrait trente-trois milles dans sa journée et rentrait le soir avide d'activité ; plus souvent il abattait des arbres. C'était son plaisir favori ; il s'acharnait sur ces troncs vénérables comme sur d'antiques abus. Le premier décembre 1868, il était en manches de chemise et levait sa hache de bûcheron quand un télégraphiste lui remit un message. La Reine annonçait la visite du général Grey. Mr Gladstone dit à son compagnon : « Très significatif... » et reprit son travail. Au bout de quelques minutes, les coups de hache cessèrent et, avec une profonde gravité, il dit : « Ma mission est de pacifier l'Irlande. » Dans son Journal, il nota : « Le Tout-Puissant semble me soutenir et m'épargner en vue de quelque grand dessein, bien que je m'en sache profondément indigne. Gloire à son nom ! »

Ainsi soutenu par des forces divines et appuyé aux Communes sur une grande majorité, conscient d'un

corps d'athlète et d'un esprit d'acier, il se sentait invincible. Sous les coups de sa hache législatrice allaient tomber quelques-uns des plus vieux chênes de la forêt, mais l'air et la lumière pénétreraient plus librement jusqu'aux petites plantes des clairières. « Hawarden, 13 janvier. Préparé un plan de mes mesures sur l'Église d'Irlande. Travaillé à Homère. Abattu un tilleul. — 15 janvier : abattu un frêne. Conversation avec le Vice-Roi sur l'Église d'Irlande. Travaillé à Homère, la nuit. » Quelquefois il notait qu'un jour avait été agité comme la mer. Cependant, Disraëli, rhumatisant et asthmatique, se chauffait au soleil sur la terrasse de Hughenden, regardait les oiseaux, les fleurs et pensait à un nouveau roman.

Quand il avait connu le résultat des élections, et sa défaite, il avait d'abord pensé à se retirer de la vie politique. L'usage lui permettait alors de se faire conférer la pairie et de trouver à la Chambre des Lords une retraite honorable. A la réflexion, il lui déplut d'abandonner un parti vaincu et un poste de combat aux Communes. Quand la Reine souhaita reconnaître ses services, il demanda que Mary-Ann devint pairesse, lui-même demeurant Mr Disraëli. La Reine ayant gracieusement approuvé ce projet, il choisit pour sa femme le nom de Beaconsfield, qui était celui d'une petite ville du comté de Buckingham. Disraëli savait que le grand Burke, s'il avait vécu plus longtemps, eût désiré devenir Lord Beaconsfield ; lui-même avait créé un lord de ce nom dans *Vivian Grey*. Il avait toujours plaisir à transporter ses romans dans la vie. Mary-Ann devint Vicomtesse Beaconsfield et Dizzy resta Dizzy.



Ceux de ses amis qui avaient espéré des attaques brillantes contre le gouvernement libéral furent déçus. Ils avaient pensé que la présence au pouvoir de son rival exciterait leur leader à se surpasser, mais jamais il n'avait été plus calme, plus paresseux, plus terne. Son discours sur l'Église d'Irlande, discours léger, superficiel, ressembla « à la jupe de Colombine, tulle et paillettes. » Une fois de plus le parti conservateur étonné se demanda où voulait en venir l'Homme-Mystère. Lui suffisait-il d'avoir une fois goûté au pouvoir suprême ? Allait-il abandonner ses troupes dans la bataille ? Mais derrière le masque impénétrable et triste, un esprit alerte veillait et s'amusait. Lutter contre cette majorité toute fraîche, contre le superbe animal de combat qu'était Gladstone, aux naseaux fumants ? Folie. Il les connaissait, les majorités. Au jeune cheval, le dresseur rend de la corde. Il n'en sera que plus facilement dompté. Gladstone a des forces ? Qu'il les emploie. Qu'il essaie de pacifier l'Irlande à coups de lois. L'Irlande en a usé de plus adroits. Que sa hache s'attaque aux finances, à l'éducation, à l'armée. Le temps des résistances viendra, et celui des abandons, et des tranchants émoussés. Ce sera le moment alors de renverser le dieu qui déjà oscille sur son socle, mais en attendant, patience, patience ! Que notre calme étonne, agréable contraste, à côté de cette agitation.

L'effet dramatique de l'opposition de ces caractères était si grand que les deux héros eux-mêmes

semblaient y prendre plaisir. Certains jours la comédie parlementaire était poussée jusqu'à la farce. Un jour Gladstone, debout au banc des ministres, admirable, tonnant, accabla son rival d'épithètes de plus en plus violentes. A chacune de celles-ci, Disraëli baissait lentement la tête un peu davantage. Quand son menton toucha sa poitrine, son dos commença à se courber. Il paraissait à la lettre aplati par le formidable martellement de la voix de Gladstone. Enfin celui-ci conclut par un coup de poing si violent sur la grande table qui les séparait que plumes et papiers volèrent en désordre. Il se rassit. La Chambre immobile et silencieuse se demanda un instant si Dizzy allait pouvoir se relever. Alors on vit cette forme prostrée se ranimer doucement, la tête d'abord, puis le buste. Enfin Disraëli se souleva et, si bas qu'on l'entendit à peine : « Le Très Honorable Gentleman, dit-il, a parlé avec beaucoup de passion, d'éloquence et — a-hem — de violence. (Une pause... une longue pause). Mais le dommage peut être réparé. Il se baissa péniblement, ramassa un à un tous les objets qu'avait dispersés le fougueux Gladstone, les replaça, méthodiquement, sur la table sacrée, à leur place accoutumée, regarda avec complaisance l'ordre rétabli, puis, de sa plus belle voix, répliqua. Ce petit fragment de drame symbolique obtint un succès mérité.

Mais de telles scènes étaient rares. Il était clair que Disraëli, pour le moment, ne souhaitait pas renverser Gladstone. Ses épigrammes demeuraient courtoises. Un jour que Gladstone restait court au milieu d'une phrase, il intervint obligeamment : « Votre dernier mot ?... Révolution. » A une fille de son rival qui lui

demandait à un dîner des explications sur un certain ministre étranger : « C'est lui, dit-il, l'homme le plus dangereux de l'Europe, moi excepté, — comme dirait votre père, — votre père excepté, préférerais-je dire moi-même. »

Son esprit était si libre qu'une fois de plus il était allé de l'action à la création et qu'il travaillait à un roman : *Lothaire*.

Lothaire était un jeune et noble Anglais, héritier d'une fortune disraëlienne, c'est-à-dire sans limites, dont trois forces, représentées par trois femmes, se disputaient l'esprit : l'Église de Rome, la Révolution Internationale et la Tradition Britannique. Naturellement la championne de l'Église d'Angleterre, Lady Corisande, triomphait. Le thème était dangereux, l'exécution remarquable. Les types de prélats romains, de révolutionnaires, de politiciens anglais étaient dessinés avec une exactitude étonnante. Le succès du livre fut très grand. Jamais les libraires anglais n'avaient vendu un roman d'un ancien Premier. Dans tous les salons, on ne parlait plus que de Lothaire. Des chevaux, des bateaux, des enfants, des parfums recevaient les noms de Lothaire et de Corisande. La Lothairomanie gagnait l'Amérique. Seul le Parlement fut hostile. Le parti conservateur sentit avec force la honte d'avoir pour chef un romancier, et qui avait de l'esprit.

*
* *

Cependant Mary-Ann était très malade. Depuis 1866, elle avait un cancer de l'estomac ; elle le savait et s'efforçait de le cacher à Dizzy ; lui, croyant qu'elle

l'ignorait, affectait de parler légèrement de cette maladie. Elle continuait avec courage à mener une vie mondaine. En 1872, le jeune Chargé d'Affaires de France vit, dans un salon, un être étrange, accoutré en pagode, qu'il prit pour un vieux rajah. C'était Mary-Ann, et derrière elle, était Dizzy, fardé, sépulcral, sa dernière boucle teinte en noir et collée sur un front dégarni. Mary-Ann portait sur la poitrine, comme on porte la plaque d'un ordre, un immense médaillon encadrant le portrait de son mari. Elle avait quatre-vingts ans ; lui soixante-huit. Le couple était ridicule et touchant.

Il leur devenait difficile de prendre soin l'un de l'autre. Parfois, tous deux invalides, ils correspondaient de chambre à chambre. *Dizzy à Mrs Dizzy* : « Je suis sur mon dos, excusez le crayon. Vous venez de m'envoyer la lettre la plus amusante, la plus charmante que j'aie jamais reçue ; vous triomphez d'Horace Walpole et de M^{me} de Sévigné. Grosvenor Gate est devenu un hôpital, mais un hôpital avec vous vaut mieux qu'un palais avec une autre. Votre D. »

Elle disait à ses amis : « Grâce à sa bonté, ma vie n'a été qu'une longue scène de bonheur. » Il répondait : « Nous avons été mariés trente ans et je ne me suis jamais ennuyé avec elle. » Mary-Ann ne pouvait presque plus se nourrir. Un soir, chez des amis, elle fut prise d'une crise de douleur telle qu'elle ne put la cacher et renonça désormais à sortir. Son mari fut alors forcé de la quitter quelquefois, mais il ne le fit jamais, pour si peu de temps que ce fût, sans lui adresser d'innombrables billets.

Dizzy à Mrs Dizzy : « Je n'ai rien à vous dire

excepté que je vous aime, ce que, je le crains, vous ne trouverez un peu plat. »

Mrs Dizzy à Dizzy : « *My own dearest*, vous ne manquez terriblement, je vous suis si reconnaissante pour votre constante tendresse et bonté. »

Comme elle ne pensait pas pouvoir supporter le voyage, ils passèrent ensemble l'été à Londres. Ils sortaient en voiture, visitaient des quartiers inconnus et essayaient d'oublier que le parc qui s'étendait sous leurs fenêtres, s'appelait Hyde. Puis, comme elle allait de plus en plus mal, elle voulut croire que Hughenden lui ferait du bien. Mais rien ne pouvait la guérir ; son estomac refusait toute nourriture. Bien qu'elle mourût, à la lettre, de faim, elle reçut encore quelques amis avec beaucoup de bonne grâce, se promenant au milieu d'eux dans sa petite voiture que traînait un vieux poney. Dès qu'elle était une minute hors de la chambre, Disraëli parlait des souffrances de sa femme. Ses visiteurs virent pour la première fois ce visage, qu'ils avaient toujours connu impassible, bouleversé par l'émotion. Quand il fut évident qu'elle ne se remettrait pas, il télégraphia à Montagu Corry de venir, se sentant incapable de supporter seul la catastrophe. Elle mourut le 15 décembre 1872 ; on trouva dans ses papiers la lettre suivante :

« *My own dear husband*, si je quitte cette vie avant vous, donnez des ordres pour que nous soyons enterrés dans la même tombe... Et maintenant que Dieu vous bénisse, mon très bon, mon très cher... Vous avez été pour moi un mari parfait. Adieu, mon cher Dizzy, ne vivez pas seul, dearest, j'espère de tout mon cœur

que vous trouverez quelqu'un qui vous sera aussi attaché que votre dévouée Mary-Ann. »

*
* *

Les âmes les plus indifférentes, et peut-être même les plus dures, sentent le prix humain d'une douleur vraie. La sympathie de tous fut vive. Gladstone, oubliant toute haine politique, écrivit une lettre émue : « Nous avons été, je crois, mariés la même année ; il nous a été permis à tous deux de jouir pendant un tiers de siècle d'un bonheur qui est sans prix. Moi, à qui est épargné le coup qui vous a frappé, je puis comprendre ce qu'il a dû être, ce qu'il est... ». Puis il l'assurait que, dans cette heure d'épreuves, il souffrait profondément pour lui et avec lui. Il était sincère et, sans doute, pendant un instant, chacun des deux rivaux apparut-il à l'autre tel qu'il était et non plus déformé par la passion. Ainsi il arrive parfois qu'un fou a quelques minutes de rémission pendant lesquelles les fantômes se dissipent. Puis de nouveau les lignes se tordent, les traits grimacent et l'infirmier redevient un monstre.

Mary-Ann vivante s'était justement enorgueillie de ce qu'elle épargnait à Dizzy tous les soucis mesquins qui épuisent un esprit d'homme. Depuis son mariage, une maison, des serviteurs étaient devenus pour lui des machines parfaites auxquelles il n'avait pas à donner une pensée. « Il n'y avait pas de souci qu'elle ne sût atténuer, pas de difficulté à laquelle elle ne sût faire face. Elle était la femme la plus vaillante, la plus réconfortante que j'aie jamais connue. »

Mary-Ann morte ne pouvait plus défendre son grand homme ; elle n'avait eu de fortune que viagère, la maison même passait à des héritiers et Dizzy dut déménager, se réfugier à l'hôtel. Quitter Grosvenor Gate où il avait passé trente-trois années heureuses fut quitter une seconde fois Mary-Ann. C'était la maison où elle l'avait attendu, nuit après nuit, au retour des Communes, la maison toujours éclairée qu'il voyait briller de loin dans le brouillard quand il rentrait après une dure séance. C'était le foyer, lieu tiède où l'âme et le corps se détendent, où la critique devient éloge, où le blâme se fait caresse. Sans doute ne connaîtrait-il plus jamais la douceur d'un abri véritable. Les solitudes de l'hôtel, la pire de toutes, peuplée de meubles stupides, de repas mornes et de voisins inconnus, telle serait désormais sa vie de Londres. Quand il disait à son cocher : « *Home* » il se rappelait soudain qu'il n'avait plus de « *home* », et les larmes lui montaient aux yeux. Sans son secrétaire, Montagu Corry, qui veillait sur lui comme un fils, sans des amis comme les Manners, les Rothschild, qui le recueillaient, il eût été une épave. Mais les amitiés, si délicates qu'elles soient, ne peuvent remplacer la tendresse d'une femme. Dans le silence de la chambre d'hôtel, il épiait le souvenir fuyant d'une voix gaie.

*
* *

Ses amis politiques avaient craint que son deuil ne devînt le prétexte d'une retraite complète. Le contraire arriva. Ne trouvant en lui-même que des pensées

lugubres, il chercha l'activité et, pour ne pas penser, reprit la lutte.

Il se trouva que le moment était bon. La tactique d'attente avait produit de bons effets. Il avait donné de la corde à Gladstone ; Gladstone avait agi dans mille directions ; il ne restait qu'à profiter des erreurs qui naissent nécessairement de toute action. « Ma mission est de pacifier l'Irlande » avait dit le bûcheron de Hawarden, appuyé sur sa forte hache. Pour la remplir il avait supprimé l'Église protestante d'Irlande et fait voter toute une série de lois destinées à protéger les fermiers contre les gros propriétaires. Mais l'Irlande était moins pacifiée que jamais. Des hommes masqués bâtonnaient les fonctionnaires, des policemen étaient poignardés, des maisons sautaient. Longtemps le Pacificateur avait supporté ces outrages, puis, désespéré, il avait dû faire appel à la troupe. « Je me souviens, remarque Disraëli sarcastique, d'avoir entendu l'un des ministres de Sa Majesté dire, l'an dernier je crois : « N'importe qui peut gouverner l'Irlande avec des troupes et de l'artillerie. » N'importe qui, en effet, et même ce Très Honorable Gentleman. »

En politique étrangère, Gladstone avait accepté l'arbitrage dans toutes les questions où l'Angleterre se trouvait mêlée. Mais il semblait que l'arbitrage lui fût toujours défavorable. L'orgueil populaire était agacé. Dans un théâtre, on représentait Gladstone recevant une ambassade de Chine qui venait lui demander l'Écosse. Le Premier Ministre réfléchissait, puis trouvait qu'il y avait trois réponses possibles ; céder tout de suite l'Écosse, attendre un peu et finir par céder, ou désigner un arbitre. Le public trouvait le

portrait juste. La Reine était avec le public. Elle ne s'habituaît pas à Gladstone. Les grands arbres qui tombaient de tous côtés l'effrayaient. Elle avait aimé la forêt. Intelligence simple et directe, elle ne comprenait pas les détours de cet esprit compliqué. Elle relisait en vain ses projets de loi, et quand il les accompagnait de lettres explicatives, elle trouvait l'explication plus obscure que le projet. Après Mr Disraëli, si souple, qui disait : « Avant tout, il faut que les désirs de Sa Majesté soient accomplis », elle ne pouvait supporter ce dur Écossais qui, avec un respect infini, lui refusait tout ce qu'elle demandait. Elle tenait au prestige de l'Angleterre et elle jugeait qu'il le détruisait. Elle était une Reine protestante et Gladstone dépouillait les protestants irlandais. Elle avait un respect trop vif de la Constitution, pour s'opposer aux votes du Parlement, mais elle souhaitait de tout cœur la chute du ministère.

Dès 1873, on put prévoir qu'elle ne l'attendrait pas très longtemps. Toutes les élections partielles étaient favorables aux conservateurs. Disraëli prépara la campagne avec minutie. Longtemps à l'avance chaque circonscription eut un candidat conservateur désigné. A Whitehall était établi un office conservateur central où un directeur permanent et un état-major tenaient à jour les listes des circonscriptions pourvues et de celles à pourvoir. Dans chaque ville devait exister une association conservatrice, où toutes les classes de la société devaient être représentées. En particulier, on recherchait le concours des ouvriers. Disraëli veilla lui-même à ce que ce travail fût fait partout. Mais, modérant l'impatience des siens, il

ne voulut pas prendre le pouvoir avant que l'énergie de Gladstone ne se fût épuisée en échecs nouveaux. L'expérience ne lui avait que trop appris la fragilité des cabinets que ne soutient pas une majorité forte. D'ailleurs tous les symptômes annonçaient la fin. Dans un discours qu'il fit à Manchester, il décrivit les derniers moments du ministère agonisant : « Cette excitation anormale, après avoir atteint son paroxysme, se terminait en prostration. Quelques-uns trouvaient refuge dans la mélancolie et leur éminent chef alternait entre la menace et le soupir. Pour moi, qui étais assis en face de leur banc, les ministres me rappelaient un de ces paysages sous-marins que l'on rencontre quelquefois sur les côtes de l'Amérique du Sud. Vous contemplez une ligne de volcans épuisés. Pas une flamme ne vacille sur ces crêtes livides. Mais la situation est encore dangereuse ; la terre tremble un peu et, de temps à autre, on entend le sombre grondement de la mer. »

III

AU MILIEU DE SES GRAND'MÈRES

Malgré des succès politiques constants, l'hiver qui suivit la mort de Mary-Ann fut d'une tristesse affreuse. Ce n'était pas seulement que Dizzy avait perdu en elle l'être qu'il aimait le mieux au monde, c'était comme un immense appétit de tendresse qui ne trouvait plus à se satisfaire. Pour Mary-Ann, le Sphinx avait livré son secret, qui était la timidité. Timidité née dans l'enfance de persécutions collégiennes, nourrie (sous le masque d'une audace apparente) par l'hostilité de ses pairs, apaisée dans l'âge mûr par des amitiés incomparables et enfin guérie par le pouvoir, mais qui avait modelé ce caractère et en avait imprégné tous les éléments. En particulier, elle l'avait empêché de jamais trouver un plaisir réel dans la société des hommes. Il avait besoin d'être leur chef pour se sentir leur égal. Dans la solitude, tout Anglais autre que lui se fût fait une vie de club. Il en avait horreur : « Il y a bien des choses redoutables dans la vie, avait-il dit, et un dîner d'hommes est la pire de toutes. »

« J'ai besoin, avait-il écrit autrefois à Mary-Ann, que ma vie soit un perpétuel amour. » Le chiffre de

ses années avait doublé mais le besoin demeurait. « Il me faut, ou la parfaite solitude, ou la parfaite sympathie », écrivait-il maintenant. Exigence d'homme blessé.

Pendant plusieurs mois, il n'alla que dans quelques rares maisons d'amis très intimes, passant toutes les vacances parlementaires à Hughenden, où il classait les papiers de sa femme, touché aux larmes d'y retrouver la moindre feuille sur laquelle il avait griffonné trois mots, et seul, au point qu'une lettre un peu tendre lui semblait comme la vue d'une voile pour le naufragé sur son île déserte. Toutes ses correspondances féminines étaient mortes et avec elles le charme et la gaieté de ces mille petits incidents dont l'unique prix est d'être partagés, mais qui seuls rendent supportable la longue aventure de la vie. Au printemps, le hasard d'une visite lui fit pourtant retrouver deux amies de sa jeunesse, deux sœurs, Lady Chesterfield et Lady Bradford. Anne, comtesse de Chesterfield, avait soixante-dix ans ; Selina, comtesse de Bradford, cinquante-cinq, et toutes deux étaient grand'mères. Disraëli leur rappela leurs enfances voisines de la sienne (elles avaient habité près de Bradenham) et ce bal costumé si brillant où Lady Chesterfield était en sultane, sa sœur, Mrs Anson, si belle, en esclave grecque aux cheveux dénoués et Lady Londonderry en Cléopâtre, toute chargée de rubis. Mrs Anson était morte, Fanny Londonderry était morte, mais Lady Chesterfield et Lady Bradford avaient gardé beaucoup de charmes. La rencontre fut agréable ; on se promit de s'écrire, de se revoir ; dès l'été Disraëli fut invité à passer quelques jours

chez l'une des deux sœurs, puis chez l'autre ; l'hiver suivant il ne vivait plus « que pour la délicieuse société des deux personnes que j'aime le plus au monde. »

Elles étaient très différentes. Lady Chesterfield, beaucoup plus âgée, était plus grave et plus tendre ; Lady Bradford, plus coquette. Lady Chesterfield avait lu tous les romans de Disraëli ; Lady Bradford les avait commencés en bâillant, et confondait tous les personnages. Lady Chesterfield, toujours d'humeur égale, était une meilleure amie ; Lady Bradford, plus fantasque et moins sûre, était la plus aimée. A toutes les deux, Disraëli écrivait sur un ton d'intimité très tendre. Lady Chesterfield, qui était veuve et septuagénaire, en souriait ; Lady Bradford, qui avait un mari parfait et des filles à marier, protestait et menaçait plusieurs fois de ne pas continuer la correspondance si le ton en demeurerait aussi ardent. Disraëli n'avait jamais pu supporter d'être séparé, fût-ce pour quelques jours, des êtres qu'il aimait ; pour s'assurer la société constante des deux sœurs, il proposa à Lady Chesterfield de l'épouser. Elle refusa, d'abord parce qu'elle trouvait un mariage un peu ridicule à son âge, mais surtout parce que Disraëli aimait sa sœur. Elle devint la Confidente.

Le Leader de l'Opposition trouva chaque jour le temps de rédiger un billet tendre pour l'une ou l'autre des sœurs incomparables. « La plus séduisante des femmes n'a jamais été plus délicieuse que cet après-midi. J'aurais pu rester là, assis pour toujours, regardant ses mouvements qui n'étaient que grâce et écoutant ses mots brillants, mais, hélas, de temps à autre, l'horrible pensée passait sur moi — cette visite

est une visite d'adieu.... Ces constantes séparations ne cesseront-elles jamais ? Je suis certain qu'il n'y a pas de plus grand malheur que d'avoir un cœur qui ne veut pas vieillir. »

Vieillard puissant et accablé de besogne, responsable de la vie d'un grand Empire, il ne se sentait pas différent du jeune homme qu'il avait été. Et peut-être même le vieillard était-il plus romanesque encore. Chez le jeune homme, souvent l'ambition avait lutté victorieusement contre l'amour. « J'ai assez vécu pour savoir que les crépuscules de l'amour ont leurs splendeurs et leurs richesses. Peut-être y a-t-il aussi chez les vieillards une plus grande avidité de bonheur. » Tout émerveillé de découvrir qu'il pouvait encore désirer une présence, trouver un plaisir parfait à regarder vivre une femme, conscient à la fois de la beauté des jours passés près d'elle et du petit nombre de ceux qui lui restaient, il n'admettait pas d'être séparé de son amie. « Vous voir, ou au moins avoir de vos nouvelles tous les jours, est absolument nécessaire à mon existence... Vous voir dans le monde est un plaisir particulier, bien différent de celui de vous voir seule. Tous deux sont enchanteurs, comme le clair de lune et la lumière du soleil. » Il aurait voulu lui rendre visite chaque jour, mais Lady Bradford avait mille choses à faire et le rationna. « Trois fois par semaine, c'est bien peu ! » Il y eut un bal masqué où le vieux ministre voulut se rendre en domino. Quand il demanda à Selina de choisir un signe qui lui permît de le reconnaître, elle lui conseilla d'un ton froid de ne pas y aller. Il bouda un peu et se plaignit à sa

très chère Lady Chesterfield. On sut qu'il était malheureux et il reçut une lettre un peu plus douce « qu'il pressa sur ses lèvres ». Ainsi jouait ce vieil Alceste avec cette Célimène charmante et mûre.

Il était loin d'avoir oublié Mary-Ann. Pendant tout le reste de sa vie le papier sur lequel il écrivit ses lettres, et même ses lettres d'amour, fut encadré d'une bande noire, et c'était un symbole juste. Un jour, beaucoup plus tard, Lady Bradford ayant par hasard reçu une lettre sur papier blanc écrivit qu'elle en avait été heureuse. « Vous dites que vous avez été contente de voir du papier blanc, l'autre jour. Cela est étrange. J'avais l'habitude de penser que la Reine, en persistant dans son deuil, cédait à un sentiment morbide, et maintenant voilà que je suis comme elle et probablement resterai comme elle. »

Il achevait de ranger les papiers de Hughenden ; il y retrouvait le souvenir multiple de cette affection minutieuse. Tous les quinze jours, pendant trente ans, Mary-Ann avait coupé les cheveux de son mari et, chaque fois, la récolte avait été conservée dans un petit paquet scellé. Il en retrouva des centaines. Il découvrit aussi des milliers de lettres, toutes celles de Bulwer, toutes celles d'Alfred d'Orsay, toutes celles du pauvre George Smythe et la dernière lettre de Lady Blessington. Que d'ombres l'attendaient maintenant.



Enfin Gladstone fit des élections. Le sentiment public avait tant changé que Disraëli espérait un fort

déplacement de voix, peut-être une majorité conservatrice. Pendant toute la période électorale, il écrivit chaque jour à Lady Bradford. Bientôt, il put lui annoncer que son parti avait gagné dix sièges, puis vingt, puis quarante, puis que la déroute de Gladstone était complète. Les conservateurs obtenaient cinquante voix de majorité sur tous les partis réunis, et plus de cent sur les libéraux seuls. Il était enfin prouvé qu'un électorat populaire pouvait, comme l'avait toujours soutenu Disraëli, être conservateur. Tous les vieux mécontents du parti oublièrent leur méfiance passée. Le Carlton se remplit d'une foule excitée qui réclamait le Chef, comme la meute aboyante réclame le piqueur dès le lendemain du dégel.

Gladstone décida de donner sa démission sans attendre la réunion du Parlement et il annonça qu'il ne demeurerait pas leader du parti. Il voulait être un simple député et ne plus assister régulièrement aux séances. Il avait soixante-cinq ans ; c'était un âge où les grands hommes politiques du siècle avaient depuis longtemps terminé leur carrière. Il souhaitait surtout s'occuper désormais de questions religieuses et se préparer à la mort. Il fit part à la Reine de sa décision. Sa Majesté l'approuva avec une vigueur à peine polie et fit appeler Mr Disraëli. Un des premiers soins du nouveau Ministre fut d'obtenir pour sa chère Selina un poste important dans la maison de la Reine.

A la rentrée du Parlement, Disraëli prononça quelques mots de sympathie à l'égard de Gladstone. Celui-ci reconnut que l'attitude était généreuse.

L'homme savait bien gagner comme il savait bien perdre. Pourtant, chaque fois que Gladstone pensait à lui, un mouvement d'indignation l'agitait et il sentait monter la colère, l'irrépressible colère d'Achille».

IV

LE CHEF

Le Chef, c'est ainsi désormais que les conservateurs appellent Disraëli et le mot est signe d'un grand changement. L'aventurier de génie dont les uns toléraient, dont les autres contestaient l'autorité et qu'on nommait avec une familiarité tantôt affectueuse et tantôt méprisante « Dizzy », est devenu un objet de respect. L'âge y a aidé ; si en tous pays la vieillesse est pour un homme public une vertu, cela est plus vrai encore en Angleterre. Aucun peuple n'est plus sensible que celui-ci aux beautés dont le temps sait orner les objets ; il aime les vieux hommes d'État usés et polis par la lutte comme les vieux cuirs et les vieux bois. Les conservateurs n'avaient pas toujours compris la politique de leur Chef, mais il les avait menés à la victoire la plus étonnante que le parti eût jamais remportée. C'était donc que ses sortilèges, bien qu'inintelligibles, étaient puissants.

Hors quelques vieillards, presque tous les hommes qui formaient maintenant le parti l'avaient toujours vu à leur tête, d'abord aux côtés de Lord Derby, puis seul. Beaucoup associaient encore à son nom une confuse idée de mystère oriental, mais ce n'était pas

pour s'en effrayer. Comme une belle porte arabe, rapportée pierre à pierre par un vieux colonial et reconstruite sur une pelouse bien rasée, se couvrant de lierre et de roses grimpantes, acquiert lentement une grâce toute anglaise et se mêle sans détonner à la verte harmonie de tout ce qui l'entoure, ainsi le vieux Disraëli, tout chargé de vertus, de manies et de préjugés britanniques, était devenu un ornement naturel du Parlement et du Monde, et si parfois un passant attentif pouvait deviner sous les feuillages sombres la courbe un peu étonnante d'un arc ou l'étrange ligne d'une arabesque, la légère dissonance ne faisait qu'ajouter à la beauté de cette noble ruine une nuance à peine sensible de poésie et de puissance.

Au respect du parti se mêle aussi, à partir de ce moment, une évidente affection. Les ennemis déclarés sont devenus rares. Presque tous ont reconnu la loyauté, la bienveillance du Chef. Chez ses adversaires même, on sait que, s'il peut frapper avec vigueur un adversaire digne de lui, il épargne toujours un orateur moins fort. L'exemple de Peel et celui de Gladstone ont prouvé qu'il n'attaque jamais un homme à terre. Pendant son court passage au pouvoir, en 1868, il a accordé une pension aux enfants de Leech, le dessinateur de Punch, qui l'a impitoyablement combattu depuis trente ans. Maintenant (1874) son premier geste a été d'offrir la plus haute distinction dont il dispose à Carlyle qui demanda jadis « combien de temps John Bull tolérerait que cet absurde singe dansât sur son ventre » ? Quand un partisan plus vindicatif s'étonne de sa mansuétude : « Je ne me

préoccupe jamais d'être vengé, dit-il, mais quand un homme m'a fait injure j'écris son nom sur un bout de papier et j'enferme celui-ci dans un tiroir. Il est merveilleux de voir avec quelle rapidité les noms ainsi étiquetés sombrent dans l'oubli. »

Appuyé sur une forte majorité, soutenu par la Reine qui a accueilli son retour avec une joie avouée, il tient enfin ce qu'il a désiré pendant toute sa vie : le Pouvoir. Le souvenir des blessures de jeunesse est effacé. A Lady Dorothy Nevill, jadis confidente de ses angoisses, il dit : « Tout va bien maintenant. Je sens ma position assurée. » La certitude de la victoire produit une sorte de détente. Jamais l'homme n'a été aussi naturel. Enfin il sait qu'on l'acceptera tel qu'il est. Il s'abandonne. L'esprit est moins dur, moins sarcastique. Il parle avec moins de réserve de sa triste adolescence. Il livre un passé désormais racheté. Promenant Lady Derby parmi ses hêtres et lui montrant Bradenham, il lui dit soudain : « C'est ici que j'ai passé ma misérable jeunesse. — Pourquoi « misérable » ? Sûrement vous avez été heureux ici. — Pas en ce temps-là. J'étais dévoré par une irrésistible ambition et je n'avais aucun moyen de la satisfaire. » Le snobisme n'a plus d'objet. Quand un Duc essaie de l'intimider : « Des Ducs, dit-il, j'en fais ! » et c'est vrai. Le temps est loin où Isaac d'Israëli demandait : « *What does Ben know of Dukes ?* » Une princesse royale est une petite jeune femme pour laquelle il refuse de se déranger le matin. La Reine est une image familière, une vieille amie, un peu difficile, mais qu'il aime bien. Oui, cette fois il est bien au sommet. Il ne sent plus en lui cet inquiet besoin de monter plus

haut, de dominer. Il devrait enfin être heureux.

Mais, à un ami qui le félicite, il répond : « Pour moi, c'est vingt ans trop tard. Donnez-moi votre âge et votre santé. » Et on l'entend murmurer : « Le pouvoir ! Il m'est venu trop tard. Il fut un temps où, quand je m'éveillais, je me sentais capable de remuer des dynasties et des gouvernements, mais ce temps est passé. » Il a toujours été un si grand admirateur de la jeunesse et la sienne a été gaspillée parce que le point de départ était trop bas ; il lui a fallu quarante ans pour atteindre le niveau d'où sont partis un Peel, un Gladstone, un Manners, Malheur de la naissance, le plus dur peut-être de tous, parce que le plus injuste. Maintenant « c'est venu trop tard ». A peine est-il au ministère que son vieux corps cède de tous côtés ; il a la goutte et doit aller au Parlement en pantoufles ; il a de l'asthme et prendre la parole le fatigue. Auprès de lui, sauf le fidèle Montagu Corry, personne pour le soigner. La gloire n'a de prix que pour l'offrir en hommage à des êtres qu'on aime. Que faire de celle-ci, importune ? « Peut-être, probablement, je devrais être heureux, mais je ne puis vous dire que la vérité.. Je suis las jusqu'à l'extinction et profondément malheureux... Je ne crois pas qu'il y ait réellement un être au monde plus malheureux que moi. La fortune, le succès, la gloire, même le pouvoir peuvent augmenter le bonheur, mais ils ne peuvent pas le créer. Les affections seules donnent le bonheur. Je suis seul et n'ai rien pour me soutenir que parfois un peu de sympathie griffonnée sur le papier, et cela même avec parcimonie. C'est une terrible existence, presque intolérable. »

Quels plaisirs positifs peut donner le pouvoir ? Il y en a un : cette multitude des affaires qui permet de s'oublier soi-même. Mais quels ennuis aussi : le voyage où l'on trouve à chaque station une foule enthousiaste qui crie : « Le voici ! », les petits garçons qui courent après vous et s'arrêtent, bouche ouverte, devant le compartiment, les jeunes filles qui demandent des autographes, les sociétés de musique à la porte de l'hôtel... Ah ! que Disraëli est peu fait pour cette popularité familière. Un jour, comme il attend le train à Swindon, arpentant le quai avec lenteur, un voyageur de commerce, cordial et brusque, s'approche de lui... « J'ai toujours voté pour vous, Mr Disraëli, depuis vingt ans... et je voudrais vous serrer la main. » Disraëli lève ses yeux las et secoue la tête : « Je ne vous connais pas », dit-il, et il reprend sa promenade. Mr Gladstone, en semblable rencontre, eût serré les deux mains de l'homme et noté le fait dans son Journal. Mais Mr Gladstone a l'enthousiasme d'un vigoureux bûcheron et ce vieil homme malade est fatigué. On répète encore ses mots, mais ils ont changé de ton. A peine une vague saveur d'ironie flotte-t-elle encore dans un océan de mélancolie. « Etes-vous tout à fait bien, Mr Disraëli ? — Personne n'est tout à fait bien... » Et si une maîtresse de maison lui demande ce qu'il faudrait faire pour le divertir : « Ah ! répond-il, laissez-moi exister. »

Dans ce corps vaincu, une passion subsiste, c'est le goût du fantastique. Quand il est seul, contraint par ses souffrances au silence et à l'immobilité, et même incapable de lire, il pense avec un plaisir d'artiste à sa merveilleuse aventure. Y a-t-il récit des Mille et

Une Nuits, histoire de savetier devenu sultan, qui soit plus pittoresque que sa vie ? N'a-t-il pas accompli, et même dans les détails, les rêves du petit garçon qui s'étendait sous les arbres, dans le jardin à l'italienne, en écoutant la mandoline du grand-père ? « J'ai enfin réalisé mon rêve. » Il a conservé son penchant pour les récits et les mœurs chevaleresques. La Jeune Angleterre survit en ce vieux cœur. Au milieu de « toutes ses grand'mères », comme dit railleusement l'ambassadeur de Russie, il se croit au tribunal de la Reine de Beauté. Il réunit ses amies en un Ordre et remet à chaque nouvelle élue une broche en forme d'abeille. Il est très vrai que l'ordre est surtout composé de grand'mères. Lady Chesterfield, Lady Bradford, mais on y trouve aussi quelques jeunes filles, par exemple la princesse Béatrice, avec la permission de la Reine. Et sans doute la Grande-Maitresse est-elle la Reine elle-même qu'il nomme, non plus la Reine, mais la Fée.

Osborne. Les ombres vertes reposent les yeux après l'éclat scintillant du voyage. Du château, on aperçoit la baie bleue que piquent les voiles blanches. C'est à peine si le vieux visiteur a eu le temps de s'asseoir un instant dans la chambre. L'auguste maîtresse de ces lieux le demande. Il descend ; elle le reçoit avec tant de joie qu'il croit un instant qu'elle va l'embrasser. Elle est si chargée de sourires qu'elle paraît plus jeune et presque jolie. Elle gazouille et sautille par la chambre comme un oiseau. Elle est heureuse, elle a retrouvé son ministre, le seul qui lui donne confiance en elle-même. Car la Reine a eu une vie difficile. Elle a été impopulaire, très impopulaire. Elle a vu les gens

de Londres tourner le dos à sa voiture dans les rues. D'abord c'était à cause de Lord Melbourne, puis ce fut le pauvre Albert auquel le public ne pardonnait pas d'être Allemand, puis on a reproché son deuil à la Reine et aucun de ses ministres ne l'a défendue. Tous ces whigs sont jaloux du Trône. Mais Mr Disraëli a, sur la Monarchie, les mêmes idées que la Reine. Sans doute il ne souhaite pas que le Souverain s'oppose jamais au Parlement, mais il croit que la sagesse et l'expérience d'un témoin impartial et durable sont un précieux ballast pour le vaisseau de l'Empire. Mr Disraëli exprime si bien ces idées que la Reine a toujours pressenties. « Penser que vous avez la goutte ! Comme vous devez souffrir ! Vous ne devez pas rester debout. Vous allez avoir une chaise. »

Mr Disraëli demeure interdit par cette faveur sans précédent. Personne ne s'est jamais assis pendant une audience de la Reine. Lord Derby lui a raconté jadis, comme preuve de grande bienveillance, que la Reine, le voyant un jour très malade, lui a dit : « Je suis bien triste que l'étiquette ne me permette pas de vous demander de vous asseoir. » Mr Disraëli se souvient de ces choses et il soupire avec contentement, mais il refuse. Il peut très bien rester debout. La Reine est de plus en plus bienveillante, elle lui ouvre son cœur sur tous sujets et, comme elle le sait curieux, elle lui montre ses plus secrètes correspondances. Elle parle, elle parle sans arrêt. Elle parle comme Mary-Ann, comme les femmes peuvent parler. Mais elle a beaucoup monté dans l'estime intellectuelle de Mr Disraëli. Elle a vraiment du bon sens et elle juge sainement les caractères. Par exemple, elle voit clair en

Gladstone. Combien Disræli a de chance que l'Angleterre ait une reine et non un roi ! Au dîner, la conversation est vive, agréable. Mr Disræli ne s'est jamais senti moins timide. Il dit tout ce qu'il a à dire, dans les termes les plus surprenants, et la Reine pense qu'elle n'a jamais vu un être aussi amusant. Elle est ravie de l'audacieuse simplicité avec laquelle il lui demande à travers la table : « Madame est-il vrai que Lord Melbourne disait à Votre Majesté : « Vous ferez ceci. Vous ne ferez pas cela ? »... Quelquefois, quand ils sont seuls, les compliments du Ministre deviennent fleuris et presque directs. Mais la Reine l'excuse en pensant qu'il a du sang oriental. La Reine aime l'Orient. Il lui plaît d'avoir, debout derrière sa chaise, un serviteur indien et, à la tête de ses États, ce Grand Vizir ingénieux et sentimental.

Elle l'invite partout. Elle lui demande de venir à Balmoral, en Écosse, où la vie est plus simple, plus naturelle. Malheureusement, l'hôte est souvent malade. Les longs voyages le fatiguent. La Reine envoie son médecin, l'illustre Sir William Jenner, dans la chambre de Mr Disræli. Sir William exige que le Premier garde le lit. Le matin, la Reine va le voir. « Que pensez-vous, écrit-il à Lady Chesterfield, d'un ministre qui reçoit sa souveraine en pantoufles et robe de chambre ? » En le voyant si faible, elle devient maternelle. Leurs rapports sont devenus tout à fait humains. Elle parle d'Albert ; il parle de Mary-Ann. Ministre et souveraine ont tous deux jadis trouvé le bonheur dans le mariage ; c'est un lien de plus. Dès qu'il est rentré à Londres, il reçoit une caisse de fleurs. « Mr Disræli, avec son très humble devoir à Votre Majesté : Hier

soir apparut à Whitehall une caisse de délicate apparence. Quand il l'ouvrit, il crut d'abord que Votre Majesté lui avait accordé les étoiles de ses principaux Ordres. Et même il était si pénétré de cette illusion qu'ayant à assister le soir à un banquet de gens à étoiles et rubans, il ne put résister à la tentation, en plaçant quelques perceneiges sur son cœur, de montrer que lui aussi était décoré par une gracieuse souveraine.

« Puis, dans le milieu de la nuit, l'idée lui vint que tout cela pourrait bien être un enchantement, que sans doute c'était un don féerique et venait d'une autre monarque : la Fée Titania cueillant des fleurs, avec sa cour, dans une île délicieuse, et envoyant des bourgeons magiques qui, dit-on, font tourner la tête de tous ceux qui les reçoivent. »

V

AGIR

Penser est facile ; agir est difficile ; agir suivant sa pensée est ce qu'il y a au monde de plus difficile.

GOETHE.

Dans un pays fortement organisé, de civilisation ancienne et intacte, l'homme prend moins le pouvoir qu'il n'est pris par lui. Un Bonaparte qui, après une révolution, trouve table rase, peut imposer pour cent ans à une nation la forme de son esprit. Un Disraëli, Premier Ministre d'Angleterre, ne peut se mouvoir que dans d'étroites limites. Les événements imposent des actes quotidiens et souvent non souhaités. Les jours se passent à réparer les erreurs d'un sot, à lutter contre l'entêtement d'un ami. Avoir un vaste plan serait inutile et l'homme a trop vécu pour l'ignorer.

Dès les premiers jours de son ministère, les évêques et la Reine le forcent à défendre un projet de loi pour en finir avec le ritualisme, c'est-à-dire avec les pratiques romaines dans l'Église anglicane ; les clergymen seront poursuivis si leurs vêtements sacerdotaux ou

l'éclat de leurs autels offensent des yeux protestants. Disraëli a la terreur de la législation ecclésiastique ; il sait trop quelles fortes passions vont être soulevées. Même dans la paroisse de Hughenden, si petite, il y a guerre civile entre ceux qui sont partisans, pour les quêtes, du plateau et ceux qui ne tolèrent que l'aumônière fermée. « Mon ami le vicaire fera ce que j'appelle une collecte et qu'il appelle une quête, et le montant en sera placé sur ce qu'il appelle un autel et que ses paroissiens appellent une table. » Mais les évêques sont tenaces. La Reine intervient : « Son vif désir est que Mr Disraëli aille aussi loin qu'il le peut sans mettre son gouvernement dans l'embarras... » Et le Premier Ministre doit passer les premières semaines de son règne à amender, puis à défendre un projet qu'il juge inopportun. D'ailleurs ces mesures, qu'il désapprouve, augmentent sa popularité pour un temps. La vie est assez folle.

Mais ce n'est pas à des mesures de répression qu'il souhaite lier son nom. Il veut, au contraire, que l'arrivée au pouvoir du parti conservateur soit marquée par une politique généreuse. Maintenant est venu le moment de transformer en actes les idées de *Coningsby* et de *Sybil*. Les lois se succèdent : égalité des obligations entre employeurs et employés ; élargissement des droits des Trade-Unions ; réduction des heures de travail à cinquante-six par semaine ; repos du samedi après-midi ; puis nombreuses lois sanitaires. Le mot d'ordre du parti, dit Disraëli, doit être : « *Sanitas sanitatum et omnia sanitas.* » — Politique d'égoutier, disent les adversaires.

Une autre idée que le Premier Ministre a accueillie

depuis sa jeunesse et installée enfin avec lui au pouvoir, c'est l'idée de l'Empire, l'idée que l'Angleterre ne peut désormais être considérée sans ses colonies. Il y a vingt ans qu'il a proposé à Derby d'accorder à celles-ci des représentants et de créer le Parlement Impérial ; il y a quarante ans qu'il a chanté le Pouvoir Fédéral comme le génie de l'avenir. Toutes les fois qu'au Parlement un utilitaire a démontré que les colonies, et en particulier l'Inde, sont des joyaux trop coûteux de la Couronne et qu'il serait souhaitable d'y renoncer, il s'est levé pour rappeler que l'Angleterre n'est rien si elle n'est la métropole d'un immense Empire colonial et que les anti-coloniaux, en ne voyant que les résultats financiers, négligent les considérations politiques qui, seules, font les nations grandes. Pour organiser cet Empire il a un programme : autonomie des colonies, accompagnée par un tarif douanier impérial, par un droit de la Couronne sur les terres inoccupées, par une entente militaire et, enfin, par la création à Londres d'un Parlement Impérial. Cette politique est si nouvelle et semble d'une hardiesse telle qu'il ne peut encore l'appliquer, mais il saisit toutes les occasions de montrer avec éclat son sentiment et l'importance qu'il attache aux Routes Impériales.

*
* *

Le 15 novembre 1875, un journaliste, Frédéric Greenwood, vient voir Lord Derby ¹ au Foreign Office.

1. Il s'agit naturellement du quinzième Lord Derby qui, sous le nom de Stanley a été le disciple et l'ami de Disraëli. Le père est mort.

Il a dîné la veille avec un financier qui connaît bien l'Égypte et a appris que le Khédive, à court d'argent, désire mettre en gage ses cent soixante-dix-sept mille actions du Canal de Suez. Il y a, en tout, quatre cent mille actions de Suez et la majorité est entre les mains de capitalistes français. Greenwood pense qu'il est de l'intérêt de l'Angleterre d'acquérir la part du Khédive, parce que le Canal est la route des Indes. Derby ne se montre pas très ardent ; il a horreur des grands projets. Mais l'imagination de Disraëli prend feu. Il télégraphie à l'agent anglais en Égypte et apprend que le Khédive a donné option à un groupe français pour quatre-vingt-douze millions jusqu'au mardi suivant. Le Khédive ne demande qu'à traiter avec l'Angleterre, mais il a besoin d'argent tout de suite, le Parlement n'est pas en session et quatre millions de livres forment une somme qu'on ne peut prendre sur le budget sans crédits. « A peine le temps de respirer, mais il faut faire l'opération », écrit Disraëli à la Reine. Le gouvernement français ne crée pas d'obstacles ; au contraire le duc Decazes souhaite très vivement l'appui de Disraëli contre Bismarck et décourage les banques françaises qui renoncent à leur option. Mais il faut quatre millions de livres. Le jour où le cabinet délibère, Montagu Corry attend dans l'antichambre. Le Chef passe la tête par une porte entrebâillée et dit seulement : « Oui ». Dix minutes plus tard Corry est chez Rothschild qu'il trouve à table, et lui dit que Disraëli a besoin de quatre millions le lendemain. Rothschild, qui est en train de manger du raisin, prend un grain, crache la peau et dit : « Quelle garantie ? — Le gouvernement britannique. — Vous les aurez. »

Mr Disraëli, avec ses très humbles devoirs à Votre Majesté : « Cela vient d'être fait ; vous l'avez, Madame... Quatre millions de livres ! Et presque immédiatement. Il n'y avait qu'une maison qui pût le faire : Rothschild. Ils se sont conduits admirablement, ont avancé l'argent à un taux très bas et toute la part du Khédive est entre vos mains, Madame. »

La Reine fut ravie. Jamais Disraëli ne l'avait vue aussi souriante, elle le garda à dîner et lui fit mille petites agaceries amicales. Ce qui enchantait surtout la Fée, c'était de penser à la fureur de Bismarck qui, quelques jours avant, avait insolemment déclaré que l'Angleterre avait cessé d'être une puissance politique.

Sous Gladstone, l'Angleterre s'abstenait et la France étant abattue par la guerre, le Chancelier allemand avait pris l'habitude de jouer au maître de l'Europe. Avec Disraëli, l'Angleterre avait de nouveau une politique étrangère et des volontés qu'elle entendait faire respecter. En 1875, quand Bismarck après avoir menacé la Belgique s'en prit à la France, Disraëli écrivit à Lady Chesterfield : « Bismarck est réellement de nouveau un autre vieux Bonaparte et il faut lui passer la bride. » Il en parla à la Reine qui approuva et offrit d'écrire à l'Empereur de Russie. L'Angleterre et la Russie agirent en même temps à Berlin. Bismarck battit en retraite. Le retour de l'Angleterre à une politique continentale avait été un succès ; la Reine s'épanouit. Comme elle se sentait forte, Disraëli étant Consul.



Tout à coup elle exigea le titre d'Impératrice des Indes. Il en avait été question, en 1858, au moment où l'Inde, après les mutineries, avait été réunie à la Couronne, et Disraëli en était partisan en principe, mais, en 1875, le moment était défavorable. Disraëli savait qu'on attribuerait cette idée, peu anglaise, au goût du Premier Ministre pour le clinquant oriental. Il fit mille efforts pour obtenir de la Reine quelques années de patience. Mais en vain. Elle était tenace et il fallut déposer un projet de loi.

Le public cria beaucoup. Les Anglais n'aiment pas les changements. La Reine avait toujours été la Reine ; que ne continuait-elle ? « Le titre d'Empereur, disaient les puritains, évoque des images de conquêtes, de persécutions et même de débauches. » On publia des pamphlets : « *Comment Little Ben, le maître d'hôtel, changea l'enseigne de l'Auberge de la Reine en « Empress Hotel Limited » et ce qui en résulta* » — « *Dizzi-ben-Dizzi, ou l'orphelin de Bagdad* ». Les ambassades trouvaient l'histoire comique. « Fantaisie d'artiste et de faiseur de rois chez Dizzy, écrivait le Chargé d'Affaires de France. Fantaisie de parvenue chez la Reine ; elle croit qu'elle en vaudra plus et que ses enfants se placeront mieux avec le titre impérial. Mon impression est qu'on a grand tort de soulever ainsi le voile qui doit couvrir l'origine des Couronnes ; on ne joue pas avec ces choses-là. On naît empereur et roi, mais il est bien dangereux de le devenir.

Dizzy devait rassurer tout le monde. En ce qui concernait les mauvais souvenirs évoqués par le nom d'Empereur, il fit remarquer que l'âge d'or de l'humanité avait été l'époque des Antonins. Quant au titre de la Reine, on le maintiendrait en Angleterre dans tous les documents relatifs à l'Europe ; seulement, dans les actes concernant les Indes et dans les brevets des officiers (qui peuvent être appelés à servir aux Indes), on ajouterait, après « Défenseur de la Foi », « Impératrice des Indes ». La Reine fut très peinée de l'opposition faite à sa loi et surtout des attaques personnelles que ses désirs déchaînèrent contre son très cher Mr Disraëli, mais elle n'en fut que plus attachée à lui. Quand elle eut enfin son titre, elle lui écrivit une lettre de remerciements qu'elle signa : Victoria, Regina et Imperatrix, avec une joie d'enfant. Puis la nouvelle Impératrice donna un dîner où elle parut, contre toutes ses habitudes, couverte de bijoux orientaux que lui avaient donnés les princes des Indes. A la fin du repas, Disraëli, violant consciemment l'étiquette, se leva et proposa la santé de l'Impératrice des Indes, en un petit discours aussi imagé qu'un poème persan et la Reine, loin d'être scandalisée, répondit par une petite inclination souriante, presque une demi-révérance.



Ainsi le vaisseau politique ballotté sur les vagues de la fortune, du climat, de la faveur de la Chambre et de l'humeur de la Souveraine, tenait assez bien la mer. Mais le pilote était fort malade. Sa santé devenait

si mauvaise que, plusieurs fois, il dit à la Reine qu'il souhaitait quitter la vie politique. C'était ce qu'elle ne voulait à aucun prix ; elle suggéra qu'il lui serait facile d'appeler le Premier Ministre à la Chambre des Lords « où la fatigue serait beaucoup moindre et d'où il pourrait tout diriger ». Cette fois il accepta. Il prit le nom qu'il avait fait donner jadis à Mary-Ann, celui de Beaconsfield, mais alors qu'elle n'avait été que vicomtesse, il fut vicomte Hughenden de Hughenden, comte de Beaconsfield. « Comte ! dit Gladstone avec ironie, quand il apprit ce nouvel avatar du Diabolique, je ne puis lui pardonner de ne pas s'être fait duc. »

Pour éviter une scène finale, touchante mais de mauvais goût, il parla aux Communes pour la dernière fois la veille du jour où la décision fut annoncée. Le secret avait été bien gardé et les députés étaient loin de penser qu'ils n'entendraient plus leur Leader. La séance levée, il parcourut lentement la salle et alla jusqu'au fond, vers la barre. Là il se retourna et, pendant une minute, contempla les bancs, les galeries, la place de laquelle il avait prononcé son premier discours, le banc de la Trésorerie où il avait vu la forme massive et le beau visage de Peel, le banc de l'opposition qu'il avait lui-même occupé si longtemps. Puis il revint, passa devant le fauteuil du Speaker et, enveloppé dans son grand pardessus blanc, appuyé sur le bras de son secrétaire, il sortit. Un jeune homme qui passait vite, sans comprendre, qu'il avait des larmes aux yeux.

Quand, le lendemain, à l'ouverture de la séance, les députés apprirent la nouvelle, de petits groupes

émus se formèrent ; sur les bancs, on parla à voix basse, comme s'il y avait eu un cercueil dans la salle. Un de ses adversaires, Sir William Harcourt, lui écrivit : « Je n'imaginai pas combien le changement serait grand. Toute la chevalerie, tout le charme de la politique semblent nous avoir quittés. Rien ne reste que la routine. » C'était le sentiment de la Chambre entière. L'intérêt que ce vieil homme avait pris au jeu de la vie avait fini par se communiquer à tous ceux qui l'entouraient. Avec lui on ne savait jamais ce que serait le jour suivant, mais on était certain, au moins, qu'il ne serait pas ennuyeux. « Il corrigeait une immense platitude. » La présence de ce grand artiste en existence était arrivée à faire des débats une œuvre d'art. « Il n'était pas seulement brillant en lui-même, mais rendait les autres brillants. » Depuis qu'il avait conquis l'autorité, il s'en était servi pour imposer à tous la courtoisie et le respect des formes. Quand un de ses partisans interrompait, il se retournait et lui lançait un regard mécontent. Dans une discussion de finances, il arrivait à voir un tournoi ; il le faisait voir aux autres. « Votre départ, lui écrivit Manners, est pour moi la fin de tout intérêt personnel pris à la vie de la Chambre des Communes », et Sir William Harcourt : « Désormais le jeu sera comme un échiquier lorsque la reine est partie : une misérable lutte de pions. » Et il citait, en terminant, le mot de Metternich à la mort de Napoléon : « Vous croyez peut-être qu'en apprenant sa mort j'ai été heureux de la disparition d'un grand adversaire de ma politique ? C'est juste le contraire. J'ai éprouvé un sentiment de regret à la pensée que je ne m'entre-

tiendrais plus jamais avec cette grande intelligence.
« Hélas ! Hélas ! écrivait un autre, nous ne verrons plus jamais votre égal ; les jours des géants sont passés. »

Quand, un peu plus tard, la Reine ouvrit la session du Parlement, on vit debout à côté d'elle une étrange figure immobile, drapée d'écarlate et d'hermine : c'était le nouveau Lord Beaconsfield. Les plus jolies paires étaient venues pour le voir prendre son siège. Derby et Bradford étaient ses parrains. Avec une aisance parfaite, il alla s'incliner, serrer des mains, soulever son chapeau, comme l'exige le cérémonial, puis, devenu leader de la Chambre des Lords le jour même où il y pénétrait, il dut parler dès sa première séance. A vingt-cinq ans, il avait écrit dans le *Jeune Duc* : « Une chose est claire : il faut deux styles différents à la Chambre des Communes et à la Chambre des Lords. Si j'en ai le temps, au cours de ma carrière, je donnerai un échantillon des deux. Dans la Chambre basse, *Don Juan* doit être mon modèle ; dans la Chambre haute, le *Paradis Perdu*. » Il s'était trompé dans les deux cas, mais s'il avait mis quelque temps aux Communes à renoncer à la manière byronienne, mieux instruit, il n'adopta jamais le style de Milton aux Lords. La nuance existait, mais elle était subtile, et plus inexprimable que sa jeunesse ne l'avait prévue. Il la marqua avec un art parfait. « Je suis mort, dit-il en sortant de sa première séance, mort, mais dans les Champs-Élysées. »

VI

ATROCITÉS

Tu me rappelles certains Anglais ; plus leur pensée s'émancipe, plus ils se raccrochent à la morale.

GIDE.

En juillet 1875 quelques paysans de Bosnie et d'Herzégovine se révoltèrent contre les Turcs qui traitaient leurs sujets infidèles comme des chiens. L'épisode semblait mince ; il grossit. L'impuissance de la Porte étonna ; réunir deux mille hommes et les envoyer en Bosnie parut exiger un introuvable génie militaire ; d'ailleurs l'argent manquait. En face de l'inaction turque s'organisait une activité russe. Dans tous les villages balkaniques, des comités secrets, organisés par la confrérie russe orthodoxe de Cyrille et Méthode, entretenaient une agitation anti-turque. Deux forces poussaient les Russes : l'une sentimentale : ils étaient les frères de race et, en grande partie, de religion, des Bulgares, des Serbes, des Roumains ; l'autre, politique : ils avaient besoin de l'accès à la Méditerranée et souhaitaient y arriver, soit en se rendant maîtres de Constantinople et des détroits, soit en émancipant

les Bulgares et les Serbes qui formeraient, alors, sous protection russe, des principautés vassales.

Il n'était rien au monde que Disraëli craignît davantage que les Russes en Méditerranée. Le premier axiome de la politique britannique était, pour lui, le maintien de la libre communication avec les Indes et l'Australie. Or, par terre, cette communication n'est possible qu'à travers une Turquie amicale, par mer elle doit se faire par le canal de Suez, très vulnérable si les provinces turques d'Asie sont aux mains d'une nation hostile. Le rôle des Russes en cette affaire apparaissait très suspect ; leurs desseins pouvaient être vastes et dangereux. Il importait de veiller dès le début. Disraëli avait un souvenir précis des commencements de la guerre de Crimée ; alors il avait vu comment un homme pacifique, Lord Aberdeen, s'était laissé acculer à la guerre par sa crainte même de la guerre. Le vrai moyen de garantir la paix semblait être d'indiquer avec précision la ligne au-delà de laquelle on ne reculerait pas.

Quand la Bulgarie se souleva après la Bosnie, quand Russie, Allemagne et Autriche, ayant rédigé un memorandum sévère à l'adresse de la Turquie, demandèrent à l'Angleterre de le signer avec elles, le Premier Ministre refusa. Était-ce à l'Angleterre de collaborer à la destruction d'un Etat qu'elle avait intérêt à conserver et à y collaborer avec Gortchakoff, ennemi avoué, et Bismarck, ami peu sûr ? Une attitude franche valait mieux. « Quoi qu'il arrive, écrivit-il à Lady Bradford, cette fois nous ne nous laisserons pas dériver vers la guerre ; si nous en venons là ce sera parce que nous l'aurons voulu et que nous aurons

un but à atteindre. Mais j'espère que la Russie, qui est au fond de toute cette histoire, sera raisonnable et que nous aurons la paix. »

*
* *

La ferme politique du Gouvernement était assez généralement approuvée et l'opposition libérale elle-même avait observé jusqu'alors le silence quand le *Daily News*, journal très bien informé et dévoué à Gladstone, publia un article tout rempli d'horribles détails sur les atrocités commises par les Turcs en Bulgarie. Enfants massacrés, femmes violées, jeunes filles vendues comme esclaves, dix mille chrétiens emprisonnés, telle était l'œuvre des amis et alliés du Premier Ministre. Disraëli lut ce terrible récit avec une méfiance ironique. Il n'avait reçu aucun rapport de son ambassadeur, il voyait quel intérêt avaient Gladstone et ses amis à grossir les faits et d'ailleurs, par principe, il croyait difficilement aux atrocités. Déjà, pendant la grande mutinerie indienne, il avait, avec beaucoup de courage, et contre le sentiment populaire, fait appel au sens critique et refusé de s'indigner avant enquête. Homme doux, sans passions fortes autres que l'ambition, il imaginait mal la cruauté volontaire et le sadisme. Pendant son voyage en Turquie il avait dîné avec des pachas et fumé avec eux des narghilés, il ne voyait pas ces hommes aimables massacrant des petits enfants. Que des bandes de troupes irrégulières aient pu commettre des excès, c'était possible, mais sans doute les insurgés n'avaient-

ils pas eux-mêmes été très tendres. Il avait horreur des « mouvements d'opinion ». Il suffisait qu'on lui parlât de populations opprimées pour que déjà il flairât quelque hypocrisie et se sentît opprimé lui-même.

Quand la question fut soulevée à la Chambre des Communes, il répondit qu'il espérait, pour l'honneur de la nature humaine, que des informations plus précises montreraient l'exagération de ces nouvelles : « Je ne doute pas que des atrocités n'aient été commises en Bulgarie, mais, que des jeunes filles aient été vendues comme esclaves, que plus de dix mille personnes aient été emprisonnées, j'en doute. En fait, je ne crois pas qu'il y ait autant de place dans les prisons turques, ni que la torture ait pu être employée sur une grande échelle chez un peuple oriental qui termine généralement ses rapports avec les coupables d'une façon plus expéditive. »

Malheureusement, pour une fois, l'expérience de Dizzy était en défaut et le récit était vrai. L'Ambassadeur, soudain réveillé par le bruit fait en Angleterre, se renseigna, dut confirmer les faits et l'opinion publique prit feu. Pouvait-elle admettre que le Premier Ministre écartât les victimes d'une phrase légère ? Disraëli maudit le Foreign Office qui l'avait si mal renseigné et espéra que la tempête s'apaiserait. Il était fort regrettable que des villages bulgares aient été incendiés et des jeunes filles violées, mais était-ce une raison pour renoncer à une politique ancienne et raisonnable ?

•



En ce temps-là, Gladstone était à Hawarden. Depuis qu'il avait écrit à son cher Granville qu'à soixante-dix ans d'âge et après cinquante ans de vie publique, il pouvait avoir droit à la retraite, « il était bien souvent revenu de l'île d'Elbe. » A chaque tournant Disraëli le trouvait sur sa route, dressé comme un dragon jetant du feu. Non qu'il ne fût sincère dans son désir de repos, mais la présence au pouvoir du Mauvais le rappelait, malgré ses vœux. En vain il cherchait à distraire sa pensée de ce scandale insupportable par des études théologiques, homériques ; plus il méditait, plus le grand mal du temps lui semblait être la perte du sens du péché. « Ah ! disait-il lentement, le sens du péché, voilà la grande lacune de la vie moderne ». Parmi ces écrivains qu'il relisait alors, en était-il un seul qui eût exprimé avec assez de force la haine du vice ? Walter Scott avait pu être l'ami d'un Byron ! Si un jeune visiteur faisait timidement remarquer qu'un romancier professionnel doit tout comprendre, et lui rappelait le mot de M^{me} de Staël « Tout comprendre, c'est tout pardonner », Mr Gladstone secouait la tête et disait : « N'émoussez pas votre sens du péché. »

Le sien n'était pas émoussé. Quand il eut entre les mains le récit des atrocités bulgares il sentit, au flot de colère qui montait en lui contre les Turcs, contre les janissaires et contre le nouveau Lord Beaconsfield, qu'il avait trouvé là un thème admirable d'indignation vertueuse. Quel sujet pouvait être mieux fait pour

l'inspirer ? Des peuples enchaînés, des chrétiens victimes d'infidèles et, au fond de cette ténébreuse intrigue, le Grand Infidèle, le comédien tragique, l'homme qui avait démoralisé l'opinion publique et excité cyniquement l'égoïsme national pour pouvoir satisfaire le sien ! Le Parlement était en vacances, un lumbago retenait Gladstone au lit, sa hache inutile reposait dans sa cour, il se mit à composer un pamphlet. La violence du langage en était remarquable : « Orgie barbare et satanique... Les Turcs, spécimens anti-humains de l'humanité... Pas un criminel de nos prisons, pas un cannibale des mers du Sud n'entendrait ce récit sans indignation... Le remède : forcer les Turcs à nous débarrasser de leurs méfaits par le seul moyen possible, en nous débarrassant d'eux-mêmes. Leurs Zaptiehs et leurs Mudirs, leurs Bimbashis et leurs Yuzbashis, leurs Kaimakams et leurs Pachas, chacun et tous, armes et bagages, vont, j'espère, quitter les provinces qu'ils ont désolées et profanées. »

Le pamphlet eut un immense succès ; en quelques jours on en vendit quarante mille exemplaires. Dans toute l'Angleterre des meetings demandaient l'expulsion des Turcs et des souscriptions étaient ouvertes en faveur de la croisade. A Liverpool où l'on jouait *Othello*, à cette phrase : « Les Turcs sont noyés », toute la salle se leva et applaudit. Un cyclone de vertu balaya l'Angleterre. Gladstone était partout, parlait, écrivait. Il suspectait le gouvernement de vouloir annexer l'Égypte : « Dizzy soutient cette vieille Turquie parce qu'il pense qu'elle succombera et sa flotte est à Besika Bay pour être prête, j'en suis à peu près

sûr, à se saisir de l'Égypte à la première occasion ; nous le verrons donc peut-être encore duc de Memphis. » Il ne pensait plus qu'aux Bulgares. De nombreux visiteurs anti-Turcs faisaient le pèlerinage de Hawarden ; ils le trouvaient en manches de chemise, offraient les présents qu'ils avaient apportés : une canne rustique, un manche de hache sculptée, puis Gladstone leur parlait des Bulgares. Ils repartaient enthousiasmés ; non, l'Angleterre ne combattrait pas aux côtés des mécréants ! « Le Premier Ministre aura beau caresser la poignée de son épée, la nation saura veiller à ce que celle-ci ne quitte pas le fourreau. »

Beaconsfield avait lu le pamphlet. Il l'avait jugé passionné, vindicatif, mal écrit, « cela naturellement », et, de toutes les horreurs bulgares, la pire. Dans ses lettres à Lady Bradford, Gladstone était souvent appelé le Tartuffe : « La victime volontaire de tout mensonge qui peut le mener au pouvoir. » *A Lord Derby* : « La postérité rendra justice à ce maniaque sans principes, à cet extraordinaire mélange d'envie, de rancune, d'hypocrisie et de superstition, Mr Gladstone qui, soit comme Premier Ministre, soit comme leader de l'opposition, qu'il prêche, qu'il prie, qu'il discoure ou qu'il gribouille, a toujours eu un trait constant, c'est qu'il n'est jamais un gentleman. »

En tous cas, Lord Beaconsfield était bien décidé à ne pas céder à l'opinion publique. Quand le pays devient fou, il faut attendre. La crise se passerait et on pourrait de nouveau parler raison. D'ailleurs où voulait en venir ce pacifiste belliqueux ? A faire la guerre aux Turcs ? A venger les atrocités bulgares par une boucherie mondiale ? La haine du crime n'était pas

le monopole d'un parti. A entendre les cris des mécontents, on eût cru que Lord Beaconsfield était le Sultan et Lord Derby le Grand Vizir. En fait, il ne se sentait aucune responsabilité. Il avait horreur des massacres. Il ne soutenait pas les Turcs ; il les aurait volontiers vus tous au fond de la mer Noire. Ce qu'il souhaitait garantir, c'était l'unité de l'Empire et l'avenir de l'Angleterre.

Jamais Dizzy n'avait montré davantage son horreur de l'hypocrisie. Il savait qu'avec quelques phrases sentimentales il aurait rendu sa tâche plus facile, mais, au contraire, il écrivait à Derby : « Ce que je désire vous faire bien comprendre, c'est qu'il ne faut pas agir comme si vous étiez sous le contrôle de l'opinion populaire. Autrement, vous ferez peut-être ce qu'ils désirent mais ils ne vous respecteront pas pour l'avoir fait. » Et, un autre jour : « Vous ne pouvez pas être trop ferme. Ce que demandent toutes ces réunions publiques est de la folie, non de la politique ; c'est quelque chose de vague, de théorique, non de pratique. Bien que la politique de l'Angleterre soit la paix, aucune nation n'est aussi bien préparée pour la guerre que la nôtre. Si elle entre dans un conflit pour une cause juste, si la lutte est de celles qui mettent en jeu sa liberté, son indépendance ou son Empire, ses ressources sont, je le sens, inépuisables. Elle n'est pas un pays qui, en entrant en guerre, se demande si elle pourra supporter une seconde ou une troisième campagne. Elle commence une lutte qu'elle ne terminera pas avant que justice soit faite. »

VII

GUERRE ?

Punch représenta Britannia conduite par un guide au visage disraélien vers le bord d'un précipice au fond duquel on lisait : *GUERRE*. « Encore un tout petit peu plus près du bord », dit le guide. — « Pas un pouce plus loin, répond Britannia qui semble effrayée et mécontente. Je suis déjà beaucoup trop près. » Il était vrai que Britannia avait grand'peur de tomber. La politique de Lord Beaconsfield était d'effrayer la Russie par la menace d'une guerre qu'il ne voulait pas faire, mais il était permis de penser qu'à se promener trop souvent à l'extrême bord des précipices, on se met à la merci d'une pierre glissante.

Tel était l'avis du jeune Lord Derby qui régnait au Foreign Office. Tout à fait différent de son père, c'était un homme gauche et raisonnable dont la salutaire apathie était utile dans le danger, mais qui n'était pas bâti pour « cette danse des œufs diplomatiques ». Il avait l'horreur du romanesque et des mises en scène théâtrales. Il ne voyait aucune raison pour menacer la Russie. Ce n'était pas qu'il fût comme Gladstone anti-Turc ; cela c'était un autre roman qu'il n'aimait pas davantage, mais il n'admettait

pas que l'Empire Britannique fût en danger parce que les Russes seraient à Constantinople. Au fond, il n'admettait pas que l'Empire Britannique pût jamais être en danger. Le Chef dirait encore : « Manque d'imagination. » Soit. Il n'avait pas d'imagination. Il ne voulait pas en avoir. Il ne se résoudrait jamais à déchaîner un mal présent et certain pour éviter un mal futur et incertain. Toutes les mesures proposées par Beaconsfield le trouvaient mécontent, hostile, et comme il avait un grand nom et une juste réputation de bon sens, il entraînait avec lui bon nombre de ses collègues.

Tandis que le Cabinet faisait frein, la Souveraine poussait à la roue. La Reine n'avait jamais aimé la Russie. Albert avait toujours dit que le danger viendrait de ce côté. Elle se considérait comme responsable de l'intégrité de l'Empire et de la sécurité de la route des Indes. Elle blâmait Gladstone et Lord Derby. Elle ne comprenait pas la faiblesse de tant d'hommes, quand elle, une femme, eût été prête à marcher à l'ennemi. Elle bombardait son premier ministre de notes belliqueuses. Les organisateurs de meetings pro-russes auraient dû être poursuivis. Qu'attendait-on pour s'armer ? « La Reine se sent terriblement anxieuse à l'idée que tous ces délais finiront par nous mettre si en retard que nous perdrons notre prestige pour toujours ! Cette pensée trouble ses jours et ses nuits. » — « La Reine fait appel aux sentiments de patriotisme qui, elle le sait, animent son gouvernement et elle est certaine que chaque membre de celui-ci sentira la nécessité de montrer à l'ennemi un front uni et fier aussi bien dans le pays

que hors du pays... Il ne s'agit pas de soutenir la Turquie, c'est une question de suprématie russe ou britannique dans le monde. »

Les Princesses elles-mêmes s'en mêlaient. Le Premier s'étant trouvé à table à côté de la princesse Mary de Cambridge, celle-ci lui dit : « Je ne puis concevoir ce que vous attendez. — En ce moment, Madame ?... Les pommes de terre », dit Lord Beaconsfield.

Jusqu'alors il avait pu évoluer sans accident dans l'étroit passage entre la Reine et Lord Derby, mais le pourrait-il toujours ? Et éviter aussi le troisième obstacle, les libéraux qu'exaspérait la phrase : « les intérêts de l'Angleterre. » — « Politique égoïste, disaient-ils. — Aussi égoïste que le patriotisme », répondait le vieux cynique et, mesurant du regard avec beaucoup de calme la profondeur du précipice, il sentait avec joie qu'il n'avait pas le vertige.



La Russie déclara la guerre à la Turquie. Le Tsar envoya le général Ignatiev en mission spéciale aux Anglais pour essayer d'obtenir une promesse de neutralité. Tout Londres donna des dîners pour les Ignatiev. La Générale était blonde, jolie et buvait sec. Elle eut un grand succès. La marquise de Londonderry et elle firent assaut de diamants. L'Anglaise triompha. Lord Beaconsfield avertit la Russie qu'il ne resterait pas neutre si le Tsar ne respectait pas les trois points indispensables à la conservation de l'Empire : le Canal de Suez, les Dardanelles, Constantinople. Gortchakoff promit. Que risquait-il ? Ses informateurs

le rassuraient. L'opinion publique était loin d'être unie derrière Beaconsfield. Beaucoup d'Anglais riaient de ses menaces. Punch montrait « *Benjamin matamore* » ou le Lion britannique disant au Sphinx : « Écoutez-moi bien. Je ne vous comprends pas, mais il faut que vous me compreniez. Je ne me battrai pas pour ces gens-là. » Schouvaloff, admirable ambassadeur qui avait su se faire appeler « Schou » par tout ce qui comptait à Londres, et avait compris que c'est dans le monde qu'on trouve la clef du monde politique, était assez bien renseigné pour télégraphier à Pétersbourg le nom des ministres anglais qui s'opposaient au dessein du Premier. Gortchakoff, rassuré, joua double jeu. Aux Anglais, il affirma : « Nous reconnaissons que la question de Constantinople ne peut être résolue que par un accord des puissances. » Au Grand-Duc Nicolas, chef de l'armée, il ordonna : « Objectif : Constantinople. » La victoire arrangerait tout. Quand les armées russes occuperaient la ville, qui oserait les en déloger ?

Le Grand-Duc entra en Bulgarie. La Reine devint de plus en plus agitée. Albert avait toujours prédit ce qui arrivait maintenant. Allait-elle, Cassandre impuissante, assister à la ruine de son Empire ? « La Fée écrit tous les jours et télégraphie toutes les heures. » Elle ne croyait pas, elle, aux promesses russes. Elle voulait qu'on prît des gages, enfin qu'on fît quelque chose. « Les rapports que la Reine a vus hier sont très alarmants. Sûrement, Lord Derby ne peut être indifférent à de tels dangers. On reçoit avertissement sur avertissement et il semble tout enregistrer sans jamais dire un mot ! Réellement, la Reine n'a jamais vu un

pareil Ministre des Affaires étrangères !!! ». — « Les Russes seront devant Constantinople dans peu de temps. Alors le gouvernement sera terriblement blâmable et la Reine si humiliée qu'elle croit qu'elle abdiquera tout de suite. Soyez hardis ! » — « Si vous ne finissez pas par agir, l'opposition sera la première à se retourner contre vous. Un délai de quelques semaines, même de quelques jours, peut être fatal. » — « La Reine est navrée de voir qu'on ne fait rien. Lord Beaconsfield lui a dit mardi que cinq mille hommes pourraient être envoyés pour augmenter les garnisons, mais elle n'entend parler d'aucun mouvement de troupes et elle devient de plus en plus alarmée. » — « La Reine se sent toujours encouragée quand elle a vu Lord Beaconsfield, mais, pour une raison ou une autre, rien n'est jamais fait... » — « Et le langage, le langage insultant que les Russes emploient contre nous ! Cela fait bouillir le sang de la Reine. Que sont devenus les sentiments de beaucoup des hommes de ce pays ? »

Sans cesse elle menaçait de déposer cette couronne d'épines, Derby de son côté offrait sa démission à propos de tout, et le vieux Premier, poussif et goutteux, triste de ne pas voir les chers yeux teintés d'orange de Lady Bradford, lui écrivait : « Je suis bien malade. Si j'avais le courage d'affronter la scène qui éclaterait au quartier général si je donnais ma démission, je le ferais tout de suite. Mais je n'ai jamais pu supporter les scènes... »

Un instant la résistance des Turcs donna de l'espoir. L'armée était bonne et le Sultan avait dit à ses soldats : « Vos sabres de croyants vont vous ouvrir le

Paradis. » On apprit que l'armée russe, arrêtée devant Plevna, avait cinquante mille morts et trente mille blessés qui, mal soignés dans les hôpitaux improvisés, mourraient probablement tous. Au mois d'août, on considérait les Russes comme battus. Le maréchal de Moltke le croyait. L'Angleterre aime les peuples forts ; le sentiment public devint pro-turc. Dans les rues de Londres, on chanta ! « Nous n'avons pas envie de nous battre, mais, par Jingo, si nous le faisons... » La mode devint, le dimanche, d'aller conspuer Gladstone chez lui et de lancer des pierres dans ses carreaux. Les grands-pères des manifestants avaient fait subir le même traitement aux fenêtres du duc de Wellington.

Les Chambres entrèrent en vacances. Beaconsfield alla se reposer à Hughenden. Il avait grand'peine à respirer et ne pouvait plus du tout marcher. Pour aller à l'église, il devait prendre la petite voiture de Mary-Ann ; les paons l'agaçaient : « J'ai presque envie de commettre ici une sorte d'atrocité et de massacrer les paons. » En rentrant à Londres, il vit un docteur Kidd, homéopathe, qu'on lui avait beaucoup recommandé. Kidd sonda ce vieux corps dénudé comme on examine celui d'une recrue. Il lui trouva de l'asthme, une bronchite, et le mal de Bright. Bon à faire un rempart sur la route des Indes.

*
* * *

Le jeu de bluff ne demande qu'un sang-froid impénétrable. C'était la qualité dominante du Premier.

Mais comment bluffer avec deux partenaires dont l'un dénonce le bluff à chaque coup tandis que l'autre se prend au jeu au point d'exiger qu'on étale ses cartes ? La Reine surtout était terrible. Elle aimait trop son Premier Ministre. Elle ne comptait que sur lui. Lui seul avait comme elle, bien que pour des raisons différentes, ce patriotisme étroit qui abolit tout autre sentiment. Elle se raccrochait à lui. Elle eût voulu le combler d'honneurs. Elle lui offrit le Collier de la Jarretière, qu'il refusa, trouvant le moment mal choisi. Elle alla lui rendre visite chez lui, à Hughenden, faveur qu'elle n'avait faite à personne depuis Lord Melbourne. Elle l'autorisa à renoncer, pour lui écrire, aux formules officielles et il put commencer ses lettres par : « Madame et très aimée Souveraine ». Elle-même répondait : « Mon cher Lord Beaconsfield » et signait : « *Believe me — With the sincerest regards — Yours affectionately — Victoria, R. I.* »

Et pourtant, elle le gênait bien par sa ténacité littérale. Il y avait entre eux cette différence que Beaconsfield était résolu à éviter la guerre et presque certain de l'éviter, alors que la Reine, beaucoup plus passionnée, en arrivait à la souhaiter. Quand les Russes, ayant enfin pris Plevna, arrivèrent sur les hauteurs qui dominent Constantinople, elle rappela naïvement les promesses faites. Lord Beaconsfield avait-il dit, oui ou non, qu'en semblable occurrence il déclarerait la guerre ? Qu'attendait-il ? Déjà les Russes, sans consulter l'Europe, négociaient un traité secret avec les Turcs. Bientôt on se trouverait devant un fait accompli. Ah ! Lord Beaconsfield ne valait pas mieux que les autres. Tous les hommes étaient des

âches. Elle seule, pauvre femme, devait tout animer. Lord Beaconsfield courbait très bas l'échine. Il tâchait de se faire pardonner sa désobéissance en exagérant les expressions de son dévouement. « Lord Beaconsfield espère que Votre Majesté se souvient de sa gracieuse promesse de ne pas écrire la nuit ou, du moins, pas tant. Il ne vit que pour elle, ne travaille que pour elle. Sans elle, tout est perdu. » Cependant, il surveillait le jeu.

Il y avait un autre grand joueur qui jusqu'alors n'avait fait qu'observer les coups, mais attendait le moment d'entrer dans la partie. C'était le prince de Bismarck. Brusquement, le 19 février, il abattit ses cartes par un grand discours au Reichstag, discours volontairement obscur, donc fort clair. Bismarck, obligé de choisir entre l'Autriche et la Russie, plein de rancœur contre Gortchakoff, depuis les incidents de 1875, prenait parti contre la Russie. Il affirmait être désintéressé. La question orientale importait peu à l'Allemagne. Constantinople ne valait pas les os d'un grenadier poméranien. Ce que l'Allemagne voulait, c'était éviter un conflit. Son rôle serait, entre les intérêts contraires, celui de « l'honnête courtier ». Naturellement le traité que Turcs et Russes étaient en train d'élaborer devrait être soumis à l'approbation des autres puissances européennes en une Conférence, ou Congrès, qui se tiendrait, si on le voulait bien, à Berlin. Tout cela était d'une grande courtoisie et élévation de pensée, mais en deux heures, Bismarck avait ruiné toute l'œuvre édifiée par Gortchakoff en tant d'années. Déjà menacée par l'Angleterre, la

Russie ne pouvait braver l'Allemagne ; tout de suite, elle accepta le principe du Congrès, mais elle l'accepta avec des formules où il était question de communiquer et non de soumettre le traité aux puissances.

*
* *

Enfin ce traité est publié. Le peuple anglais le lit avec stupeur. En apparence, Gortchakoff respecte les promesses faites : Constantinople, Suez, les Dardanelles restent libres, mais toutes ces positions sont tournées. La Turquie perd toutes ses provinces européennes. Les Russes créent une Bulgarie qui sera leur vassale et qui leur donne accès à la Méditerranée. En Arménie, ils occupent Kars et Batoum, avançant ainsi vers les Indes et prenant à revers la Turquie d'Asie. Toute l'Angleterre, par un de ces beaux mouvements d'opinion qui l'unissent devant le danger, se range derrière le Premier : elle n'ira pas au Congrès pour discuter un tel document.

Lord Beaconsfield reste très calme. Il juge le traité inacceptable. Il informe Schouvaloff qu'il n'ira au Congrès qu'après un accord direct anglo-russe sur les points les plus graves. Ses conditions sont : a) Pas de grande Bulgarie ; b) pas d'Arménie russe. L'ambassadeur bondit : « C'est priver la Russie de tous les fruits de la guerre... » Peut-être. En tous cas le Premier lui laisse entendre que si l'Angleterre n'a pas satisfaction, elle fera sortir la Russie des territoires contestés, fût-ce par la force. Schouvaloff part, inquiet, mais sceptique. Lord Beaconsfield n'est pas l'Angleterre.

Conseil de Cabinet. Le Premier Ministre désire préparer la guerre. « Si nous sommes fermes et déterminés, nous aurons la paix et nous dicterons ses conditions à l'Europe. » Mais il faut être prêt. Il propose l'appel des réserves, le vote de crédits, l'envoi de la flotte à Constantinople et surtout, puisqu'il s'agit de défendre la route des Indes, il souhaite que l'Empire lui-même participe à sa propre défense et que des troupes de l'armée des Indes soient envoyées en Méditerranée, pour occuper des positions qui commandent les communications russes, c'est-à-dire Chypre et Alexandrette. Le cabinet approuve son Chef, sauf Lord Derby qui donne sa démission. Il croit que ces mesures sont propres à amener la guerre ; il en refuse la responsabilité. Lord Beaconsfield n'est pas sans regret de se séparer d'un vieil ami et d'un Derby, mais il accepte cette démission.

Cette fois Schouvaloff prend peur. Le départ de Derby est un signe. La Russie ne veut à aucun prix une guerre avec l'Angleterre. Elle est très affaiblie par ses campagnes. Elle n'a pas de flotte. En outre, elle aime mieux s'entendre avec Beaconsfield qu'avec Bismarck. L'ambassadeur revient avec des concessions. Gortchakoff cède sur la Grande Bulgarie, qui sera réduite de moitié et sans accès à la mer, mais il maintient l'Arménie russe. Beaconsfield est inflexible. Alors c'est la guerre, à moins qu'une garantie ne soit donnée à l'Angleterre sous forme d'un Gibraltar en Méditerranée orientale. A ce moment éclate la nouvelle que les troupes amenées secrètement des Indes commencent à débarquer. C'est le coup de grâce. La Russie accepte tout. Une convention secrète est signée avec

le Sultan qui accepte de céder à l'Angleterre l'île de Chypre, en échange de quoi l'Angleterre lui assure son alliance défensive pour le cas où la Russie dépasserait en Arménie Kars et Batoum. Gortchakoff consent à aller au Congrès pour approuver le traité ainsi modifié. La Turquie reste puissance européenne. L'avance slave est arrêtée. La partie est gagnée, entièrement gagnée, et cela sans avoir perdu un homme, sans avoir tiré un coup de fusil. Le guide ramène au rivage ses voyageurs intacts, heureux, un peu las. « Bon guide, pense Britannia, mais casse-cou ».

*
* *

Pour Beaconsfield, ce qui l'enchanté plus que tout, c'est l'acquisition de Chypre. Trente ans auparavant, dans *Tancrède*, il l'a clairement annoncée. Il lui plaît de faire ainsi passer ses romans et ses rêves dans l'histoire. Et puis Chypre, c'est l'île de Vénus. Richard Cœur-de-Lion l'avait donnée à Lusignan, roi de Jérusalem, qui était devenu comte de Paphos. Maintenant la ville d'Aphrodite et le romantique royaume des Croisés vont, avec Gibraltar et Malte, compléter la Méditerranée anglaise. Un beau jour pour le vieil artiste qui se plaît aux jeux séculaires.

VIII

LE CONGRÈS DE BERLIN

Un Congrès international : la plus parfaite des Foires aux Vanités. D'abord, à l'intérieur de chaque pays, éliminatoires des vanités locales. Chaque Premier Ministre pense qu'il est seul capable de représenter sa politique. Chaque Ministre des Affaires étrangères pense que le Premier n'entend rien à la diplomatie. Chaque Ambassadeur professionnel a la même opinion de son ministre. L'Assemblée réunie, les grands hommes s'affrontent, orchestre de premiers violons.

Le Prince de Bismarck avait espéré que les grands acteurs ne viendraient pas. Il attendait de Russie Schouvaloff, qu'il aimait et avec lequel il avait réglé une partie du programme. Mais Gortchakoff jugea qu'il ne pouvait faire confiance à personne et parvint à en convaincre son Empereur. Bismarck se promit de lui faire payer le passé : « Il ne montera pas une seconde fois sur mes épaules pour s'en faire un piédestal. » D'Angleterre aussi, le Premier souhaitait venir. Qui, en dehors de lui, comprenait l'Orient ? Lord Beaconsfield et Lord Salisbury furent désignés comme plénipotentiaires. Les trains spéciaux se

mirent en marche. Bismarck pensait : « Le Congrès, c'est moi. » Vieillards impotents, étendus sur les coussins des wagons qui, de Bruxelles, de Pétersbourg, convergeaient vers Berlin, Beaconsfield et Gortchakoff avaient le même sentiment.

A cette conférence où l'on devait discuter librement un traité, tous les États arrivaient avec des conventions secrètes. L'Angleterre avait, avec la Russie, l'accord de Londres. La Turquie savait qu'elle avait cédé Chypre à l'Angleterre, mais ignorait la convention anglo-russe. L'Autriche avait des promesses de l'Angleterre et de l'Allemagne qui lui donnaient, sans coup férir, la Bosnie et l'Herzégovine. La France s'était fait assurer que l'Égypte et la Syrie seraient laissées en dehors du débat. Le public anglais, qui se représentait avec une terreur admirative Lord Beaconsfield allant affronter l'ours moscovite, imaginait peu à quel point le spectacle avait été déjà répété.

*
* *

En arrivant à son hôtel, le Kaiserhof, Lord Beaconsfield trouva la table du salon entièrement couverte par une immense corbeille de fleurs et une grande boîte de délicieuses fraises entourées de fleurs d'oranger et de roses. C'était le cadeau de bienvenue de la Kronprinzessin, fille de la reine Victoria.

Lettre à la Reine : « Le Prince et la Princesse comblent Lord Beaconsfield de leurs bontés. Celles-ci lui sont d'autant plus agréables qu'il les sent dues, pour une large part, à l'inspiration de quelqu'un à qui il doit tout. » Visite du secrétaire de Bismarck. « Le

Chancelier voudrait voir Lord Beaconsfield le plus tôt possible. »

Les deux hommes se connaissaient et s'appréciaient. Ils s'étaient rencontrés à Londres seize ans auparavant. Chacun des deux avait deviné en l'autre une intelligence et une volonté. Beaconsfield trouva Bismarck très changé. Le géant pâle, à taille de guêpe, qu'il avait vu en 1862, était devenu gros et laissait pousser une barbe blanche sur un visage rude. Mais il retrouva le ton qu'il aimait, simple et réaliste, un peu bourru, d'une brutale franchise, et ces choses terribles dites d'une voix douce qui étonnait sortant de ce corps immense. Bismarck lui dit qu'il avait l'intention de mener le Congrès tambour battant, mais qu'il jugeait nécessaire de consacrer les premiers jours, ceux pendant lesquels les esprits étaient frais, aux grandes questions, à celles qui pouvaient devenir causes de guerre. On commencerait donc par la Bulgarie.

Le lendemain, à deux heures, le Congrès se réunit pour la première fois dans un salon de noble aspect, qui s'accordait parfaitement avec les uniformes brodés d'or, les étoiles et les plaques des ordres, les épées des diplomates. Avant la séance, on alla au buffet boire du porto et manger des biscuits. Beaconsfield se fit nommer le personnel international : le Turc, Caratheodory Pacha, homme jeune, barbe noire, l'air trop doux ; le vieux Gortchakoff, chancelant ; l'Italien Corti, à figure japonaise ; le Français Waddington, demi-Anglais ; l'Autrichien Andrassy... Allons, tout était bien : hors Bismarck et lui, pas de grand caractère.

Bismarck procéda avec une brusquerie militaire. Tout de suite la division de la Bulgarie en deux parties séparées par la ligne des Balkans fut adoptée sans discussion. Puis tout se gâta. Les Russes, ayant accordé aux Turcs la frontière des Balkans, voulurent leur refuser le droit de la défendre et d'entretenir des troupes dans la partie de la Bulgarie qui leur était laissée. C'était détruire indirectement tous les effets de la Convention de Londres. Encore une fois cette Bulgarie non occupée était à la merci de la Russie et celle-ci avait accès à la Méditerranée.

Beaconsfield tonna. Saint-Pétersbourg devait renoncer à l'illusion que la volonté anglaise pourrait être tournée. Gortchakoff, piqué, s'obstina. Lord Beaconsfield déclara solennellement que les conditions anglaises constituaient un ultimatum. Les Russes consternés envoyèrent un émissaire à leur Empereur. *Beaconsfield à la Reine* : « Je n'ai pas de crainte sur le résultat car j'ai dit à qui de droit que je quitterai le Congrès si les vues de l'Angleterre ne sont pas adoptées. »

Le matin du jour où expirait l'ultimatum, se promenant au bras de Corry, Unter den Linden, il lui ordonna de commander un train spécial pour emmener la mission britannique à Calais. Corry transmit l'ordre aux Chemins de fer allemands. Le résultat ne se fit pas attendre. A trois heures quarante-cinq le Prince de Bismarck vint au Kaiserhof : « Introduisez-moi auprès de Lord Beaconsfield, dit-il à Corry, et prévenez-moi quand il sera trois heures cinquante-cinq, car j'ai un rendez-vous à quatre heures. » Il demanda si on pourrait trouver un compromis.

« Le compromis a été trouvé au moment des accords de Londres et il nous est impossible d'y revenir. — Dois-je comprendre que ceci est un ultimatum ? — Certainement. — Je suis obligé d'aller chez le Kronprinz, mais il conviendrait que je puisse reparler de tout ceci avec vous ; où dînez-vous ce soir ? — A l'ambassade d'Angleterre. — Je voudrais que vous dîniez avec moi. »

Beaconsfield à la Reine : « J'acceptai son invitation. Après dîner, nous nous retirâmes dans une chambre où il fuma et je suivis son exemple... Je crois que j'ai porté ainsi un dernier coup à ma santé, mais j'ai senti que c'était absolument nécessaire. En pareil cas, l'homme qui ne fume pas a l'air d'épier les paroles de l'autre... J'ai eu une heure et demie de la conversation la plus intéressante, entièrement politique. Il fut convaincu que l'ultimatum n'était pas une feinte, et avant d'aller au lit, j'eus la satisfaction de savoir que Pétersbourg capitulait. » Le lendemain, il put télégraphier à Londres : « La Russie accepte le projet anglais pour la frontière européenne de l'Empire turc, les prérogatives militaires et la politique du Sultan. » — « Il y a de nouveau une Turquie d'Europe », dit Bismarck. « Nous avons sacrifié cent mille soldats et cent millions pour rien », soupira Gortchakoff.

Cet épisode donna au Prince de Bismarck beaucoup d'estime pour Lord Beaconsfield. « *Der alte Jude, das ist der Mann* » (Le Vieux Juif, voilà l'homme), disait-il. Ils devinrent fort amis, prenant un curieux plaisir à parler « métier » ensemble. Ils aimaient à s'entretenir des rapports avec les princes, les ministres, le Parlement. C'est si rare de pouvoir trouver

un confrère quand on est Premier Ministre. On se sent tout naturellement en sympathie avec lui. Cependant Bismarck se jugeait supérieur, parce que plus détaché encore et plus cynique. Lord Beaconsfield avait des points faibles ; il était vulnérable ; dès qu'on le combattait par certaines associations d'idées romantiques, il résistait mal. Bismarck observait les vanités, s'amusait à les opposer et exploitait les défaillances. Beaconsfield, de son côté, devinait les buts lointains du Chancelier. Comme, debout devant une grande carte du monde, ils discutaient sur la colonisation à laquelle Bismarck croyait politique de paraître opposé, le doigt de Beaconsfield s'égara dans les provinces balkaniques : « Ne croyez-vous pas, dit-il, qu'il y a ici aussi un beau terrain de colonisation ? » Bismarck le regarda et ne répondit rien.

*
* *

Après ce grand jour, le Congrès devint une routine. Vie de Parlement plus excitante, qui eût beaucoup plu à Beaconsfield s'il n'avait pas eu la goutte. Non seulement il aimait Bismarck, mais Gortchakoff était devenu un ami. « C'est très pénible d'avoir à refuser quelque chose à ce cher vieux renard qui semble tout trempé du lait de la bonté. » Le temps était celui du Songe d'une Nuit d'Été. Un soir, c'était une excursion à Potsdam, capitale du royaume du Rococo ; le lendemain dîner à l'Ambassade de Turquie, le meilleur de tous les dîners, avec un pilaff étonnant dont M. Waddington mangea deux fois ; puis dîner chez Bleischroëder, le banquier, où l'on ne joua que

du Wagner. Dans les rues, on regardait beaucoup Lord Beaconsfield. Le libraire devait télégraphier en Angleterre pour demander de nouveaux exemplaires de ses romans. Les cabinets de lecture avaient acheté chez Tauchnitz des éditions complètes.

Dans la troisième semaine du Congrès, une « bombe éclata ». L'accord Schouvaloff sur l'Arménie fut divulgué par le journal anglais *Le Globe*, auquel l'avait vendu un copiste du Foreign Office. L'émoi en Angleterre fut grand. L'acquisition de Chypre était encore secrète ; on ne voyait aucune compensation aux conquêtes de la Russie en Asie. La presse fit tant de bruit que les plénipotentiaires anglais cherchèrent à reprendre leurs concessions. « Bismarck faisait naître des incidents pour avoir le plaisir de les arranger. » A son esprit positif, précis, parfaitement informé, les querelles solennelles de ces personnages désuets semblaient comiques. Ni Gortchakoff, ni Beaconsfield n'étaient des géographes. Gortchakoff aimait, comme il disait, à planer, « à tracer des magistrales », c'est-à-dire qu'il faisait des phrases, mais que, devant une carte, il ne savait pas trouver Batoum. Aussi Schouvaloff fut-il terrifié quand son chef lui dit qu'il se réservait la question de la frontière asiatique, qu'il la traiterait directement avec Beaconsfield.

— Comment, dit Lord Salisbury, quand Schouvaloff lui apprit la nouvelle, mais mon cher Comte, Lord Beaconsfield ne peut pas négocier ; il n'a jamais vu une carte de l'Asie Mineure.

Quelques heures plus tard, le Congrès apprit avec joie que l'entente était parfaite. Le Prince de Bismarck convoqua une séance plénière. Beaconsfield

et Gortchakoff furent installés l'un à côté de l'autre pour expliquer les termes de leur accord. Chacun des deux produisit une carte de la nouvelle frontière, mais les deux cartes étaient différentes. On ne sut jamais ce qui était arrivé. Schouvaloff prétendit que Gortchakoff, ayant reçu de l'État-Major russe le tracé de deux frontières, l'une souhaitée, l'autre marquant l'extrême limite des concessions, avait eu la maladresse de remettre la seconde à Lord Beaconsfield. Corry croyait que le Chancelier russe avait essayé, après l'accord, de tromper la délégation anglaise. Quoi qu'il en fût, les deux vieillards, tous deux malades, commencèrent à se donner des démentis si violents et si ridicules que Bismarck, ironique, proposa de suspendre la séance pendant une demi-heure. Schouvaloff, Salisbury et le prince de Hohenlohe pourraient tenter, pendant cet entr'acte, de résoudre la question. Cela fut fait et on s'entendit sur une ligne intermédiaire.

Le lendemain, les Anglais rendirent public l'accord sur Chypre. Cette fois l'opinion britannique fut enthousiaste. Cette place d'armes dans le Levant, cette Méditerranée anglaise enchantaient. Même à l'étranger on loua la hardiesse toute disraélienne de ce « coup ». « Les traditions de l'Angleterre, écrivait le *Journal des Débats*, ne sont pas tout à fait mortes ; elles survivent dans les esprits d'une femme et d'un vieil homme d'État. »

*
* *

Une magnifique réception fut organisée pour le retour à Londres des négociateurs. La gare de Charing

Cross avait été décorée de drapeaux aux couleurs de toutes les nations du Congrès ; des palmiers, des massifs de géraniums en ornaient les quais et les abords ; des guirlandes de roses s'enroulaient autour de tous les piliers. Une foule énorme attendait. Quand le Premier Ministre descendit du wagon, il fut salué par les ducs de Northumberland, de Sutherland, d'Abercorn, de Bedford, par le Lord-Maire et les Sheriffs de Londres. John Manners était là aussi et Sir Robert Peel, le fils du grand homme. Au bras de Lord Salisbury, le vieillard passa péniblement au milieu d'une double haie de pairs, de paires et de membres du Parlement.

A la sortie de la gare, les acclamations furent formidables. Trafalgar Square était un tapis de têtes. On agitait chapeaux et mouchoirs. Les femmes lançaient des fleurs dans la voiture. A Downing Street, tout drapé de rouge, Lord Beaconsfield trouva une immense gerbe de fleurs envoyée par la Reine. Comme les acclamations continuaient, il dut paraître au balcon, avec Lord Salisbury et dit à la foule : « Nous vous avons rapporté, je crois, la Paix avec l'Honneur. »

Quelques jours plus tard, à Osborne, à genoux devant la Reine, il reçut d'elle le Cordon Bleu de l'Ordre de la Jarretière. « Grands et petits, lui avait-elle écrit, tout le pays est ravi, sauf Mr Gladstone, qui est fou furieux. »

IX

AFGHANS, ZOULOUS, DÉLUGES

Si Lord Beaconsfield avait fait des élections au lendemain du Congrès de Berlin, il se fût assuré le pouvoir pour six nouvelles années. Mais le Parlement avait encore deux ans à vivre ; il était fidèle ; le Cabinet décida de le laisser mourir de mort naturelle. C'était montrer trop de confiance dans les faveurs du Destin. Un pays se lasse vite des gloires qu'il a faites ; il faut le consulter au temps où l'on plaît.

Quelques semaines après le triomphe, le ciel, dans le lointain, devint un peu sombre. Depuis longtemps les Russes étaient en coquetterie avec l'Emir d'Afghanistan, dont le territoire montagneux commande les portes de l'Inde. Ils avaient, en plein accord, avec l'Emir, envoyé une mission à Caboul, capitale de celui-ci. Lytton, vice-roi des Indes, fut jaloux de ce succès. Le Premier Ministre avait choisi pour ce poste le fils de son ami parce qu'il avait de l'imagination, de l'ambition et beaucoup de volonté. L'événement prouva qu'il avait un peu trop de tout cela. Contre l'avis du Chef, qui se faisait fort d'obtenir de la Russie, par des négociations amicales, le retrait de la mission, il prit

l'initiative d'envoyer lui-même une mission anglaise à Caboul. L'Emir arrêta les envoyés de Lytton à l'entrée du territoire afghan et Beaconsfield se trouva brusquement forcé, ou de s'incliner honteusement devant un petit souverain barbare, ou de faire une guerre dangereuse. Il fut très irrité : « Quand un vice-roi ou un commandant en chef désobéissent aux ordres, ils devraient au moins être sûrs du succès. » De nouveau Gladstone et ses amis crièrent à la guerre injuste, protestèrent contre la politique délibérément agressive de Beaconsfield et, cette fois, des observateurs sages avertirent celui-ci que le pays faisait écho. Fallait-il désavouer Lytton, et prouver l'innocence du gouvernement aux dépens d'un subordonné ? C'était contraire à tous les principes du Premier Ministre. Lytton fut blâmé mais soutenu. Le général Roberts mit les troupes de l'Emir en déroute. L'opposition s'évanouit comme elle fait toujours dans la victoire, et le pays retrouva confiance.

Mais quand la jalousie des dieux est éveillée, elle ne s'apaise pas facilement. Depuis quelques années, l'industrie était prospère. Une crise éclata. Ces accidents sont périodiques. Plusieurs mauvaises récoltes étaient cause de celle-ci. Mais il faut bien blâmer le gouvernement. L'opposition se plaignit de l'inertie des ministres. Les ministres eussent été fort empêchés de transformer la récolte ou de passer des commandes à l'industrie. Pourtant ils étaient ministres et devaient faire quelque chose : « Vous avez raison, écrivait Lord Beaconsfield à Lady Bradford, de penser que l'affaire qui occupe en ce moment une si grande partie de mon temps est la crise générale, mais on ne sait

que faire. Il y a tant de plans, tant de projets et tant de raisons pour n'avoir ni plans, ni projets... Ce que je crains, c'est que l'opposition, qui n'a pas de scrupules, n'adopte ce thème pour des besoins de parti. Si nous ne soutenons pas leurs projets, nous serons stigmatisés comme mauvais patriotes, et si nous les soutenons, ils en auront la gloire. » Dans ses moments de solitude, il pensait aux pommes de terre de Peel.

*
* *

Le diable, quand on administrait cet immense Empire, était que des ennuis graves pouvaient surgir à tout instant dans les coins les plus éloignés du monde. L'Afghanistan fumait encore que l'Afrique du Sud s'alluma. Là, trois pouvoirs hostiles avaient longtemps vécu côte à côte ; les Anglais au Cap, les Boers hollandais au Transvaal et les nègres au Zoulouland. Le Ministre des Colonies, Carnarvon, qui avait réussi, au Canada, à fédérer les Etats rivaux en un Dominion unique, était, comme tous les hommes qui ont eu un succès, convaincu de l'efficacité de sa recette pour tous les maux. Il se croyait capable de fédérer l'Univers. En vue de préparer la fédération de l'Afrique du Sud, il annexa le Transvaal. Cela supprima l'adversaire favori des Zoulous qui se tournèrent contre les Anglais. Lord Chelmsford, qui commandait les troupes, pêcha par excès de confiance et, brusquement, une opinion publique nullement préparée apprit qu'on avait subi un désastre, que le quartier-général de lord Chelmsford avait été cerné et que les nègres avaient pris ou tué

près de quinze cents hommes. Cette fois, le pays fut indigné. Tant que le ministère conservateur lui avait apporté « la paix avec l'honneur », on avait applaudi. Mais quand John Bull se vit engagé dans des guerres ridicules et difficiles aux quatre coins du monde, il se dit que Gladstone n'avait peut-être pas tort de parler du danger des colonies et de la folle politique de son rival.

Pour comble de malheur, le fils de Napoléon III, le jeune Prince Impérial français, voulut partir se battre en Afrique du Sud. Beaconsfield fit tout ce qu'il put pour l'en empêcher, mais la Reine et l'Impératrice Eugénie insistèrent tant qu'il dut céder. « Que faire contre deux femmes obstinées ? » Au début de juin 1879, le Prince fut tué par les Zoulous dans une petite affaire d'avant-postes. La Reine qui l'aimait beaucoup en eut un profond chagrin. Se sentant un peu responsable de cette mort, elle voulut apaiser sa conscience en faisant au jeune Prince déchu des funérailles solennelles. Le Premier Ministre protesta. Que dirait le gouvernement républicain de la France si les honneurs dûs aux seuls souverains étaient rendus à un Bonaparte ? La Reine s'irrita. Ah ! que tout allait mal ! Beaconsfield, irrité, maudit la Fée, Lord Chelmsford, les Zoulous. « Quel peuple admirable, dit-il amèrement ; ils battent nos généraux, ils convertissent nos évêques et ils écrivent le mot « Fin » au bas de l'histoire d'une dynastie française. » Il essayait de sourire, mais la Reine boudait ; elle ne le recevait plus qu'avec une officielle froideur. Il en souffrait. « Ma nature exige parfaite solitude ou parfaite sympathie... » Il écrivit à la Marquise d'Ely, dame d'honneur, une lettre hardie

et sincère qui, il le savait, serait montrée à la Reine. « Cela me fait de la peine, et beaucoup, de penser que mes paroles ou mes actions peuvent déplaire à Sa Majesté. J'aime la Reine ; c'est peut-être la seule personne au monde qui me soit laissée à aimer. Vous devez donc comprendre combien cela me trouble et m'inquiète quand je sens un nuage entre nous. C'est très naïf de ma part, mais mon cœur malheureusement n'a pas vieilli comme mon corps, et, quand il est touché, je suis aussi abattu que je pouvais l'être il y a cinquante ans. »

Un télégramme le manda à Windsor. La Fée fut gracieuse et douce ; elle ne parla plus de ses griefs ; évidemment elle avait lu la lettre. Il n'était pas tout à fait inutile d'avoir été romancier... C'était vrai d'ailleurs qu'il aimait la Reine.

Enfin, vers le mois d'août 1879, tout sembla s'apaiser. Il ne restait plus un soldat russe dans les États du Sultan ; aux Indes, une mission anglaise avait été reçue à Caboul ; en Afrique du Sud Wolseley avait capturé le chef des Zoulous. Le seul danger, pour le ministère, était maintenant le mauvais temps que ni Roberts, ni Wolseley ne pouvaient vaincre. Une cinquième mauvaise récolte se préparait. A Hughenden, il pleuvait nuit et jour. Beaconsfield se promenait sous le déluge, glissant dans une boue épaisse et demandant à ses fermiers : « La colombe a-t-elle quitté l'arche ? » Les paons, à demi engloutis, avaient perdu presque toutes leurs plumes et persistaient à se promener d'un air glorieux, fiers d'une beauté évanouie.

Là, soudain, le Premier Ministre reçut une terrible

nouvelle : toute la mission anglaise à Caboul avait été assassinée. En vérité, les astres étaient contraires.

* * *

Une fois encore, il y avait en Angleterre au moins un homme qui ne considérait pas ces assassinats, ces échecs, et ce déluge comme les creux inévitables des vagues du temps, mais comme le châtiment envoyé par le Seigneur, Dieu des Armées, parce que son peuple avait excité sa colère en sacrifiant à un dieu étranger. Pour Gladstone, le beaconsfieldisme était une épouvantable hérésie qui avait souillé l'âme du peuple anglais, qui l'avait porté à combattre toutes les nations de la terre et qui avait attiré sur lui une juste rétribution. Maintenant le pays commençait à comprendre qu'il avait suivi un faux prophète. Beaucoup de signes faisaient espérer qu'aux élections suivantes il le regretterait. Alors le devoir de Gladstone ne serait-il pas de reprendre le gouvernail pour virer complètement de bord ? De nombreux correspondants en exprimaient le vœu. Un professeur écossais copiait pour lui des maximes de Goethe : « Comment un homme peut-il atteindre la connaissance de soi ? Par la contemplation ? Certainement non, mais par l'action. Essayez de faire votre devoir et vous trouverez pourquoi vous êtes fait. Mais quel est votre devoir ? Ce que demande l'heure. » Un autre lui écrivait « que ses enfants appelaient Mr Gladstone Saint William. » Oui, il le sentait bien, sa mission était de devenir une fois de plus Premier Ministre. Mais comment ? Il avait déclaré avec éclat qu'il quittait la direction du parti. Il avait

commis l'imprudence de le dire et de le répéter à la Reine qui, certes, en avait pris bonne note. Il avait laissé Hartington et Granville occuper les premières places. Comment, sans ridicule, les en chasser au moment du succès ? Et d'ailleurs le voulait-il ? N'avait-il pas souhaité la retraite pour se préparer à la mort ? Mais déjà sa conscience inquiète et subtile entrevoyait des chemins détournés et sûrs.

Il avait choisi pour s'y présenter une circonscription écossaise, Midlothian, et en 1879, bien qu'aucune élection ne fût annoncée, il y alla faire une tournée. Ce fut une procession triomphale. Dans les gares où le train s'arrêtait, des milliers de gens venus de villages lointains cherchaient à apercevoir le grand vieillard. Sur les collines couvertes de neige, on voyait des armées d'auditeurs en mouvement. Dans les villes, quand la salle contenait six cents places, il y avait cinquante mille demandes. Gladstone prononçait trois quatre, cinq discours par jour. Il semblait que le ruban continu de ses longues phrases obscures et mélodieuses se déroulât sans arrêt du matin au soir. Les peuples écoutaient, charmés. Il leur disait qu'il ne s'agissait plus d'approuver telle ou telle mesure politique, mais de choisir entre deux morales. Depuis cinq ans on ne leur parlait que des intérêts de l'Empire britannique, de frontières scientifiques, de nouveaux Gibraltar, et quel était le résultat ? La Russie agrandie et hostile, l'Europe troublée, l'Inde en guerre, en Afrique une large tache de sang. Pourquoi ? Parce qu'il y a autre chose au monde que les nécessités politiques, il y a les nécessités morales. « Souvenez-vous que la sainteté de la vie dans les villages d'Afgha-

nistan, parmi les neiges de l'hiver, est aussi inviolable aux yeux du Tout-Puissant que dans vos villes. »

Ce beau visage d'oiseau de proie, ces yeux perçants et forts, cette voix dont la vigueur continue semblait un miracle, cette haute et religieuse morale emplissaient les villageois écossais, hommes mieux, d'une admiration presque craintive ; il leur semblait entendre la parole divine et contempler un prophète.

La campagne de Midlothian agita tout le pays. Les discours géants de Gladstone occupaient les colonnes des journaux. Toute l'Angleterre puritaine, si puissante, suivait ce pèlerinage de passion. Il semblait que le débat fût désormais entre Midlothian et Machiavel, entre Gladstone et Satan. Les conservateurs raillaient. L'un d'eux comptait que Mr Gladstone avait déjà prononcé quatre-vingt-cinq mille huit cent quarante mots. Quant au Seigneur des Ténèbres, il accomplissait péniblement, à Londres, sa besogne quotidienne de Premier Ministre. Les brouillards et les gelées de décembre le laissaient replié sur lui-même. Tout ce bruit que faisait Gladstone, cette affectation morale, cette prétention impie et orgueilleuse de représenter la volonté divine, tout cela fatiguait Beaconsfield. La santé physique de son rival, la force impitoyable de cette voix l'irritaient. Quand ce fut fini, il écrivit à un de ses ministres : « Cette pluie de rhétorique a enfin cessé ; c'est certainement un soulagement mais je n'en ai jamais lu un mot. *Satis eloquentiae, sapientiae parum.* »

Quand il eut lui-même l'occasion de parler, en cet annuel banquet du Lord-Maire, où les marchands de la Cité ont le droit, consacré par une longue tradition,

de recevoir, après une soupe à la tortue, les confidences du Premier Ministre, il affirma fièrement l'excellence de sa politique : « Aussi longtemps que le pouvoir de l'Angleterre se fera sentir dans les conseils de l'Europe, la paix sera, je crois, maintenue et maintenue pour une longue période. Si nous nous abstenons, la guerre me paraît inévitable. C'est un sujet sur lequel je parle avec confiance aux citoyens de Londres parce que je sais qu'ils ne sont pas honteux de l'Empire qu'ont créé leurs ancêtres, parce que je sais qu'ils ne sont pas honteux d'un sentiment très noble, mais maintenant décrié par les philosophes, le sentiment du patriotisme, parce que je sais qu'ils ne se laisseront pas persuader qu'en maintenant leur Empire, ils risquent de perdre leur liberté. Un des plus grands Romains, comme on lui demandait ce qu'était sa politique, répondit : *Imperium et libertas*. Ce ne serait pas un mauvais programme pour un ministère britannique. C'en est un devant lequel tous les conseillers de Sa Majesté ne reculent pas. »

X

LE MONDE EXTÉRIEUR

« Ce qui est sérieux n'est pas toujours vrai », avait un jour écrit Beaconsfield à la Reine et il eût volontiers ajouté : « Ce qui paraît moral n'est pas toujours moral », mais l'électeur anglais est sérieux et moral, et qui sait lui présenter une question de fait comme une question de conscience obtient son vote, au moins dans les provinces.

Les élections ne furent qu'un duel entre Beaconsfield et Gladstone. A Londres, Beaconsfield était le plus populaire des deux. Non seulement des tories, mais des libéraux modérés, affirmaient leur confiance en lui et leur horreur de Gladstone. Pour le petit peuple de la capitale il était devenu une institution. S'il prenait un cab, le cabman lui disait : Je sais qui vous êtes, Sir, et j'ai lu tous vos livres. » Lorsqu'il revenait de la Chambre des Lords, le pardessus à col d'astrakan flottant sur son corps amaigri et que, appuyé sur le bras de son fidèle Corry, il traversait lentement le Parc en s'arrêtant parfois pour souffler, les passants le reconnaissaient et admiraient le courage de ce vieil homme à demi mort qui promenait encore sur la vie des yeux bienveillants et tristes. Quelquefois les petites prostituées, en chasse dans le brouil-

lard doré, s'approchaient, attirées par le col de fourrure, et murmuraient leurs offres humbles et tragiques. Le vieux ministre portait péniblement la main à son chapeau et répondait, avec une grande politesse : « Pas ce soir, my dear, pas ce soir. » Dans presque toutes les classes de la société, les femmes étaient pour lui. A un dîner de Gaiety Girls, on posa la question : « Qui voudriez-vous épouser, Gladstone ou Disraëli ? » Toutes ces jolies filles choisirent Disraëli ; une seule dit « Gladstone » ; les autres la huèrent. « Attendez, dit-elle, je voudrais épouser Gladstone pour me faire enlever par Disraëli et voir la tête de Gladstone. » Un jeune Lord, qui assistait au dîner, raconta le mot à Beaconsfield et le complimenta sur l'étendue de sa popularité : « Vous devez être content, lui dit-il, j'ai vu hier la Reine, qui vous tient pour le plus grand homme de son royaume, et des danseuses qui vous adorent. » Le visage immobile s'éclaira un peu : « Naturellement je suis content, dit-il, vous connaissez mes sentiments tendres pour toutes les femmes. » Mais quand il raconta cette histoire à la fin d'un conseil, les Ministres restèrent froids et se regardèrent.

Le parti, en cette veillée d'armes, trouvait surprenant le détachement du Chef. A un jeune député fraîchement élu, il parlait du Juif Errant, de Byron, qu'il appelait son Moi moral, et des chiens de Lady Bradford. A Sir Evelyn Baring, qui revenait d'Égypte, il faisait l'éloge des Jésuites et demandait des détails sur les pélicans du Nil. Même dans sa correspondance avec la Reine, il se laissait dériver vers l'art : « Lord Beaconsfield vient de relire, pour occuper ses soirs, quelques-unes des pièces de Shakespeare ; parmi elles

le Songe d'une Nuit d'Été. Il n'avait lu aucune d'elles depuis un quart de siècle. Ce qui l'a frappé, c'est que toute l'intrigue du Songe d'une Nuit d'Été se passe pendant une nuit de mai ; d'où vient alors ce titre incongru ? Votre Majesté a beaucoup de goût poétique et de culture ; peut-être pourriez-vous, Madame, y réfléchir et expliquer ce mystère. »

La Reine et les danseuses n'étaient pas électeurs. Dans les villages d'Ecosse les hommes n'hésitaient point entre le Prophète de Midlothian et le Magicien de Downing Street. Dès les premiers résultats, on put voir que la défaite conservatrice serait plus étonnante encore que n'avait été, six ans auparavant, la défaite libérale. Le pays, qui traversait à la fois une crise agricole et une crise financière, souffrait ; comme tous les malades il se retournait, espérant se trouver mieux de l'autre côté.

Les conservateurs furent écrasés. « Nos têtes, écrivit Mr Gladstone, sont encore toutes troublées par les grands événements de la dernière quinzaine qui ont fait plaisir, j'en suis convaincu, à la grande majorité, du monde civilisé. » Le bûcheron allait abattre toute la végétation exotique et malsaine, qui avait poussé en six ans et étendu ses ombrages mortels sur les vertueuses prairies anglaises. Déjà, il retroussait ses manches sur ses bras restés vigoureux.

Beaconsfield accepta la défaite avec égalité d'âme. Il allait donc avoir, avant de mourir, un peu de repos parmi les arbres et les livres. Il regrettait seulement, en un moment difficile, d'abandonner à d'autres les Affaires Étrangères, et surtout de quitter la Reine.

La Fée était à Baden et ne pouvait croire les nouvelles. Dès que le résultat des élections fut certain, elle télégraphia : « La vie ne sera plus pour moi qu'ennuis et épreuves ; je considère ceci comme un malheur public. » Beaconsfield répondit qu'il lui en coûtait, à lui aussi, de renoncer à ces conversations au cours desquelles Sa Majesté avait daigné mêler les confidences domestiques aux confidences impériales et qui avaient eu, pour lui, un charme inexprimable. Elle lui fit promettre qu'il ne l'abandonnerait pas, qu'il continuerait à la conseiller sur ses affaires privées et même, à l'insu de tous, sur les affaires publiques, enfin que, dans l'opposition, il veillerait sur les destinées de l'Angleterre.

Tous deux, la Reine et le Ministre avec quelque naïveté, espéraient éviter Gladstone. En somme, les leaders officiels du parti étaient Granville et Hartington. Il était logique que la Reine appelât un des deux et de préférence Harty-Tarty qui, dans l'opposition, avait été parfait. Disraëli avait toujours aimé Hartington depuis le jour où il l'avait vu, jeune député, bâiller pendant son propre discours de début. Mais Gladstone déjoua ces plans trop simples avec une humilité inexorable. Granville et Hartington après une obscure conversation, trop lumineuse, avec lui, comprirent qu'il combattrait tout ministère dont il ne serait pas le chef. La Reine dut se résigner.

C'en était donc fini de cette douce intimité politique. L'audience d'adieux fut mélancolique ; la Reine donna à son vieil ami sa statuette en bronze et un plâtre de son poney. Beaconsfield baisa les mains de la Reine ; elle lui fit promettre d'écrire souvent et

de venir la voir. Elle aurait voulu montrer par quelque signe durable sa reconnaissance, le faire au moins Duc, mais il jugea que ce serait une erreur après cet échec devant la nation. Il ne demanda qu'une faveur : la pairie pour Montagu Corry. Celui-ci devint donc Lord Rowton, honneur sans précédent pour un secrétaire particulier. « On n'a rien vu de pareil, dirent les jaloux, depuis que l'Empereur Caligula a fait de son cheval un consul ! »

Beaconsfield tint sa promesse et vint quelquefois voir la Reine. La première fois qu'il dîna à Windsor, quelques semaines après avoir quitté le pouvoir, elle lui dit : « Je suis si contente ce soir que tout ce qui est arrivé me semble un horrible rêve. » Il la trouva animée, charmante, jolie même et reconnut, une fois de plus, qu'il l'aimait bien. Elle continua à lui écrire, tantôt seulement pour lui dire un mot gentil : « Je pense à vous — et même constamment, — et je suis contente, après le dîner, de voir votre portrait, au mur, qui me regarde », tantôt même, malgré la Constitution, pour lui parler des affaires du pays. Il fut là-dessus d'une discrétion parfaite et la Reine n'en eut aucun ennui.

Pendant toute sa vie, il avait passé, suivant un rythme régulier, de l'action à la création, et, cette fois encore, malgré l'âge, il souhaita créer. « Quand j'ai envie de lire un roman, j'en écris un. » Qui, en effet, aurait pu écrire pour lui les romans qu'il aimait ? Une fois de plus il fallait qu'un héros ambitieux devînt Premier Ministre à la dernière page, que de mystérieuses et royales influences pussent s'exercer en sa faveur. *Endimyon* fut l'histoire d'une jeune politicien

dont tout le succès est fait par des amitiés féminines. Dès les premières pages paraissait une sœur parfaite, en qui renaissait vaguement l'ombre de la pauvre Sa et, tout au long du livre, une équipe de belles conspiratrices poussait vers Downing Street le faible Endymion. Le livre n'était pas sans défauts, mais ce qui était charmant, était d'y retrouver, si fort, si intact le goût de ce vieillard pour la jeunesse.

Lord Rowton se chargea de vendre les droits d'auteur et il en obtint dix mille livres. Elles servirent à meubler enfin à Londres une nouvelle maison pour Lord Beaconsfield qui signa un bail de neuf ans. « Il me conduira jusqu'à la sortie. » Le roman fut accueilli avec curiosité mais eut moins de succès que *Lothaire*. L'éditeur dit à Beaconsfield qu'il perdait de l'argent et celui-ci offrit aussitôt, très généreusement, d'annuler le contrat. Longman refusa et une édition populaire apporta la somme qui manquait.

*
* *

Beaconsfield avait soixante-seize ans. La chasse au pouvoir avait perdu pour lui son attrait ; il n'y croyait plus : « J'ai un peu su, dans ma vie, ce que c'est que l'action, disait-il ; c'est une existence d'espoirs déçus et d'énergies gaspillées. » S'il laissait son esprit glaner par les champs du souvenir, il y pouvait faire ample récolte de leçons de modestie. Il avait vu les Whigs acharnés à faire voter une réforme dont le premier effet avait été de les écarter du pouvoir et les Tories considérer comme un triomphe l'extension de cette réforme détestée. Il avait vu Peel émanciper

les catholiques après avoir ruiné Canning ; Disraëli abandonner la protection après avoir renversé Peel ; il était en train de voir Gladstone menacer la Russie, après avoir maudit Beaconsfield. Il avait vu la foule acclamer, puis huer Wellington ; acclamer, huer, puis adorer de nouveau Gladstone. Il avait vu le plus pacifique des ministres faire la plus belliqueuse des politiques et la plus germanophile des reines prendre plaisir à combattre Bismarck. Et quelles seraient, après cinquante ans, les conséquences de sa propre politique de Berlin ?

Pour lui, il était resté étonnamment fidèle à ses idées de jeunesse et son programme de 1880 aurait pu être signé par Coningsby. Mais, alors qu'au temps de Coningsby, il croyait à la puissance presque sans limites d'un individu de génie, il reconnaissait maintenant la force immense du Monde Extérieur. Non pas découragé, ni décourageant, mais modeste, infiniment modeste. Sous les ombrages de Deepdene, Smythe, Manners et Dizzy avaient pensé qu'un grand homme, appuyé sur l'Église et sur la jeune noblesse, pouvait refaire l'Angleterre. Beaconsfield vieux voyait surtout dans l'Église une réunion de dignitaires jaloux, de candidats à l'évêché, de sectes rivales, et s'il avait rencontré chez les jeunes nobles des amis souvent délicieux, il n'y avait jamais trouvé cette grande école de chefs naturels décrite par lui avec tant d'ardeur. Il avait voulu donner à toute une nation un idéal romanesque ; il avait échoué. Il avait échoué justement parce qu'il était un aristocrate de l'esprit et que le caractère de l'Angleterre est essentiellement celui de ses classes moyennes.

Mais la défaite n'était que relative. Rien ne lui eût déplu davantage que de la voir interprétée comme un pathétique désastre intellectuel. Il avait refait de toutes pièces un grand parti. Il avait rétabli l'équilibre entre les forces historiques et les forces formatrices. Grâce à lui l'Angleterre allait pouvoir connaître le rythme sain des alternances. Sa vie n'avait pas été perdue. Seulement, de plus en plus, il se méfiait des mots et cherchait bien loin sous eux le réel ; de plus en plus, il ne trouvait celui-ci que dans les individus, et, au degré supérieur, dans les nations, qui sont les Etats assez évolués pour être devenus des individus. Certains philosophes politiques prétendaient qu'en cette fin de vie il était devenu un Whig et le plus libéral d'entre eux. La vérité était qu'il n'était plus d'un parti que par loyalisme. Volontiers, il eût, comme Solon, répondu à qui lui eût demandé : « Quelle est la meilleure constitution ? — Pour qui et à quel moment ? »

D'ailleurs, il avait conservé tout son goût pour l'admirable aventure de la vie. Il n'avait pas cessé de croire à l'efficacité de l'action, mais il voulait celle-ci mesurée, limitée. C'était dans les grands desseins seulement qu'il avait perdu confiance. « Il était ce phénomène unique, mais plaisant : un vieux romantique qui n'est plus dupe de l'illusion romanesque et qui pourtant s'y complaît encore, un cynique ardent. » Par certains côtés sa vieillesse était même plus heureuse que sa jeunesse. « Dans la jeunesse, tout paraît grave, sans remèdes ; dans la vieillesse, on sait que tout s'arrange, plus ou moins mal. » Il restait curieux ; il aimait à s'entourer d'hommes nouveaux, il se donnait

beaucoup de mal pour amener au parti conservateur les jeunes intellectuels. « Un parti est perdu, disait-il, s'il ne reçoit un constant apport d'hommes jeunes et énergiques. »

En 1881, un des premiers socialistes anglais, M. Hyndman, demanda un entretien à Lord Beaconsfield. Si paradoxal que cela pût paraître, il espérait le gagner et obtenir par lui l'appui des conservateurs pour certains projets de lois ouvrières. Il avait lu *Sybil* et se sentait attiré vers le vieux Chef par la sympathie de celui-ci pour le petit peuple. Il fut reçu : on l'introduisit dans un salon, aux murs rouges et or dont les fauteuils, trop dorés, étaient recouverts de damas rouge. Hyndman attendit un instant puis la porte s'ouvrit et une étrange silhouette parut. Un vieillard vêtu d'une longue robe de chambre rouge, coiffé d'un fez rouge, la tête tombant sur la poitrine, un œil tout à fait fermé, l'autre à demi clos. Sous le fez passait la courbe luisante, vernie, de la dernière boucle noire. L'impression de ruine, de fatigue, était telle que le jeune homme désespéra d'abord. « Ah ! pensa-t-il, je viens trop tard ! Arriverai-je même à soulever ces paupières ? Me répondra-t-il autrement que par une épigramme sarcastique et lasse ? »

Le vieillard s'assit et resta silencieux, dans une rigide immobilité. Il attendait, mais il est difficile d'adresser la parole à une statue. « Lord Beaconsfield, dit Hyndman, timidement, la Paix avec l'Honneur était une formule morte ; la Paix avec le Confort était ce que le peuple aurait voulu entendre. » Un sourcil se souleva. « Paix avec Confort n'est pas une mauvaise phrase. » Il ouvrit les deux yeux et sourit.

— Vous avez, je suppose, quelques idées sur ce sujet, M. Hyndman ? Qu'entendez-vous par confort, eh ?

— Beaucoup à manger, assez à boire, une maison agréable, une éducation complète et des loisirs suffisants pour tous.

— L'Utopie sur commande ? Un beau rêve, oui... et vous croyez que vous avez une chance quelconque de réaliser cette politique ?... Pas avec le parti conservateur, je vous assure. Au moment où vous voudrez agir, vous vous verrez entouré par une phalange de grandes familles, hommes et surtout femmes, qui vous mettront chaque fois en déroute... Cette Angleterre, voyez-vous, Monsieur Hyndman, c'est un pays très difficile à faire bouger... Un pays dans lequel il faut s'attendre à plus de désappointements que de succès... On peut lui faire ceci (et les mains de Lord Beaconsfield, d'abord serrées l'une contre l'autre, s'écartèrent d'un demi-pouce, péniblement, comme si le vieux ministre avait dû, pour les séparer, soulever un monde...) encore ceci... (et il gagna encore un demi-pouce) mais jamais ceci... »

Et les mains décharnées de la momie, après un dernier et vain effort, pour s'ouvrir plus largement, retombèrent sur ses genoux.

●

XI

SA FLEUR FAVORITE

Hughenden, la solitude, les livres, les souvenirs. « Je n'ai pas parlé à un être humain depuis quinze jours », écrit-il à la duchesse de Rutland. Il y trouve un grand repos. « J'ai à peine échangé un mot avec qui que ce soit pendant trois semaines, mais les délices de vivre à la campagne en été sont toujours nouvelles pour moi. Les paons immobiles cuisent au soleil sur la pelouse de velours vert. Ils sont silencieux aussi bien qu'immobiles et c'est un avantage. Le matin, ils se pavanent, crient et font l'amour, ou la guerre ». Lui aussi il aime à cuire au soleil ses vieux membres et le soir à se promener sous les étoiles, à l'heure shakespearienne où les chauves-souris commencent leur danse glissante et grise. Il continue à s'entourer de fleurs, depuis les violettes et les primevères jusqu'au gardénia et à l'orchidée. Après les fleurs, ce qu'il préfère, ce sont les beaux visages, les voix musicales et cette grâce irréaliste et sauvage qu'ont parfois les enfants et les femmes. Jeune, il a souhaité que la vie fût comme une longue et glorieuse procession ; elle l'a été ; maintenant, las de ce brillant défilé, il ne souhaite plus que l'immobile tiédeur. Quand un débat

pressant l'appelle à la Chambre des Lords, il reprend le train du soir. « Je ne puis résister à la fascination des notes lourdes du coucou, au roucoulement des ramiers, à la flamme de l'aubépine rose... »

*
* *

Il passa le Noël de 1880 seul à Hughenden. A table, il apportait un livre et lisait dix minutes après chaque plat. C'était souvent l'histoire de la République Vénitienne, sujet favori depuis soixante ans ; quelquefois un classique : *Lucien*, *Horace*, *Théocrite* ; *Virgile* qu'il aimait de mieux en mieux. En face de lui, dans la salle à manger aux panneaux de chêne, était le portrait de la Reine par Von Angeli. La Fée y paraissait un peu sèche, un peu dure. Il allait s'asseoir au coin du feu, dans la bibliothèque, lisait encore un peu, fermait les yeux, rêvait. Un appel de hibou dans les vieux ifs avait évoqué les traits émaciés, si fatigués, si chers, de Mary-Ann. Il croyait entendre ce gai bavardage qu'elle avait bravement maintenu jusqu'au bout. Une bûche glissait ; le vieil homme tisonnait dans une gerbe d'étincelles. Image brillante et brève de la vie. Il y avait près de cinquante ans que, dans un salon minuscule aux rideaux de mousseline blanche, il avait vu sourire autour de lui ces ravissants visages sheridanesques... Caroline Norton... Qu'elle avait été belle, avec ses tresses noires, ses yeux violets... Elle l'avait été jusqu'au bout. « Oui, je serai belle même dans mon cercueil. » Dans ce cercueil, elle était maintenant depuis trois ans, après une vie difficile. « L'amour, disait-elle vers la fin, l'amour dans la vie... Ça me rap-

pelle toujours cette vieille propriétaire de Brighton qui me disait : — Vous vivez dans la maison, vous savez, mais tout le reste est un extra... — Oui, l'amour est un extra dans la vie... et il faut payer pour un extra. » Les vieilles dames entrevoient la vérité... La Reine elle-même : « A mesure que je deviens plus vieille, dit-elle, je peux de moins en moins comprendre le monde... je ne peux pas comprendre ses petites gens... Quand je vois toute cette frivolité, il me semble que nous sommes tous un peu fous. » ...Nous sommes tous un peu fous... Lui, par exemple, il a passé sa vie à chercher... Quoi ? Qu'est-ce qui lui a donné le vrai bonheur ? Quelques regards reconnaissants de Mary-Ann, les belles amitiés de Manners, de Bentinck, la confiance de Derby vieux, celle de la Reine, quelques sourires de Lady Bradford... Un jeune secrétaire le surprend qui tisonne, respirant difficilement et murmurant à mi-voix pour lui-même : « Des rêves... Des rêves...

Il monte à sa chambre. Il s'est plu à décorer le hall et l'escalier des portraits de tous ceux qui ont orné sa vie. Il appelle cela la Galerie de l'Amitié. Comme il monte lentement, péniblement, il peut s'arrêter un peu devant chaque tableau... Voici les longues boucles qui encadrent le petit visage de Lady Bradford... Bonsoir, Selina, frivole, aimable... Les yeux rêveurs et le lourd visage de Louis-Napoléon... Byron, que Dizzy n'a pas connu, et qui pourtant a formé Dizzy... Voici Tita et ses longues moustaches de Gaulois... Lyndhurst aux traits précis, peint par d'Orsay... Et d'Orsay lui-même, collier de barbe noire... « Ha ! Ha ! mon ami ! »... Bradford... Mary Derby... la dernière marche.

*
* *
*

Le 31 décembre, il revint à Londres. « Je veux voir beaucoup de gens et m'habituer à la divine voix humaine. Ce n'est pas une chose facile que de sortir de la profonde solitude dans laquelle je vis, pour entrer à la Chambre des Lords et faire un discours sur un Empire qui s'écroule. » Il avait d'autant plus de mal à parler que l'asthme ne le quittait guère. Lord Granville, leader libéral, fut surpris de le voir, lui si patient, réclamer avec une insistance presque violente un tour de parole. Granville le rabroua même un peu. Beaconsfield, silencieux, accepta la rebuffade. Mais, plus tard, Lord Rowton expliqua à Granville que le vieux malade n'obtenait plus le répit nécessaire pour parler que par l'emploi d'une drogue dont l'effet durait une heure seulement. « Il eût été facile d'expliquer », dit Granville confus. Mais Lord Beaconsfield n'expliquait jamais.

Dès qu'il était un peu mieux, il allait dans le monde. Quelquefois il y charmait par le tour mélancolique de ses vieilles épigrammes et par les grâces surannées de sa politesse. La brièveté de ses phrases devenait aussi célèbre que l'avait été, dans sa jeunesse, leur éclat. A une jeune femme qui tendait un bras nu, il murmurait simplement : « Canova. »

D'autres jours il restait silencieux pendant tout un repas, d'une immobilité si complète de corps et de visage qu'on eût dit une momie, un Pharaon embaumé par des mains pieuses et ensevelies au milieu des objets qu'il a aimés, des cristaux, des plats d'argent, des fleurs.

Malgré l'échec électoral il conservait son prestige. Au club conservateur on pouvait voir en place d'honneur son portrait, auquel la monstrueuse fixité du regard attirait involontairement les yeux de tous. Sur le cadre était gravé un vers d'Homère : « Lui seul est sage, les autres sont des ombres fugitives ». Il était sans rancune, au fond, et sans regrets. Visitant l'atelier de Sir John Millais, il regarda longtemps un croquis représentant Gladstone. « Est-ce que vous aimeriez l'avoir ? dit le peintre... Je n'osais pas vous l'offrir. — Ah ! Je serais ravi de l'avoir. Ne vous imaginez pas que j'aie jamais détesté William Gladstone. Non, ma seule difficulté avec lui a été que je n'ai jamais pu le comprendre. »

Ce mois de janvier 1881 fut glacial. Le froid plongeait Lord Beaconsfield dans une sorte de stupeur qui le forçait à rester pendant des jours entiers étendu sur un sofa. Ces jours-là, un bref rayon de soleil lui était beaucoup plus précieux que le collier de la Jarretière. Il ne se réveillait que pour écrire à Lady Bradford et à Lady Chesterfield. En février et au début de mars, il put encore sortir un peu, parler aux Lords, dîner avec le Prince de Galles, avec Harcourt ; il guettait le printemps avec anxiété. Mais le printemps ne venait pas. Vers la fin de mars il prit froid et dut s'aliter. Il respirait difficilement. Quand la Reine reçut de lui des billets péniblement griffonnés au crayon, elle s'inquiéta et demanda qui le soignait ? C'était encore le docteur Kidd, homéopathe. La Reine suggéra une consultation, mais les règlements des médecins leur interdisaient tout contact avec un homéopathe. Enfin la volonté royale fit fléchir les haines profes-

sionnelles. Le diagnostic fut : bronchite, avec asthme spasmodique.

Au début, les médecins avaient de l'espoir, mais le malade dit : « Je ne survivrai jamais à cette attaque. Je sens que c'est tout à fait impossible. » Il avait écrit jadis : « Il faut aller fièrement au-devant de la mort. » Il demanda avec insistance qu'on lui dît s'il était mourant, ajoutant : « J'aimerais mieux vivre, mais je n'ai pas peur de mourir. » Il assista à son agonie avec le détachement d'un artiste. Sa patience n'avait jamais été plus grande ; tous ceux qui l'approchaient en étaient charmés. Avec peine, étendu, il corrigea les épreuves de son dernier discours : « Je ne veux pas passer à la postérité avec la réputation d'un mauvais grammairien. » Il conserva jusqu'au bout la haine du confort prosaïque. A une infirmière qui voulait, pour le soutenir, placer derrière son dos un coussin pneumatique : « Enlevez, murmura-t-il, enlevez cet emblème de mortalité. »

La Reine suivait avec anxiété la maladie de son vieil ami. Plusieurs fois elle proposa de venir le voir, mais les médecins craignaient que cette visite n'agitât trop le patient. De Windsor, elle télégraphiait tous les jours pour avoir des nouvelles : « Je vous envoie quelques primevères d'Osborne ; je voulais vous faire une petite visite, mais j'ai pensé qu'il valait mieux que vous restiez tranquille et ne parliez pas. Je vous demande d'être sage, d'obéir aux médecins et de ne pas faire d'imprudence. » Par ses soins, la chambre fut toujours remplie de primevères et de violettes. Les yeux du malade se posaient avec plaisir sur ces belles masses aux teintes pures. Quand Victoria dut

partir pour l'île de Wight, elle envoya un messenger avec des fleurs encore, et une lettre. Beaconsfield était trop faible pour lire celle-ci lui-même ; il la tourna dans ses mains avec embarras, et après réflexion, dit : « Cette lettre devrait m'être lue par Lord Barrington, un Conseiller privé. » Il avait toujours aimé que les traditions fussent observées. Le Conseiller Privé fut mandé « : Très cher Lord Beaconsfield, je vous envoie vos fleurs favorites du printemps... » Que ce mélange de solennité et de poésie champêtre convenait bien au chevet de Disraëli mourant.

Au dehors, la foule attendait des nouvelles. Un gentleman avait offert son sang. On avait peine à croire que l'étrange magicien, devenu si curieusement national, pût disparaître comme un mortel. On attendait l'inattendu, même dans la mort. Des récits bizarres circulaient. On disait qu'il avait fait venir un confesseur jésuite. Mais la vérité était que Lord Beaconsfield « n'était plus mystérieux que comme tout le monde » et qu'il s'enfonçait doucement dans l'engourdissement final. Le 19 avril, vers deux heures du matin, le docteur Kidd comprit que la fin approchait. Lord Rowton était là, tenant la main droite de ce corps immobile. Tout d'un coup le mourant redressa lentement le buste en rejetant les épaules en arrière et ceux qui étaient autour de lui, surpris, reconnurent le mouvement qui lui était familier quand, se levant à la Chambre, il allait prendre la parole. Ses lèvres, remuèrent, mais ses amis, penchés sur lui, ne purent entendre un seul mot. Il retomba en arrière et ne sortit plus de son sommeil.

*
* *

Gladstone, au nom du gouvernement, offrit des funérailles publiques et une tombe dans l'Abbaye de Westminster, mais les exécuteurs testamentaires pensèrent que Lord Beaconsfield eût souhaité reposer à Hughenden, près de sa femme, dans le petit cimetière voisin de l'église. L'enterrement se fit donc très simplement, dans le parc, devant le Prince de Galles et quelques amis. Sur le cercueil, deux couronnes de la Reine. L'une de primevères fraîches, portait l'inscription : « Ses fleurs favorites ». Sur l'autre la Reine avait écrit de sa main : « Un témoignage d'affection vraie, d'amitié et de respect. »

Elle était à ce moment à Osborne, trop loin pour pouvoir assister à la cérémonie, mais dès son retour, elle tint à se rendre sur la tombe en parcourant à pied, depuis le manoir, le chemin même qu'avait suivi la procession funèbre. Dans l'église elle fit, à ses frais, élever un monument ; on y voyait, sous les armes du pair, le profil de marbre de Lord Beaconsfield, au-dessous duquel on lisait :

A
LA CHÈRE ET HONORÉE MÉMOIRE
DE
BENJAMIN, COMTE DE BEACONSFIELD
CE MONUMENT EST DÉDIÉ PAR
SA RECONNAISSANTE SOUVERAINE ET AMIE
VICTORIA R. I.

Les Rois aiment celui qui parle juste.

Psaume XVI — 13.

On discuta beaucoup sur l'inscription royale : « Ses fleurs favorites ». Des primevères... la simplicité d'un tel choix gênait des adversaires trop constants. Gladstone, assis à table à côté de Lady Dorothy Nevill, lui dit qu'il doutait beaucoup du goût de Beaconsfield pour ces fleurs : « Dites-moi, Lady Dorothy, sur votre honneur, avez-vous jamais entendu Lord Beaconsfield exprimer une admiration particulière pour les primevères ? Le lys glorieux était, je crois, plus à son goût. »

Mais l'année suivante, comme approchait le 19 avril, date anniversaire de sa mort, beaucoup de disciples et d'amis demandèrent aux fleuristes de Londres de préparer des « boutonnieres Beaconsfield » faites de quelques primevères fraîches. Quand le jour vint, sur les trottoirs du West-End circulèrent des passants fleuris. D'année en année l'usage s'étendit. Une grande ligue conservatrice fut fondée qui prit le nom de Ligue de la Primevère. Dans le petit square du Parlement, chaque printemps, la statue de Disraëli reçut la visite d'innombrables fidèles venus pour l'orner de « sa fleur favorite ».

Quelques années après la mort de Disraëli, Lord Eustace Cecil fut accosté, au Carlton Club, par le Docteur Ball. « Vous souvenez-vous, dit Ball, des conversations que nous avions l'habitude d'avoir ici, dans la bibliothèque, au temps où, indignés contre nos leaders, nous les appelions le Juif et le Jockey... Et maintenant, ce matin même, comme je passais près de Westminster, j'ai vu la statue de Mr Disraëli

toute couverte par les fleurs... Eh ! oui ! Ils l'ont canonisé comme un saint ! »

Comme un saint ? Non, Disraëli était bien loin d'être un saint. Mais peut-être comme un vieil Esprit du Printemps, toujours vaincu et toujours renaissant, et comme un symbole de ce que peut accomplir, dans un univers hostile et froid, une longue jeunesse de cœur.

•

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

I. — Deux générations.....	9
II. — Écoles.....	15
III. — Brummell et saint Ignace.....	24
IV. — Affaires	32
V. — Retraite	45
VI. — Pèlerinage.....	52
VII. — Doctrines	59
VIII. — La conquête de Londres.....	68
IX. — Indépendant	78
X. — Femmes	86
XI. — La livrée d'un parti.....	93
XII. — M. P.....	100

DEUXIÈME PARTIE

I. — The Maiden Speech.....	113
II. — Mariages.....	125
III. — Mary-Ann	136
IV. — Le Très Honorable Baronet.....	144
V. — Jeune Angleterre	157
VI. — Le chêne et le roseau.....	166
VII. — Leader.....	185
VIII. — Obstacles	195
IX. — Le cruel devoir de Mr Gladstone.....	204
X. — Ombres.	212
XI. — Au sommet du mât glissant.....	222

TROISIÈME PARTIE

I. — La Reine.....	233
II. — Deuil	243
III. — Au milieu de ses grand'mères.....	255
IV. — Le Chef.....	262
V. — Agir	271
VI. — Atrocités	281
VII. — Guerre ?	289
VIII. — Le Congrès de Berlin.....	300
IX. — Afghans, Zoulous, Déluges.....	309
X. — Le Monde Extérieur.....	318
XI. — Sa fleur favorite.....	328

■

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 28 SEPTEMBRE 1927
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

■

**PRESIDENT'S
SECRETARIAT
LIBRARY**